

1963

M-C 9, Janv 1963

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/mission_charite

Recommended Citation

M-C 9, Janv 1963.

https://via.library.depaul.edu/mission_charite/9

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mission et Charité by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

Doctrine

Action

mission et charité

ŒCUMÉNISME ET CHARITÉ

Hubert Lignée. — De Babel
à la Jérusalem céleste.

Gabriel Pardes. — Eglise et
œcuménisme.

Jules Melot. — Saint Vincent
et les protestants.

Mgr Jean Calvet. — Mon-
sieur Portal.

Guy Musy. — La charité de
saint Dominique.

Roger Merle. — Que faut-il
faire pour les jeunes
travailleurs ?

Les Travaux et les Jours.
Notes et Documents.

TRIMESTRIEL

— 9 —

JANVIER 1963

*Voulez-vous nous aider ?
Trouvez-nous un nouvel abonné...
et n'oubliez pas de régler
votre abonnement
ou votre réabonnement*

**Monsieur VINCENT, au nom de
Notre Seigneur et de ses pauvres
vous souhaite “ *BONNE ANNÉE* ”
et vous dit “ *MERCI* ”.**

MISSION ET CHARITÉ

Revue de doctrine et d'action.

95, rue de Sèvres, Paris-VI.

Directeur R. P. A. Dodin.

TÉL. LITré 15-23.

C. C. P. Paris 13-947-48.

(4 fascicules de 128 pages)

Abonnement d'un an	10 F
Etranger.....	12 F
Abonnement de soutien.....	15 F
Chaque numéro	3 F

**mission
et charité**

SOMMAIRE

DOCTRINE

Hubert LIGNÉE. De Babel à la Jérusalem céleste.....	3
Gabriel PARDES. Eglise et œcuménisme.....	27
Jules MELOT. Saint Vincent et les protestants	33
Mgr Jean CALVET. Monsieur Portal.....	42
Guy MUSY. La charité de saint Dominique.....	58
MERLE. Que faut-il faire pour les jeunes travailleurs ?.....	71

LES TRAVAUX ET LES JOURS

I. — L'EGLISE ET LA CHARITÉ.....	81
II. — INTENTIONS ET RÉALISATIONS.....	92
1. — La Mission.....	92
2. — Les Filles de Monsieur Vincent.....	93
3. — Les Dames de la Charité.....	94
4. — Les Louise de Marillac.....	98
5. — Les Conférences de Saint Vincent de Paul.....	99
6. — Le Secours catholique.....	100
7. — L'A.C.G.F.....	102

NOTES ET DOCUMENTS

Livres reçus.....	105
Bibliographie.....	105
Lettres inédites de Saint Vincent de Paul (<i>suite</i>).....	109

MISSION ET CHARITÉ

Revue de doctrine et d'action.

95, rue de Sèvres, Paris-VI^e.

Directeur R. P. A. Dodin.

Abonnement d'un an (4 fascicules de 128 pages)... 10 F

Abonnement de soutien 15 F

Chaque Numéro 8 F

C. C. P. Paris 13.947.48. — TÉL. LITtré 15-23.

De Babel à la Jérusalem céleste

Le miracle des langues situé dans l'histoire du salut

par Hubert Lignée, c. m.

Au chapitre 2 des Actes des Apôtres, nous lisons que « *le jour de la Pentecôte étant survenu* », les Apôtres et toutes les personnes qui se trouvaient rassemblées avec eux « *furent remplis de l'Esprit-Saint et se mirent à parler en d'autres langues selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer* » (2,^{1,4}.)

Ce miracle des langues est un des aspects les plus frappants de l'événement de la Pentecôte. Un aspect seulement, parmi bien d'autres, car ce jour-là représente dans l'histoire du Salut la *plénitude* par excellence (1). En lui s'achève l'œuvre du Christ et se trouvent accomplies toutes les promesses divines (2). Aussi bien, *le langage nouveau* que l'Esprit-Saint fait jaillir des lèvres des Apôtres et de leurs compagnons assidus avec eux à la prière n'est-il pas seulement un beau miracle. Il participe lui aussi à ce caractère *d'accomplissement*. Saint Pierre le dira, d'ailleurs :

« Ces gens ne sont pas ivres, comme vous le supposez... Mais c'est bien ce qu'a dit le prophète : « Il se fera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Alors leurs fils et leurs filles prophétiseront... »

(Actes, 2,¹⁶⁻¹⁷.)

(1) Le texte même des Actes souligne cela en multipliant les verbes signifiant « remplir » ou « être plein ». D'abord, au v. 1, ce que l'on traduit par « étant arrivé » ou « survenu » (et qu'on traduirait plutôt par « étant révolus » si « jour » était au pluriel : « les jours de la Pentecôte étant révolus ») ; puis au v. 2, au v. 4, au v. 13.

(2) Actes, 1,⁴ ; cf. II Cor., 1,²⁰.

MISSION ET CHARITÉ

Mais cette prophétie de Joël n'est pas le seul passage de l'Ancien Testament qui donne au miracle des langues son sens d'accomplissement. Ce sens nous apparaîtra bien plus riche encore si nous replaçons l'événement en question dans l'ensemble de l'histoire du Salut telle que la Bible la présente.

Cette histoire peut se ramener au schéma suivant. Au point de départ, il y a une situation misérable, état de déchéance. Mais Dieu y introduit l'espérance et Il trace de plus en plus nettement des voies de sorties, jusqu'à la restauration finale qui s'accomplit non plus sur la terre, mais dans la cité céleste.

Essayons de repérer à travers cette dialectique divine de l'Espérance, les voies qui achèment vers ce langage nouveau, que l'Esprit, manifesté en langues de feu, mit sur les lèvres des Apôtres lorsqu'il les eut remplis.

I. L'ÉCHEC DE BABEL

Confusion des langages et dispersion des peuples.

Dans les premières pages de la Bible, divers récits ont pour but de dépeindre la condition misérable de l'humanité et d'en donner une explication. C'est le cas non seulement du chapitre 3 de la Genèse — l'expulsion du Paradis — mais aussi, au chapitre 11, du passage relatif à la Tour de Babel.

Les deux récits présentent d'ailleurs plusieurs traits qui les apparentent. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une faute de mesure — prétention d'égaliser Dieu — et cette faute est sanctionnée par un châtement. A l'expulsion du Paradis frappant Adam et Eve, correspond, dans le cas de Babel, une dispersion des peuples à travers la terre, dispersion causée par la confusion des langues.

Regardons de plus près le texte qui rapporte la mésaventure de Babel.

Le centre d'intérêt du récit est double. Il y a d'une part la *confusion des langues* sur laquelle l'auteur sacré insiste beaucoup (3) ; d'autre part, la *dispersion des peuples* à travers la terre, sur laquelle il insiste presque autant (4).

Ce double aspect de l'humanité, diversifiée dans son langage et dans son implantation géographique, n'est point, aux yeux de l'auteur sacré, un fait profane. Il a une signification dans l'Histoire

(3) Cf. v. 1 ; 6a ; 7 ; 9a.

(4) Cf. v. 4b ; 8 ; 9b.

Sainte, c'est-à-dire dans le dessein de Dieu à l'égard de l'humanité. Cet auteur le ressent comme un fait malheureux, contrariant un désir des hommes de ne former qu'un seul peuple : « *Ne soyons pas dispersés sur toute la terre !* » (v. 4). Mais, ce désir, c'est Dieu lui-même, pense-t-il, qui le tient en échec : « *Confondons leur langage !... Il les dispersa de là sur toute la face de la terre...* » (vv. 7-8). Pourquoi donc ? A cause d'un péché des hommes que le texte rapporte : leur prétention de se passer de Dieu, de vouloir conquérir le ciel par leurs propres forces.

Confusion des langues et dispersion sont donc considérées comme un *châtiment*. Ils expriment un état de malédiction, une brisure, irréparable naturellement, de l'unité humaine.

Pourtant, d'autres pages de la Bible, envisageant aussi la dispersion des peuples à travers la terre, n'adoptent pas le point de vue pessimiste du récit de Babel. Ainsi le chapitre précédent, qui a déjà décrit la dispersion. Mais au lieu de la considérer comme un châtiment, on y montre l'accomplissement d'une volonté expresse du Créateur : « *Multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la...* » a-t-il été dit aux hommes lors de la création (5). Cet ordre est réitéré après le Déluge (6) qui donne lieu comme à un nouveau départ de l'humanité. Et c'est en vertu de cet ordre que l'auteur inspiré décrit le peuplement de la terre à partir des fils de Noé.

Ici la dispersion n'est donc pas effet d'une malédiction, mais fruit d'une bénédiction.

Si nous trouvons ainsi dans ces pages de la Bible des points de vue différents, c'est parce que le Livre Saint a accueilli des compositions d'origine différente (7). Ces matériaux divers, le même Esprit, qui déjà les avait préparés à l'état élémentaire, les a ensuite rassemblés et intégrés dans cet ouvrage sacré lentement constitué au fil des siècles de l'Histoire Sainte pour nous révéler le dessein de Dieu : langage d'abord adressé à un seul peuple, mais en fait destiné à tous lorsque sera venue l'heure de leur réintégration...

Or, ce qui s'est trouvé ainsi rassemblé dans le Livre Saint, devenant pour nous Parole de Dieu à jamais éclairante et vivifiante, ce sont non seulement des écrits israélites plus ou moins anciens, mais

(5) Genèse, 1.²⁸.

(6) Genèse, 9.¹.

(7) Ainsi l'épisode de Babel appartient — comme la formation d'Adam au Paradis terrestre et la chute (Gen., 2-3) — à l'ensemble littéraire appelé « yahviste », qui a pu être rédigé dès la fin du règne de Salomon. Les textes rapportant la volonté divine initiale de faire peupler toute la terre et compartimentant les peuples émanent du milieu « sacerdotal ». Ils datent soit de l'Exil à Babylone, soit du retour.

MISSION ET CHARITÉ

aussi, après une purification préalable, d'antiques traditions humaines — sagesse religieuse des peuples — venues de siècles lointains et colportées de génération en génération. Tel est le cas pour ce récit de Babel, comme pour celui du Déluge.

Ce processus de rassemblement nous le verrons à l'œuvre d'une autre façon encore — une fois constitué et pratiquement clos l'Ancien Testament — au sein de la communauté juive à laquelle Dieu parlait par ce Livre. Il s'agit alors d'un effort d'interprétation, d'élucidation, de textes obscurs ou incomplets, à l'aide d'autres passages bibliques ; donnant naissance à toute une littérature assez déconcertante pour nous (8), dont seulement quelques épaves ont survécu.

Revenons vers le récit de la Tour de Babel pour y relever d'autres éléments importants.

Il y est question non seulement *d'une tour*, mais encore *d'une ville*. Cette dualité paraît être l'indice que l'auteur a recueilli deux traditions qu'il n'a pas parfaitement unifiées : dans l'une il était question d'une tour, dans l'autre d'une ville.

Il faut remarquer en tout cas que la mention de la ville est plus directement liée à l'idée de la dispersion. Les hommes veulent une ville unique qui soit leur patrie commune à eux tous. Mais Dieu tiendra en échec cette ambition : ils se disperseront et cesseront de bâtir cette ville, leur métropole...

Cette ville avortée porte un nom, Babel ; autrement dit, Babylone. Et l'auteur associe ce nom, par un jeu de mot facile, à la confusion des langues qui s'y produisit. Il y a donc là une attaque contre la fastueuse et ambitieuse cité de Mésopotamie méridionale (pays de Shinéar). Pourtant, à l'époque où le récit fut rédigé, Israël n'avait pas encore eu à pâtir de Babylone (9). C'est la suite de l'Histoire Sainte qui verra se préciser son rôle néfaste : elle deviendra le type même de la cité du mal, se dressant contre Dieu et son peuple... En tout cas, ici, la polémique particulière se trouve estompée ; le texte veut avoir une portée universelle.

En même temps que de la ville, il est question d'une tour. A celle-ci s'accroche un thème différent qui revient à plusieurs reprises dans la Bible comme en d'autres littératures. C'est le thème d'une certaine présomption humaine, une démesure dans les ambitions : la volonté de se passer de Dieu ou de l'égaliser... tenter d'escalader les

(8) Ce genre littéraire (explication de la Bible par la Bible), prépondérant à l'époque où se développe la littérature néotestamentaire, est le « midrash ». Le récit de la Pentecôte en relève incontestablement.

(9) Ce qui laisse supposer que cette tradition a pris forme hors d'Israël.

cieux ! (v. 4). Et cette ambition se voit sanctionnée par un châtement.
« *Qui s'élève sera abaissé* », telle est déjà la leçon.

On sait comment elle sera répétée de façon plus solennelle encore dans un passage fameux du livre d'Isaïe :

« Comment es-tu tombé des cieux,
Astre du matin, fils de l'Aurore ?
Comment as-tu été jeté par terre,
Toi qui vassalisais toutes les nations ?
Toi qui disais en ton cœur :
J'escaladerai les cieux !
Par-dessus les étoiles de Dieu
J'érigerai mon trône.
Je siégerai sur la Montagne de l'Assemblée
Dans les profondeurs du Nord...
Comment ! Te voilà tombé aux enfers ! »

(Isaïe, 14,¹²⁻¹⁸)

La mention de Babylone et de la Mésopotamie laisse aisément deviner quel genre de tour l'auteur a en vue. Il s'agit d'une *siqurat*, c'est-à-dire la tour à étages qui constituait l'un des éléments essentiels des temples de ces régions. Cette tour était considérée comme une réduction symbolico-magique de la « Sainte Montagne », séjour des divinités, la « Montagne de l'Assemblée » signalée dans le texte cité ci-dessus (10).

Par ce récit, l'auteur sacré ferait-il donc le procès des temples païens qui prétendaient accaparer sur terre la divinité, alors que Dieu — le vrai Dieu — réside dans le ciel, inaccessible ? Peut-être fait-il plutôt le procès du Temple de Jérusalem à une époque où cette construction suscitait en Israël bien des oppositions. Beaucoup, surtout dans les milieux prophétiques, voyaient dans l'entreprise salomonienne une imitation des cultes païens (11)...

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le courant hostile qui allait prévaloir dans l'histoire d'Israël et dans la Bible, au sujet du Temple de Jérusalem. Au contraire, c'est un courant favorable. Aussi bien, l'espérance messianique va-t-elle être associée au Temple. Celui-ci prendra, comme la ville même de Jérusalem, une valeur « eschatologique » ; c'est-à-dire qu'on attendra de Dieu pour les « derniers

(10) Cf. Ezéchiel, 28,¹⁴ ; Ps., 48,²⁻³.

(11) Il pourrait y avoir une allusion au schisme survenu après la mort de Salomon, sous Roboam. Ce qui obligerait à retarder légèrement l'époque de composition de l'ensemble yahviste.

MISSION ET CHARITÉ

temps » (12) — les temps messianiques — la fondation d'un Temple nouveau et d'une Jérusalem nouvelle où retentira sans fin la louange...

Avant de nous engager sur les routes de cette espérance, jetons encore un regard en arrière vers la ruine de Babel, afin de prendre la mesure de tout ce dont les hommes se trouvent frustrés depuis lors aux yeux de l'auteur inspiré.

Ce qui est perdu c'est l'unité, la communauté universelle. Et aussi ces deux choses qui constituaient les liens de cette communauté : un langage commun par quoi communiaient les âmes ; une ville qui soit la patrie commune. La perte de ces biens est attribuée à une faute d'ambition démesurée.

Si, dans la perspective biblique, le Salut est bien une restauration de ce qui a été perdu aux origines, il devra comporter non seulement retour au Paradis, mais aussi retour à cette ville, métropole de tous les peuples ; et, avec ce retour, rétablissement de l'unité, tandis que de nouveau un langage commun jaillira de toutes les lèvres. Mais ce retour par lequel s'accomplit le Salut ne sera pas l'œuvre des hommes, il sera un pur don de Dieu, l'œuvre de son Esprit. Telle est l'espérance qui se dessine de plus en plus nettement au long de la Bible.

Que la division des peuples ne soit pas simplement un « accident technique » naturellement réparable — comme le serait après tout la différence des langages — le Deutéronome le laisse entendre quand il la met en rapport avec le polythéisme :

« Quand le Très-Haut donna aux nations leur héritage,
quand il répartit les fils d'homme,
il fixa leurs limites d'après le nombre des fils de Dieu ;
mais le mot de Yahvé ce fut son peuple... »

(Deut., 32, 8-9.)

Par la suite le judaïsme donnera sur ce point une interprétation adoucie, substituant des « anges » aux dieux des nations (13). Mais, d'autre part, il durcira la volonté divine de séparer les peuples, afin de mieux isoler Israël dans ses prérogatives (14). C'est ainsi qu'on en viendra à imaginer que la langue primitive commune aux hommes

(12) Eschatologique veut dire relatif aux « derniers temps ».

(13) Déjà dans la version des Septante au III^e siècle avant notre ère.

(14) Par exemple dans le livre des Jubilés et l'« Apocryphe de la Genèse » : cf. *Mission et Charité*, n° 2 (avril 1961), p. 135, note 5.

jusqu'à Babel était l'hébreu et que les autres langages ont été enseignés aux nations — ramenées idéalement au nombre de soixante-dix (15) — par soixante-dix anges (16).

II. LE PÈLERINAGE DU PEUPLE DE DIEU

Le Salut apparaît donc comme un retour. Mais avant d'être offert et promis à tous les peuples, c'est seulement à l'un d'entre eux, Israël, qu'il le sera.

Précisément, cela débute, avec Abraham, par un voyage, et sans cesse au long de l'histoire du peuple de Dieu ce voyage recommencera...

a) Les deux cités

Comme il est naturel, ce voyage comporte deux termes : le point de départ et le point d'arrivée.

Considéré par rapport au point de départ, c'est un exode. Il faut partir, s'arracher et, en toute vérité, se « sauver ».

A Abraham, Dieu ordonne :

« Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom... »

(Genèse, 12,¹⁻².)

Et à Moïse :

« J'ai vu la misère de mon peuple... Maintenant, va, je t'envoie auprès du Pharaon pour faire sortir d'Egypte mon peuple, les enfants d'Israël. »

(Exode, 3,^{7,10}.)

Puis, au terme de l'exil à Babylone :

« Sortez de Babylone, fuyez les Chaldéens... »

(Isaïe, 48,²⁰.) (17).

Et, le jour même de la Pentecôte, saint Pierre exhorte les premiers convertis :

« Sauvez-vous de cette génération dévoyée ! »

(Actes, 2,⁴⁰.)

(15) En se basant sur le chapitre 10 de la Genèse.

(16) Par exemple Testament des Douze Patriarches, Nephtali VIII-X.

(17) Voir aussi Isaïe, 52,¹¹ ; Jérémie, 50,⁸ ; 51,^{6,45}. Application à Jérusalem dans le « Discours sur la ruine de Jérusalem » : Luc, 21,²¹ et parallèles.

MISSION ET CHARITÉ

Le thème de la sortie, exode libérateur, se trouve finalement associé à une ville, Babylone, qui est la cité du mal vouée à la destruction :

« Sortez, ô mon peuple, quittez-la, de peur que, solidaires de ses fautes, vous n'ayez à pâtir de ses plaies !... »
(Apocalypse, 18, 4.)

Ce qui était simplement à l'état de germe dans le récit de Babel reçoit ainsi un développement décisif.

Des événements historiques en furent l'occasion : le rôle joué par la Babylone de Nabuchodonosor dans la destruction de Jérusalem et de son Temple. Cette épreuve extrême devint en fait le point de départ d'une espérance plus vive. Cette espérance se concentre sur Jérusalem, la Ville Sainte, dont on attend la restauration et vers laquelle les dispersés d'Israël aspirent à se rassembler. Mais, parallèlement, Babylone, l'orgueilleuse cité dévastatrice et persécutrice, qui prétend imposer son hégémonie à tous les peuples d'alentour, concentre sur elle la malédiction. A son tour elle sera dévastée. Elle devient le symbole du mal, c'est-à-dire de la révolte contre Dieu et de l'opposition à ses desseins.

Nombreux sont les textes qui, à partir de l'Exil, reprennent ce thème. Ils trouveront leur épilogue dans l'Apocalypse (18).

Parmi ces textes, il en est que nous devons relever.

C'est d'abord la vision du prophète Zacharie dans laquelle la Perversité se trouve figurée sous les traits d'une femme (19). Elle est expulsée de la Terre Sainte et on lui construit un temple au pays de Shinéar, c'est-à-dire au pays de Babylone (Zach. 5, 6-11).

Ailleurs, Babylone est comparée à une montagne, une montagne que Dieu va niveler :

« C'est à toi que j'en ai, Montagne de ravage...

La ravageuse de l'univers,

Je vais étendre contre toi ma main,

te faire rouler du haut des rochers,

te réduire en montagne embrasée.

On ne tirera plus de toi ni pierre d'angle

ni pierre de fondation.

Car tu deviendras un désert pour toujours... »

(Jérémie, 51, 25-26.)

(18) Apoc., 14, 8 ; 16, 19 ; 17, 1-18.24.

(19) Comme Jérusalem est aussi personnifiée, à cette époque, sous les traits d'une femme. Dans l'Apocalypse, Babylone prend l'aspect d'une prostituée.

« Babylone escaladerait-elle le ciel,
renforcerait-elle sa citadelle inaccessible,
sur mon ordre lui viendront des dévastateurs... »

(51,⁶³)

Il semble bien que ce soit la même idée qui s'exprime dans un texte célèbre — mais assez obscur — de Zacharie, relatif à la reconstruction du Temple de Jérusalem. Le prophète oppose à une grande montagne vouée à être nivelée, une pierre d'angle destinée au rôle le plus sublime dans la construction nouvelle qui va se réaliser par l'efficacité de l'Esprit de Dieu :

« Ce n'est pas par la puissance, ni par la force, mais par mon Esprit, dit Yahvé...

« Qu'es-tu, grande montagne ? Devant Zorobabel deviens une plaine ! Il fera monter la pierre de faite, tandis qu'on criera :
« Bravo, bravo pour elle ! »

(Zach., 4,⁶⁻⁷.)

Cette opposition réapparaîtra encore sous une forme à peine différente avec le livre de Daniel : dans le songe de Nabuchodonosor. Les grands empires terrestres sont représentés par une statue colossale dont la tête en or correspond à l'empire babylonien. Mais voilà qu'une petite pierre frappe cette statue, la renverse et la brise. Puis cette petite pierre, qui symbolise le Royaume de Dieu à venir, devient une grande montagne emplissant la terre entière (Dan., 2,³¹⁻⁴⁵.)

Dans ces divers textes on retrouve donc le thème du récit de Babel, mais formulé désormais en fonction d'une espérance. Si la destruction et la dispersion continuent de s'exercer contre les orgueilleux qui se fient à leur propre puissance, Dieu prépare, et déjà accomplit, une œuvre de rassemblement et de construction au bénéfice de ceux qui mettent en lui seul leur espérance. Ceux-là, alors même qu'ils gisaient à terre, le « *souffle coupé* » et « *les os broyés* » (20), Il les élèvera jusqu'aux cieux...

b) Vers la Montagne de Dieu

Le voyage du peuple de Dieu, commencé avec Abraham, comporte d'abord un Exode : il faut fuir une cité asservie au mal et vouée à la ruine. Mais ce voyage comporte aussi et surtout un terme final.

(20) Ezéchiel, 37,¹⁻¹⁴ ; Isaïe, 57,¹⁶ ; 66,² ; Psaume, 51,¹⁰⁻¹⁹.

MISSION ET CHARITÉ

Au père des croyants ce terme n'est pas encore révélé : « *Quitte ton pays... pour le pays que je t'indiquerai* » (Gen., 12,¹).

Pour Moïse et le peuple de l'Exode, le but est d'abord une Montagne sainte : « ... *Lorsque tu auras mené le peuple hors d'Egypte, vous rendrez un culte à Dieu sur cette montagne* (21) » (Exode, 3,¹²). La montagne dont il est question ici, c'est le Sinaï ou Horeb. Pourtant celui-ci ne devait être en fait qu'une étape. La montagne vers laquelle Dieu mettait en marche son peuple était celle de Sion. La suite de l'histoire allait le montrer et les textes soulignent que tel était le dessein de Dieu. Ainsi, dans le cantique placé sur les lèvres de Moïse après le passage de la mer Rouge :

« Ta grâce a conduit ce peuple par toi racheté,
ta force l'a guidé vers ta sainte Demeure...

Tu les amèneras et tu les planteras sur la montagne, ton patri-
moine,

lieu dont tu fis, Yahvé, ta résidence,
Sanctuaire, Yahvé, qu'ont préparé tes mains. »

(Exode, 15,^{11,12})

C'est pourquoi, à l'époque de Jésus, les juifs appliquaient non plus au Sinaï, mais à la « Montagne de Sion », l'expression « cette montagne » que nous venons de relever dans le dialogue entre Dieu et Moïse (22). Ainsi en témoigne le discours d'Etienne dans les Actes des Apôtres (7,¹)

La Montagne de Sion ? une bien humble montagne assurément ! Mais les textes la disent destinée à être surélevée, au point de surpasser toutes les montagnes de la terre :

« Il adviendra dans l'avenir
que le mont du Temple de Yahvé
sera établi au sommet des montagnes
et s'élèvera plus haut que les collines.
Toutes les nations y afflueront,
des peuples nombreux s'y rendront et diront :

« Venez, montons à la montagne de Yahvé...

Car de Sion viendra la Loi... » (Isaïe, 2,²⁻³ ; Michée, 4,¹⁻².)

(21) Voir Exode, 3,¹⁰ ; 5,¹⁻².

(22) En outre, on s'évertuait alors à identifier au Mont Sion tous les lieux sacrés des âges lointains (Adam, Noé, Abraham), y compris le Sinaï (le Rocher qui accompagnait les israélites pendant leur Exode : cf. I Cor., 10,⁴).

« ... Il m'emmena, par des visions divines, au pays d'Israël et me posa sur une très haute montagne, sur laquelle semblait construite une ville...

(Ezéchiel, 40,¹⁻².)

« Grand, Yahvé, et louable hautement
dans la ville de notre Dieu,
le Mont sacré, superbe d'élan,
joie de toute la terre ;
le Mont Sion, cœur de l'Aiglon,
cité du Grand Roi... »

(Ps., 48, 2-3.)

Le Mont Sion se voit donc élevé jusqu'aux cieux (23), ce qui avait été refusé à la tour de Babel.

S'il en est ainsi, c'est qu'à la différence de Babel, Jérusalem avec son Temple — la Jérusalem idéale à venir — est construite par Dieu. C'est Lui d'abord qui l'a élue, choisie « *pour être lieu de son repos à jamais* » (24). Et si dans la construction première de la ville et de son Temple l'orgueil humain, surtout avec Salomon, a pu avoir quelque part comme jadis à Babel, Dieu en fera table rase par la destruction. C'est du néant qu'Il tirera la construction nouvelle afin qu'il apparaisse bien que « c'est là l'œuvre du Seigneur » (Ps., 118,²⁹) :

« La pierre rejetée des bâtisseurs
est devenue la pierre de faite »

(Ps., 118,²².)

« Ce n'est pas par la puissance, ni par la force,
mais par mon Esprit... »

(Zach., 4,⁶.)

Pourtant, cette Jérusalem reconstruite et son Temple de pierre n'étaient encore que des signes prophétiques annonçant la vraie cité de Dieu, celle que Dieu lui-même a bâtie et qui est cachée dans les cieux. C'est bien ce que dit l'Épître aux Hébreux à propos des patriarches errant en terre de Canaan :

« Il attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur... Ils aspirent à une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste... Dieu leur a, en effet, préparé une ville... »

(Heb., 11,^{10,16}.)

Déjà le livre de Daniel le présentait en opposant à la statue colossale, symbole des divers empires terrestres, une petite pierre déta-

(23) Voir encore Psaume, 78,⁶⁹.

(24) Psaume, 132, ¹³⁻¹⁴, etc.

MISSION ET CHARITÉ

chée d'une mystérieuse montagne sans l'aide d'une main humaine, et devenant à son tour une immense montagne emplissant la terre.

Mais en même temps, il soulignait la vocation universelle du royaume nouveau symbolisé par cette petite pierre devenue montagne. Au chapitre 7, il représente le même royaume sous les traits d'un Fils d'homme venant avec les nuées du ciel : « *A lui fut conféré empire, honneur et royauté, et tous les peuples, nations et langues le servirent* » (Dan., 7, 14.)

De fait, les livres prophétiques ont montré que Jérusalem était non seulement terme de l'Exode pour Israël, mais aussi fin de l'errance pour tous les peuples. Eux aussi accourent en procession vers Sion. Elle est le lieu de rassemblement de tous les dispersés : en premier lieu les fils de Jacob, mais également tous ceux qui, depuis Babel, errent dans « *le brouillard et les ténèbres* » (25), tous ceux que Dieu appelle à devenir ses enfants, *les arrachant à l'empire des ténèbres pour les introduire dans le Royaume de son Fils bien-aimé* (26)...

C'est bien ce qu'annonce le Psaume 87 :

« Sa fondation sur les montagnes saintes
Yahvé la chérit...

Sion, tout homme l'appellera Mère,
car en elle chacun est né...

Tous font en toi leur demeure. »

(Ps. 87, 1-2, 5, 7.)

C'est là que Dieu veut révéler sa gloire (27) et faire entendre sa voix comme jadis au Sinaï. Mais, cette fois-ci, à la face de tous les peuples, pour les introduire tous dans son Alliance Nouvelle (28).

III. CONVOQUÉS POUR CHANTER LES LOUANGES DE DIEU

La marche du peuple de Dieu, en route vers sa Ville Sainte, constitue l'une des phases du Salut dont il est bénéficiaire. Cette marche prend volontiers dans certains textes l'aspect d'une procession (29) ;

(25) Ezéchiel, 34, 12.

(26) Col., 1, 13.

(27) Isaïe, 40, 5 ; 60, 2 ; Ps., 97, 5.

(28) Isaïe, 24, 23 ; 25, 6-8.

(29) Ainsi les textes sacerdotaux relatifs à l'Exode à travers le désert et l'entrée en Canaan.

elle a valeur de liturgie. Il n'est donc pas étonnant que des cantiques de louange ou d'action de grâces y prennent place.

Assurément la Bible est remplie de chants de louange et d'invitations à la louange. Mais il s'en dégage aussi une doctrine de la louange. Il y a pour la louange un moment approprié et aussi un lieu approprié.

a) Le temps de la louange

Louer Dieu, ou le « magnifier », c'est proclamer ses grandeurs, ses hauts faits. Mais dans la Bible, les hauts faits de Dieu ne sont pas simplement considérés dans l'ordre de la Nature — puissance du Créateur — ils sont constitués par ses interventions au long de l'Histoire sainte, autrement dit par ses grâces à l'égard de son peuple. Aussi la louange est-elle colorée d'action de grâces ; gratitude au Dieu qui sauve ceux qui se confient en Lui.

C'est donc après une grâce de Dieu, après une libération, que l'action de grâces jaillit spontanément des lèvres.

Il peut s'agir de grâces individuelles. Le Psautier abonde en actions de grâces, parfois anticipées, de malheureux que Dieu a arrachés aux portes de la mort ou de quelque autre détresse (30) :

« Et moi, courbé, blessé,
que ton salut, ô Dieu, me redresse !
Je louerai le nom de Dieu par un cantique,
je le magnifierai par l'action de grâces ;
cela plaît à Yahvé plus qu'un taureau...

(Ps., 68,³⁰⁻³².)

« Sauve-moi de la gueule du lion...
J'annoncerai ton nom à mes frères,
en pleine assemblée je te louerai :
Vous qui craignez Yahvé, louez-le !...
Car il n'a pas méprisé,
ni dédaigné la pauvreté du pauvre...
mais invoqué par lui il écoute.
C'est toi ma louange dans la grande assemblée... »

(Ps., 22,²²⁻²⁴.)

(30) Assez typique le cas de Jonas louant Dieu dans les entrailles du poisson qui l'a sauvé de l'abîme.

MISSION ET CHARITÉ

Il y a aussi les grâces collectives dont Dieu a gratifié son peuple et que celui-ci *veut chanter à jamais*. La plus typique de ces grâces a été la libération d'Égypte. Aussi le cantique qui la célèbre sitôt réalisée, après le passage de la mer Rouge — le cantique de Moïse (Exode, 15) — prend-il aussi valeur « typique » par rapport à tout autre.

De fait, lorsque les prophètes, et dans leur sillage certains Psaumes, annonceront le Salut à venir sous les traits d'un nouvel Exode (en même temps que d'une nouvelle Création), ils inviteront à adresser au Seigneur un « cantique nouveau » (31).

Mais cette fois-ci le cantique, comme le Salut, ne concerne pas seulement le peuple d'Israël : ce sont tous les peuples (32) et toute la création qui se voient invités à louer Dieu :

« Joie au ciel ! exulte la terre !

Que gronde la mer, et sa plénitude !

Que jubile la campagne, et tout son fruit,
que tous les arbres des forêts crient de joie... »

(Ps., 96,¹¹⁻¹² ; cf. 98,⁷⁻⁸.)

Et comme le salut ainsi annoncé est définitif, éternel, l'idéal qui s'exprime est celui d'une louange continuelle :

« Je bénirai le Seigneur en tout temps
sa louange sans cesse en ma bouche... »

(Ps., 34,².)

b) Le lieu de la louange

Le cantique qui salue l'exploit du Seigneur « *jetant à la mer cheval et cavalier* » (Exode, 15,^{1,21}) ne paraît pas supposer un lieu sacré approprié. Et pourtant il en est déjà ainsi. C'est au-delà de la mer Rouge qu'il éclate, c'est-à-dire hors d'Égypte, et déjà dans ce désert considéré comme territoire de Yahvé, désert dans lequel Moïse avait demandé à Pharaon l'autorisation de partir afin d'y célébrer une fête (Exode, 3,¹⁸ ; 5,¹⁻³.)

Effectivement, c'est bien dans le cadre d'une fête sacrée, au son des tambourins et avec des chœurs de danses, que prend place ce cantique :

« Miryam, la prophétesse, sœur d'Aaron, saisit un tambourin,
et toutes les femmes la suivirent avec des tambourins, formant
des chœurs de danses. Et Miryam leur fit reprendre en chœur :
« Célébrez Yahvé... »

(Exode, 15,²⁰⁻²¹.)

(31) Isaïe, 42,¹⁰ ; Ps., 96,¹ ; 98,¹ ; 149,¹, etc.

(32) Psaume, 47,¹ ; Ps., 117 ; 102,¹⁴⁻¹⁹, etc.

Il se réfère d'ailleurs explicitement au lieu sacré par excellence où le Salut commencé trouvera son terme :

« Tu les amèneras et tu les planteras sur la montagne, ton patri-
moine,
lieu dont tu fis, Yahvé, ta résidence... (15,¹⁷.)

C'est là également que la louange entonnée trouvera sa plénitude. Le lieu de la louange c'est, en effet, la Ville Sainte, le Temple. Ainsi l'affirment les Psaumes et d'autres livres :

« A toi la louange est due,
O Dieu, dans Sion... » (Ps., 65,¹.)

« Remplis Sion de ta louange
et ton Sanctuaire de ta gloire... (Ecclésiastique, 36,¹⁸.)

« ... pour répandre dans Sion le nom de Yahvé,
sa louange dans Jérusalem,
quand se joindront peuples et royaumes
pour rendre un culte à Yahvé... »
(Ps., 102,²²⁻²³.)

De ce lieu, la louange tend à remplir la terre entière à l'instar même de la gloire de Dieu :

« Nous méditons, ô Dieu, ton amour
au milieu de ton Temple ;
Comme ton Nom, ô Dieu, ta louange,
jusqu'au bout de la terre ! »
(Ps., 48,¹⁰⁻¹¹ ; cf. Isaïe, 6,³.)

Parfois même s'exprime l'idéal d'une louange proclamée jusque chez les païens :

« Aussi je te louerai chez les païens... »
(Ps., 18,⁵⁰ ; cf. Isaïe, 49,⁶.)

c) L'inspireur de l'authentique louange

Si l'objet de la louange c'est Dieu, Il est également celui qui l'inspire, celui qui la met sur les lèvres. Nombreux sont les textes qui le montrent.

Dans le cas des malades qui se trouvaient aux portes de la mort et qu'il ramène à la vie, la chose se comprend aisément. Ils étaient

MISSION ET CHARITÉ

sans vie, le souffle allait défaillir dans leur poitrine. Et Dieu leur rend souffle et vie. En toute vérité, c'est lui qui « ouvre leurs lèvres pour qu'elles publient ses louanges » (Ps., 51,¹⁷) :

« En ma bouche il mit un chant nouveau,
louange à notre Dieu... » (Ps., 40,⁴)

Or, cette vérité va se voir appliquée au salut du peuple tout entier, à ce salut nouveau annoncé par les prophètes.

En effet, l'écrasement de la nation israélite, lors de la destruction de Jérusalem et la déportation à Babylone, est assimilée, plus qu'à une maladie, à une mort. Ainsi dans l'impressionnante vision des ossements desséchés décrite par Ezéchiel (37,¹⁻¹⁴). Mais à ces gisants, Dieu enverra un souffle nouveau. Ailleurs, on représentera le peuple exilé comme ayant eu le souffle « brisé » (33), et l'on assurera que Yahvé est puissant... « pour le ranimer et faire éclore la louange sur leurs lèvres » (Isaïe, 57,¹⁹).

Ainsi se précise le « cantique nouveau » qui célèbre le Salut nouveau. Il est essentiellement lié à la régénération qui caractérise ce Salut au dire des prophètes.

Or, cette régénération n'est pas simplement temporelle, elle est avant tout d'ordre religieux, comme l'affirment Jérémie et Ezéchiel (34). C'est comme une création nouvelle opérée par l'Esprit de Dieu, son Esprit de sainteté (35). Le fruit en est un peuple nouveau, un peuple au cœur fidèle, aux lèvres pures (36).

On nous montre en effet que ce peuple sera directement instruit par Dieu « des plus petits aux plus grands » (37). Même les nourrissons ! C'est un peuple de nouveau-nés qui fait retentir les louanges de Dieu en Sion (38).

Ailleurs, on précisera que l'Esprit du Seigneur ainsi répandu dans l'âme des fidèles n'est autre que la Sagesse (39). C'est elle, en effet, qui instruit les humains et rétablit en eux l'image de Dieu (40). Il est en son pouvoir « d'ouvrir la bouche des muets et de délier la

(33) Isaïe, 66,² (« esprit » brisé ; et non « cœur », comme traduit par mégarde la Bible de Jérusalem) ; Isaïe, 57,¹⁶ ; Psaume, 51,¹⁹ (où le « je » doit être interprété collectivement plutôt qu'individuellement).

(34) Jérémie, 31,³³ ; Ezéchiel, 36,²⁰⁻²⁷.

(35) Ezéchiel, 37,¹⁴.

(36) Isaïe, 6,⁶.

(37) Jérémie, 31,³⁴ ; Isaïe, 54,¹³.

(38) Isaïe, 60,¹⁶ ; 66,^{8,11-12}.

(39) Sagesse, 1,⁴⁻⁷ ; 7,²²⁻²⁷.

(40) Sagesse, 7,²⁰⁻²⁷.

langue des tout-petits » (41), comme jadis pour Moïse et les Israélites :

« Ils célébrèrent, Seigneur, ton saint Nom
et, d'un cœur unanime, chantèrent ton bras protecteur. »
(Sagesse, 10,³⁰.)

Par suite, ce « cantique nouveau », inspiré par l'Esprit du Seigneur, apparaît comme un acte prophétique. Le peuple nouveau qui l'entonnera sera un peuple de prophètes. C'est bien ce que saint Luc indique déjà au début de son Evangile. Il rattache à une intervention de l'Esprit-Saint les cantiques qui acclament l'aurore du Salut messianique (*Magnificat, Benedictus, Nunc dimittis*).

« Zacharie fut rempli de l'Esprit-Saint et il se mit à prophétiser. »
(Luc, 1,⁶⁷.)

Or, Joël annonce que l'ère messianique verra une effusion universelle de l'Esprit du Seigneur :

« Après cela je répandrai mon Esprit sur toute chair
Vos fils et vos filles prophétiseront... (3,¹)

Si telle est l'origine de la louange authentique — l'Esprit qui sanctifie, la Sagesse qui rend ami de Dieu — on comprend qu'elle puisse être considérée comme surpassant tous les sacrifices. N'est-elle pas un « sacrifice de louange » ?

« Qui offre l'action de grâces me rend gloire... »
(Ps., 50,²³.)

IV. ASSOCIÉS AU RÔLE DES ANGES DANS LA LUMIÈRE

Si la louange est reconnue si excellente par divers milieux juifs aux abords de l'ère chrétienne, c'est parce qu'elle est considérée comme une participation à une activité céleste exercée par les anges. Le « service » de Dieu qui caractérise l'activité angélique ne désigne pas seulement leur coopération à l'exécution de ses volontés ; ce mot revêt un sens liturgique : le culte.

Il y a un texte fameux que la tradition biblique et parabiblique

(41) Sagesse, 10,³¹ ; voir Luc, 1,⁶⁴.

MISSION ET CHARITÉ

a considéré comme particulièrement typique à cet égard : le chant des Séraphins relaté par Isaïe dans le récit de sa vision inaugurale :

« Saint, Saint, Saint est Yahvé Sabaot.
Sa gloire remplit toute la terre. »

(Isaïe, 6,³.)

Ces êtres mystérieux seront, en effet, identifiés par la tradition postérieure à une catégorie d'anges.

La tradition israélite semble avoir aussi intégré, après purification, certains thèmes mythologiques orientaux relatifs à la création représentée comme un combat dont Dieu sort vainqueur. Il s'agit de l'acclamation des « fils de Dieu » dont parle le livre de Job (38,⁷) et qui pourrait bien être visée dans le texte original du Psaume 8 (42) :

« Par la bouche des enfans et des nourrissons
tu affirmes ta puissance,
en réponse à tes adversaires...

(Ps., 8,³.)

Mais après l'Exil, le thème du peuple nouveau — les nouveaux nés de Sion — amènera une humanisation en même temps qu'une messianisation de ce verset obscur (43).

Quoi qu'il en soit, lorsque la doctrine relative aux anges se sera développée aux derniers siècles avant notre ère, le rôle de chantes des louanges divines leur sera attribué. C'est à ce titre que saint Luc nous les fait entendre lors de la naissance de Jésus :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux,
et sur la terre paix aux hommes... »

(2,¹⁴.)

Les gens de la secte de Qumrân, sur les bords de la mer Morte étaient fort attentifs à ce point. Ils avaient conscience de constituer déjà l'Israël des temps messianiques, du moins en germe. Cet Israël, le livre de Daniel le désignait comme « le peuple des Saints du Très-Haut » (44). Par le fait même, il l'assimilait aux anges, puisque c'est aux anges que ce terme de « Saints » est réservé originellement.

Précisément, les hommes de Qumrân se considéraient en communion avec les anges. A partir d'une certaine date, ils semblent avoir rompu avec le culte du Temple de Jérusalem. Pourquoi? Parce que

(42) H. Cazelles : « Note sur le Psaume 8 », dans *Parole de Dieu et Sacerdoce* (Desclée, 1962), p. 86-91.

(43) Application à Jésus dans Matthieu, 21,¹⁶⁻¹⁸.

(44) Daniel, 7,^{25-26.27}.

le sacerdoce officiel ayant abandonné le calendrier traditionnel, le culte qui s'y déroulait n'était plus synchronisé avec celui du ciel. Mais eux, ils demeuraient fidèles à ce calendrier. Au lieu des sacrifices du Temple, leur culte était essentiellement constitué de prières et, par cette louange, ils avaient la conviction de prendre part au culte angélique céleste :

« Dieu, sur la poussière, a répandu l'Esprit... afin qu'on pût s'unir avec les fils des cieux » (I QH, fig. 2, 9-10.)

« J'ai découvert qu'il existe une espérance pour celui que tu as pétri de poussière pour l'assemblée éternelle. Car tu as purifié l'esprit pervers du multiple péché pour qu'il pût se tenir en faction avec l'armée des Saints et qu'il entrât en communion avec la congrégation des fils des cieux... afin de louer ton Nom dans un commun enthousiasme » (45).

(I QH, 3, 30-33.)

D'ailleurs, dans certains livres en vogue dans la secte, dont quelques-uns nous ont été conservés, on racontait comment tel ou tel saint personnage des temps antiques avait pu voir et entendre cette liturgie céleste, ou même, avait pu s'y associer en plénitude. C'était particulièrement le cas d'Hénoch lors de son élévation aux cieux :

« Et moi, Hénoch, je fus dans le ciel des cieux, et je vis là au milieu de cette lumière comme une maison... et il y avait des langues de feu vivant... Et il y avait autour d'elles les Séraphins et les Chérubins... Je vis des anges innombrables, des milliers de milliers et des myriades de myriades, entourer cette maison...

Je tombai sur ma face et tout mon corps fondit, et mon âme fut changée, et je criai à haute voix d'un souffle puissant, et je bénis et je louai et je magnifiai (le Seigneur). Et ces bénédictions... furent trouvées agréables... »

(Hénoch, 71, 3-12 ; trad. Fr. Martin).

Mais cela ne devait pas demeurer le privilège de quelque personnage fameux ou d'une secte restreinte. Les textes bibliques annonçaient que tous les peuples, venus vers Jérusalem et ayant reconnu

(45) Voir D. Barthélemy : « La Sainteté à Qumrân et dans l'Evangile », dans *Recherches bibliques*, IV, *La Secte de Qumrân et les origines du Christianisme* (Desclée de Brouwer, 1959), p. 209-211.

MISSION ET CHARITÉ

en elle leur mère commune, proclameraient les louanges du Seigneur. Et le livre de Daniel, après avoir montré dans le ciel les myriades d'anges rassemblés autour du trône de Dieu adonnés à le servir, décrit la venue, auprès de ce même trône, d'un mystérieux Fils d'Homme. Autour de lui se renoue, dans un commun « service », l'unité de tous les peuples, de toutes nations et de toutes langues (46).

V. CE JOUR-LA...

Déjà « *passant parmi les hommes en faisant le bien* » (47), Jésus avait délié la langue des muets et la louange en avait jailli (48). Déjà aussi des lèvres d'étrangers avaient proclamé leur foi en sa puissance salvatrice (49). Ces faits avaient valeur d'accomplissement des prophéties. Ils étaient des signes de la plénitude des temps. Mais le véritable « accomplissement » ne devait advenir qu'au terme de la destinée terrestre de Jésus, une fois achevée son œuvre (50), lorsque serait survenu le jour de la Pentecôte (51), le jour « jubilaire » (52).

Ce jour-là — jour où les juifs commémoraient l'ancienne Alliance, le don de la Loi au Sinai (53) — toutes les promesses se trouvent accomplies. L'effusion de l'Esprit-Saint, que le Seigneur répand de son Sanctuaire céleste, manifeste l'avènement d'une Alliance nouvelle, d'une humanité nouvelle, régénérée, prophétique, dont la patrie est la cité céleste. Cette effusion a pour effet d'inspirer un langage nouveau à tous ceux qui siègent avec les Apôtres dans la demeure.

Qu'est-ce donc que ce langage nouveau qui suscite l'étonnement et que tous les étrangers peuvent comprendre ? Est-ce la prédication de l'Evangile, destinée à retentir jusqu'aux extrémités de la terre ? Non ! La prédication ne commencera qu'ensuite et, comme

(46) Daniel, 7,^{10-13-14.27}.

(47) Actes, 10,³⁸.

(48) Marc, 7,³²⁻³⁷ ; Matthieu, 9,³² ; 12,²² ; Luc, 11,¹⁴.

(49) Matthieu, 8,⁵⁻¹³ ; 15,²¹⁻²⁸ ; cf. Rom., 10,⁸⁻¹³.

(50) Jean, 17,⁴ ; 19,³⁰.

(51) La formule employée par Luc dans les Actes, 2,¹ fait écho à Jérémie, 25,¹² et Daniel, 9,²⁴ : la prophétie des soixante-dix semaines, évoquée aussi par Luc dans son Evangile de l'Enfance, plus particulièrement dans le récit de la Présentation de Jésus au Temple (Luc, 2,²²).

(52) Le cinquantième jour, concluant 7 semaines.

(53) Cet aspect de la Pentecôte était-il officiel dans le judaïsme à cette époque ? En tout cas, c'était au moins le fait de certains milieux, en particulier la secte de Qumrân.

il convient, c'est Pierre qui l'inaugurera. Il y a ici quelque chose de plus encore que l'annonce du message. On lit en effet un peu plus loin : « *Nous les entendons proclamer dans notre langue les merveilles de Dieu* » (2,¹¹). Et, dans une circonstance semblable : « *Ils les entendaient parler en langues et magnifier Dieu* » (10,⁴⁶). « Proclamer les merveilles (ou hauts-faits) » de Dieu, le « magnifier », nous avons noté que, dans l'Ancien Testament, ces expressions se rapportent à la louange.

D'autres textes viennent confirmer et préciser cela.

Saint Paul signale comme l'un des effets caractéristiques de l'Esprit-Saint l'inspiration, non seulement de prières intimes (54), mais de chants, hymnes, psaumes :

« Ne vous enivrez pas de vin... mais cherchez dans l'Esprit-Saint votre plénitude. Récitez entre vous des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés ; chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur, rendant grâces en tout temps... »
(Eph., 5,¹⁸⁻²⁰ ; cf. Col., 3,¹⁶.)

La mention de l'Esprit-Saint à propos de l'enivrement est ici très significative. On trouve aussi la même chose dans les Actes au sujet de la Pentecôte :

« D'autres disaient en se moquant : Ils sont pleins de vin doux. » (2,¹³ ; cf. 15-17).

L'enivrement produit par le vin ne provoque pas seulement la gaieté, mais une sorte d'enthousiasme qui semble faire accéder à un monde différent. Evasion illusoire. Au contraire, l'Esprit-Saint procure cet accès à un monde vraiment « autre ». N'est-ce pas ce qu'indique la finale de l'Evangile de Marc : « *Ils parleront en des langues nouvelles* » (55) ? Et saint Paul, traitant du don des langues (glossolalie), ne fait-il pas mention à ce propos du langage angélique (I Cor., 13,¹) ? Un peu plus loin, il déclare que « *celui qui parle en langue ne parle pas aux hommes, mais à Dieu... : il dit en esprit des choses mystérieuses* » (I Cor., 14,².)

Ce langage mystérieux que l'Esprit suscite dans l'Eglise naissante à partir de la Pentecôte n'est pas seulement louange adressée à Dieu, il a aussi valeur de signe, du moins dans un certain contexte. C'est ce que saint Paul reconnaît :

(54) Romains, 8,²⁶⁻²⁷.

(55) « Nouvelles » est omis dans certains manuscrits, mais paraît authentique.

MISSION ET CHARITÉ

« C'est par des hommes d'une autre langue et par des lèvres d'étrangers que je parlerai à ce peuple, dit le Seigneur... Ainsi donc les langues servent de signes non pour les croyants, mais pour les infidèles. »
(I Cor., 14,²¹⁻²².)

Il s'agit là, selon toute vraisemblance, d'un signe par rapport aux juifs, pour qui les Ecritures ont été écrites. C'est un des aspects du témoignage de l'Esprit annoncé par Jésus (56). Cette effusion de l'Esprit « sur toute chair », parmi les païens comme parmi les juifs (57), atteste en effet que le Royaume de Dieu est là (58). C'est bien ce que saint Pierre explique le jour même de la Pentecôte (59).

Cette louange en langage nouveau inspiré par l'Esprit, c'est le « cantique nouveau » annoncé pour les temps messianiques, magnifiant Dieu pour le Salut nouveau accordé à tous les peuples conformément à ses promesses.

Ce cantique nouveau, la Vierge Marie l'a déjà entonné, en privé, au jour de sa Visitation : « *Mon âme magnifie le Seigneur...* » Au jour de la Pentecôte, l'Eglise rassemblée autour d'elle y prend part à son tour, comme jadis, lors de la première libération d'Israël célébrée par le cantique de Moïse, les chœurs d'Israël répondaient à Myriam.

Le récit de la Pentecôte souligne plus particulièrement la signification universaliste du miracle des langues, qui n'apparaît pas directement dans les phénomènes de glossolalie, rapportés ailleurs dans les Actes et dans la première Epître aux Corinthiens (60). Chacun entend *dans sa propre langue* les Apôtres proclamer les merveilles de Dieu !

Il est vain de chercher comment cela a pu se faire : ce serait passer à côté de l'essentiel. Ce qui importe, c'est de percevoir la signification que le récit veut nous faire entendre. Et cela est aisé. La confusion des langues survenue à Babel trouve au jour de la Pentecôte sa réparation. Un principe d'unité est redonné aux hommes : l'Esprit

(56) Jean, 15,²⁶ ; cf. Actes, 5,³².

(57) Actes, 10,⁴⁴⁻⁴⁶.

(58) Matthieu, 12,²⁸.

(59) Actes, 2,¹⁶⁻¹⁷.

(60) Actes, 10,⁴⁴⁻⁴⁶ ; 19,⁶⁻⁸ ; I Corinthiens, 12,¹⁴. La glossolalie, par elle-même avait valeur de signe par rapport à la transcendence de la louange chrétienne, louange non plus seulement humaine, mais proprement céleste. L'incidence universaliste ne s'y attachait que parce que les convertis du paganisme y avaient part aussi bien que les juifs, vérifiant la prophétie de Joël (« sur toute chair ») et, en même temps, face à l'incrédulité juive, les textes d'Isaïe allégués en I Corinthiens, 14,²¹⁻²². Au contraire, le récit de la Pentecôte accentue la signification universaliste.

du Seigneur. La communion des esprits est désormais possible (61). Un centre d'unité — une patrie commune — est restauré : Jérusalem, mais la Jérusalem céleste.

Sans doute les différences linguistiques demeurent, matériellement ; mais elles ne sont plus une séparation entre les peuples. L'obstacle est dépassé. L'Esprit du Seigneur qui remplit tout l'univers les pénètre toutes (62), les assume dans son unité. Non seulement celles des hommes, mais celles des anges. Et même le Verbe du Père.

Il est donc vain d'essayer de retrouver un idiome unique, fût-ce celui que les juifs considéraient comme la « langue sainte », l'hébreu (63). Toutes les langues sont sanctifiées par l'Esprit de sainteté, devenues aptes à chanter les louanges du Seigneur (64). Car toutes doivent le confesser (65) et l'invoquer (66), le servir (67).

Ce cantique nouveau qui englobe toutes les langues de la création dépasse aussi les limites de l'univers. Il pénètre dans les cieux (68) comme la « pierre angulaire » — le Christ — en qui se récapitule toute la création (Eph., 1,^{10, 31-22} ; 2,²⁰⁻²²). C'est l'acclamation que les anges et les élus font monter vers le trône de Dieu et de l'Agneau, ainsi que le montre l'Apocalypse (69), et comme, à la messe, le *Sanctus* l'exprime plus particulièrement, associant la louange des enfants du peuple nouveau à celle des anges.

Les promesses sont ainsi devenues réalité. Ce qui était dispersé se retrouve rassemblé.

(61) Actes, 2,^{42, 46} ; 4,²².

(62) Sagesse, 1,⁷ ; I Corinthiens, 2,¹⁰.

(63) Par exemple « Testament des Douze Patriarches » : (*Après Babel la langue sainte, l'hébreu, resta uniquement dans la maison de Sem*) (Test. Nephtali, VIII, 5).

(64) Donc, en soi, il n'y a pas de langue sacrée dans l'Alliance nouvelle. Néanmoins, une langue « autre » (surtout une langue ancienne) pourra relayer la glossolalie, maintenant disparue, comme signe de la transcendence de la louange chrétienne. Mais à condition que le signe joue effectivement (compte tenu des réserves de saint Paul : I Corinthiens, 14). Ce qui ne peut être le cas que pour des formules courtes, voire simplement quelques mots : *Amen, Alleluia, Kyrie eleison, Deo Gratias, Gloria Patri*, etc. Est-il besoin de préciser que le « signe » doit orienter — ici comme ailleurs — non vers le passé, mais vers l'avenir : vers ce « monde à venir » dans lequel les chrétiens sont déjà introduits.

(65) Philip., 2,¹¹.

(66) Actes, 2,³¹ ; Rom., 10,¹³.

(67) Daniel, 7,¹⁴.

(68) A la différence de la Tour de Babel : Gen., 11,⁴.

(69) Apoc., 4,^{8, 11} ; 5,^{9, 13-14} ; 7,¹⁰⁻¹² ; 14,³.

MISSION ET CHARITÉ

« Avec joie, rendant grâce au Père qui nous a mis en état de partager le sort des saints dans la Lumière. Il nous a, en effet, arrachés à l'empire des Ténèbres et nous a transférés dans le Royaume de son Fils bien-aimé. » (Colossiens, 1,¹²⁻¹³.)

« Vous ne vous êtes pas approchés d'une réalité palpable : feu ardent, obscurité, ténèbres, ouragan, bruit de trompette, et clameur de paroles... Si terrible était le spectacle que Moïse dit : « Je suis effrayé et tout tremblant. » Mais vous vous êtes approchés de la Montagne de Sion et de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, et de myriade d'anges, réunion de fête, et de l'assemblée des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux... » (Hébreux, 12,¹⁸⁻²².)

« Comme des enfants nouveau-nés... approchez-vous de lui, la pierre vivante, rejetée par les hommes ; mais choisie, précieuse auprès de Dieu... Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, pour annoncer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse Lumière, vous qui jadis n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le peuple de Dieu... » (1 Pierre, 2,¹⁻¹⁰.)

Alleluia ! Amen !

Hubert LIGNÉE, C.M.
*Professeur d'Ecriture Sainte
au Grand Séminaire de Beauvais.*

Mission et Œcuménisme

par Gabriel PARDES, c. m.

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos, celles-la aussi je dois les mener. »

(Jo., 10, 16.)

Dès les origines, l'Eglise s'est reconnue comme une double tâche : à l'égard de ses membres, tâche pastorale ; à l'égard des infidèles, tâche missionnaire.

S'est ensuite créée la catégorie des chrétiens séparés ; à leur égard se précise un apostolat approprié, sous le nom d'œcuménisme.

Pour ceux qui sont hors du bercail, la tâche de l'Eglise est donc maintenant considérée comme double : mission pour les infidèles, œcuménisme pour les chrétiens séparés.

I. L'ÉGLISE ET LES INFIDÈLES

Notions

Traditionnellement, mission et missionnaire ont été appliqués par excellence à la dilatation des frontières de l'Eglise, donc d'abord à la conquête à la foi, des pays infidèles. Mais on l'a appliqué aussi à la conquête à la vraie foi des pays hérétiques et schismatiques. Et même à l'évangélisation des fidèles abandonnés, sans clergé suffisant. Il y eut donc mission aux infidèles ; aux hérétiques et schismatiques ; aux fidèles. Juridiquement dans l'Eglise, les pays de mission sont ceux où n'est pas établie la hiérarchie. Aujourd'hui, par une nouvelle extension de sens dans la ligne traditionnelle, on tend à l'employer pour la conquête à la foi des milieux déchristianisés.

De ces emplois, se dégage qu'il y a mission quand un milieu donné n'ayant pas à sa disposition les moyens normaux de salut, un milieu chrétien doit prendre l'initiative de pourvoir à ses besoins religieux.

MISSION ET CHARITÉ

Ce nom restera à un milieu tant qu'il ne trouve pas en lui-même ce moyen normal qui est : la hiérarchie avec un clergé suffisant.

Cette appellation est pleinement évangélique. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie » (Jo., 20,²¹). La mission est un envoi, et le missionnaire est un envoyé.

Fondement du devoir

La mission est un devoir grave de l'Eglise. Il dérive de son origine et de sa fin. Le Père a envoyé son Fils, et le Fils envoie les apôtres à toute l'humanité. « Allez, évangélisez toutes les nations... prêchez l'Evangile à toute créature » (Matth., 28,¹⁹⁻²⁰.) L'Eglise est catholique ; elle doit réaliser la loi de tout être : deviens ce que tu es.

Ce devoir dérive aussi de la charité, âme de l'Eglise, qui la pousse à pourvoir aux besoins spirituels des infidèles. Pour eux, la nécessité des missions ne vient pas de ce que, sans elles, ils ne pourraient se sauver. Tout infidèle de bonne foi et mœurs peut se sauver sans l'aide des missions.

Leur nécessité vient d'abord de ce qu'un simple rattachement invisible à l'Eglise est anormal. L'Eglise doit faire effort pour rendre possible l'appartenance visible. De plus, cette appartenance visible procure des moyens supérieurs de salut. Sans doute, elle aboutit aussi à des exigences supérieures et, à ce point de vue, rend plus difficile le salut. La prédication de l'Evangile exige une générosité plus grande, mais donne des moyens plus efficaces. Un ignorant de bonne foi se sauve à meilleur compte qu'un évangélisé, mais ne peut atteindre qu'une perfection moindre. Tout appel à mieux est à la fois offre d'une perfection supérieure et appel à une générosité supérieure.

Ces raisons démontrent que les missions dans l'Eglise ne sont ni un luxe, ni un simple désir naturel d'accroissement. C'est un devoir grave, essentiel pour l'Eglise. Et comme elle accomplit toujours l'essentiel de ses devoirs, il a toujours été pratiqué, avec les limitations provenant de son côté humain : limitation des connaissances, des moyens de communication, opposition des non-chrétiens, et même négligence des chrétiens.

Les responsables

La charge et le devoir des missions incombent d'abord au Souverain Pontife. Lui seul a juridiction ordinaire sur les pays non confiés à un évêque. Le canon 1350 dit nettement que cette charge des mis-

sions est réservée au Saint-Siège. Ce devoir, le Souverain Pontife l'accomplit soit par lui-même, par exhortations, instructions, création d'instituts et d'œuvres diverses, soit par les Congrégations romaines.

Mais aussi Pie XII dans l'Encyclique « *Rerum Ecclesiae* » rappelait que ce n'est pas à Pierre seul, mais à tous les apôtres, dont les évêques sont les successeurs, que le Christ a dit : « Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature. » Les évêques participent donc à ce devoir. Ils l'accomplissent en favorisant les œuvres et les Congrégations missionnaires, et même en envoyant en mission des prêtres de leur diocèse.

De plus, tout le peuple chrétien a un devoir d'apostolat qui s'étend même aux infidèles. Chacun est libre de choisir les moyens de l'exercer : prières, dons et même départ en pays de mission.

Pour un pays donné, cette charge existe tant que la mission n'a pas rempli son but. Elle l'aura atteint quand, dans ce pays, l'Eglise est constituée avec sa hiérarchie et un clergé se recrutant suffisamment dans ce milieu pour assurer une vie chrétienne normale.

II. L'ÉGLISE ET LES CHRÉTIENS SÉPARÉS

La question

A l'égard des chrétiens séparés, une tâche s'impose à l'Eglise. Mais cette tâche est-elle missionnaire comme pour les infidèles, ou bien doivent-ils être l'objet d'un apostolat spécial, autre que la mission, qu'aujourd'hui l'on tâche de préciser sous le nom d'œcuménisme ? La solution dépend de leur état religieux, assimilable ou non à celui des infidèles.

Quel est l'état religieux du chrétien séparé ? La théologie de cet état n'a pas jusqu'à aujourd'hui beaucoup préoccupé. On s'est davantage appliqué à étudier la situation religieuse de l'infidèle de bonne foi.

Il faut d'abord bien distinguer dans l'hérésie et le schisme l'état de culpabilité de l'état de bonne foi. Il est normal que l'on ait regardé comme gravement coupables ceux qui se sont obstinés dans le schisme ou l'hérésie et ont fondé, organisé des communautés séparées. Mais il est sûr que lorsque le groupe hérétique et schismatique est constitué, organisé, qu'il dure longtemps, les générations éduquées dans ces groupes séparés sont en masse dans la bonne foi. Aussi dans le langage chrétien, même dans les documents officiels, on tend de plus

MISSION ET CHARITÉ

en plus à réserver les appellations d'hérétique et schismatique à ceux qui peuvent être présumés coupables ; tandis que sont appelés frères séparés ceux qui doivent être présumés de bonne foi.

Chez ces dissidents, il y a indissolublement unies, une partie du patrimoine spirituel chrétien, plus grand chez les Orientaux, considérable encore chez les protestants, et l'erreur causant la dissidence. Donc, chez eux, un principe de bien les orientant vers la sainteté, les rapprochant de plus en plus vers l'intégralité des richesses chrétiennes ; et un principe de mal les orientant vers l'amenuisement continu de ces richesses. Dans la vie du groupe et des appartenances à ce groupe, on voit les deux influences se combattre, tantôt l'une, tantôt l'autre étant dominante.

Ces dissidents ont, avec l'Eglise, un rattachement tout autre que le rattachement invisible de l'infidèle en état de grâce. Ils ont comme attache visible, chez les protestants, les sacrements de baptême et de mariage et une partie de la doctrine ; chez les Orientaux, le sacrifice, les sacrements, presque toute la doctrine, l'organisation hiérarchique.

Il est à préciser que ce lien avec l'Eglise n'existe que par rapport aux individus ; non par rapport au groupe comme tel. Le groupe, comme tel, est incapable de bonnes ou mauvaises dispositions morales. Il n'est question pour lui que d'une situation juridique et, comme tel, il est totalement séparé de l'Eglise. L'orthodoxie et le protestantisme ne sont nullement une partie de la véritable Eglise.

Le devoir

Puisqu'ils sont simplement rattachés à l'Eglise, et que l'Eglise a le devoir d'amener tout homme à la pleine appartenance, on peut envisager comme apostolat celui de la mission. Les assimiler à des infidèles qui ont à passer des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Regarder leur état religieux comme sans valeur, à rejeter par une conversion et une donation à l'Eglise catholique. Par contre, l'œcuménisme veut voir en eux des chrétiens imparfaits, des vivants surnaturels, mais d'une vie malade, blessée ; il veut guérir cette vie et l'amener jusqu'à la santé complète qui sera l'union à l'Eglise catholique. Travail non de conquête, mais de guérison et d'épanouissement. Donc partir de leurs valeurs chrétiennes, les respecter, les développer, les épanouir.

L'œcuménisme

Quelle est, sur ce point, la position officielle de l'Eglise ?

La division tripartite de la tâche apostolique : pastorale, missionnaire, œcuménique, n'est pas officielle. Cependant est officielle la distinction d'infidèles et de dissidents, et même la distinction de l'apostolat des uns et des autres.

Ainsi l'Eglise officielle n'utilise plus des appellations d'hérétique et de schismatique, mais de « frères séparés ». Ce mot de frères implique qu'on admet leur bonne foi et qu'ils sont rattachés à l'Eglise.

Dans les documents officiels sur les missions, il n'est parlé que des infidèles, jamais des dissidents. Ils sont l'objet de documents différents.

Pour les Orientaux, les documents officiels emploient l'expression d'Eglises séparées. Leurs communautés diverses sont donc reconnues comme méritant le nom d'Eglises dans le sens traditionnel du mot indiquant les églises locales. Il est donc reconnu que les Orientaux ont gardé la structure juridique des églises locales, ce qui implique que, dans la réunion, il n'y aurait rien à changer dans cette structure. Tandis que les documents officiels ne donnent pas le nom d'Eglise aux communautés protestantes. Ce qui implique que leur structure n'est pas celle qu'a voulue le Christ et que, dans l'union, il y aurait à créer une organisation.

Les mots œcuménisme avec œcuméniste et œcuménique se spécialisent aujourd'hui pour indiquer l'action pour l'union des Eglises. Il est évident, et il faut en tenir compte, que protestants et catholiques y mettent des nuances particulières.

Pour les œcuménistes catholiques, œcuménisme indique la mission spéciale d'apostolat qu'a l'Eglise à l'égard des chrétiens dissidents. Sa fin dernière est l'unité des chrétiens dans l'Eglise catholique ; sa fin prochaine est, d'une part, faire progresser vers leur plein épanouissement les richesses religieuses des chrétiens séparés ; d'autre part, éliminer leurs erreurs. Donc, purifier et développer leur patrimoine chrétien.

Quelle conduite tenir selon l'esprit de l'œcuménisme ?

Et d'abord à l'égard du Conseil œcuménique des Eglises. C'est une union des Eglises chrétiennes (c'est-à-dire reconnaissant Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur ainsi que la Trinité) ayant pour but de réaliser l'unité chrétienne telle que le Christ l'a voulue.

Avant ce Conseil œcuménique, il y eut divers mouvements unionistes auxquels l'Eglise catholique a refusé de prendre part pour des raisons dogmatiques. Ces mouvements, en effet, se donnaient

MISSION ET CHARITÉ

comme un ensemble d'Eglises également légitimes voulant resserrer leur union. Actuellement, il semble qu'il n'y a pas de raison dogmatique d'être absent si l'on s'en tient à ce qui est strictement officiel dans l'organisation et le but de ce Conseil. Aussi les Orientaux s'y sont unis. Il semble donc que ce n'est que pour des motifs d'ordre pastoral que l'Eglise catholique refuse de s'y joindre. L'influence et la mentalité protestantes y sont encore prédominantes. L'Eglise estime qu'il est mieux que l'activité œcuménique des catholiques s'exerce en dehors de ce Conseil. Cependant, elle y envoie des théologiens.

A l'égard des chrétiens dissidents, l'Eglise demande que les prêtres soient mieux instruits des problèmes qui les concernent et que les évêques chargent certains prêtres de se spécialiser dans ce ministère.

Les œcuménistes prônent comme apostolat : favoriser la guérison et l'épanouissement du patrimoine chrétien des dissidents. Etre persuadé que tout enrichissement surnaturel rapproche de l'Eglise et donc de l'unité. Recherche sincère de la vérité : étudier de près tout ce qui concerne les dissidents et se défaire de toute fausse appréciation à leur égard. Et réciproquement, bien les instruire sur le catholicisme. Etre persuadé du grand bien que serait l'union : force accrue de l'Eglise, et même enrichissement accidentel, tout en maintenant que les dissidents ne peuvent apporter un enrichissement substantiel à la véritable Eglise du Christ.

Prier enfin pour l'unité. La plus ancienne prière officielle dans cette intention est d'origine pontificale. C'est la demande faite en 1895 par Léon XIII par la Lettre apostolique « Provida Matris » de prier pour l'unité en la fête de la Pentecôte. En 1897, dans l'Encyclique sur le Saint-Esprit, Léon XIII demande une neuvaine de prières à la même intention, de l'Ascension à la Pentecôte, neuvaine restée en usage, bien que l'intention de l'unité soit oubliée.

L'Octave de janvier fut inaugurée en 1908 par un Américain, Paul Wattson, fondateur de la Communauté de l'« Attonement » (Expiation), communauté qui ne tarda pas à entrer dans l'Eglise catholique. Aussi Saint Pie X, en 1909, approuva cette octave de prières. En 1916, alors que l'Eglise anglicane l'avait déjà adoptée, Benoît XV la proposa à toute l'Eglise.

Gabriel PARDES, C.M.,

*Professeur de théologie dogmatique
à l'Institut catholique de Toulouse.*

Saint Vincent de Paul et les Protestants

par Jules MELOT

Au moment où l'on parle de rapprochement entre catholiques et protestants ; pendant la tenue de ce Concile où l'Eglise catholique cherche, par une plus grande fidélité au Christ et à son enseignement, à présenter un visage plus accueillant aux frères séparés, beaucoup prient pour hâter le jour où les esprits et les cœurs seront unis dans la profession d'une même foi ; certains cherchent des ponts permettant de franchir le fossé qui sépare les groupes divers des croyants ; d'autres enfin demandent au passé des exemples et des modèles d'œcuménisme, ne serait-ce que pour retirer aux protestants le droit d'affirmer, comme tels ou tels le font encore parfois, que les catholiques ont tous et toujours été des adversaires, des persécuteurs.

Personne ne sera étonné de trouver parmi les modèles d'une attitude chrétienne à l'égard des frères séparés, le grand saint de la charité : Vincent de Paul. Avec lui nous avons affaire à un homme de notre XVII^e siècle français ; son action charitable et missionnaire se situe à peu près à mi-chemin entre l'Edit de Nantes (1598) et sa révocation (1685), à une époque où la tolérance est rare, où l'attitude de beaucoup de catholiques, et souvent, hélas ! des meilleurs, était empreinte d'injustice, parfois même de violence, le zèle pour ramener les protestants à l'Eglise romaine était presque toujours aigre et quelque peu indiscret. Gardons-nous cependant de trop généraliser : aux alentours de 1640 on est encore loin des dragonnades. A lire certains historiens protestants on croirait que les catholiques français du XVII^e siècle ne rêvaient que persécutions ou conversions forcées : c'est excessif. S'il y eut au sein du clergé des convertisseurs « enragés », on put compter aussi des prêtres et des évêques au cœur généreux et compréhensif, qui ont travaillé à la cause de l'union par leur vie sainte et leur charité.

MISSION ET CHARITÉ

Pour cette étude nous n'avons puisé qu'à deux sources : les œuvres de Saint Vincent de Paul (édit. Coste, Paris, 1920-1925, 14 volumes) et la première biographie du Saint (*La Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, Paris, 1664, 3 volumes). A cette biographie, d'ailleurs, nous n'emprunterons que des citations de paroles et d'écrits de notre saint, c'est dire notre désir de le laisser parler, nous interdisant toute paraphrase, toute adaptation.

RAPPORTS PERSONNELS DE MONSIEUR VINCENT AVEC LES PROTESTANTS

Quels furent d'abord les rapports personnels de Saint Vincent de Paul avec les protestants ? Nous n'avons guère de renseignements sur le sujet ; on peut cependant noter qu'en 1617, nommé curé de Châtillon-les-Dombes (alors au diocèse de Lyon), Monsieur Vincent va prendre logement chez un riche calviniste appelé Jean Beynier (S. V., XIII, 47) qui sera, chose étonnante, l'un des trois témoins qui apposeront leur signature au bas du procès-verbal de prise de possession de la paroisse par le nouveau curé (S. V., XIII, 43).

Nous ignorons si, par la suite, le Saint entretenait des relations suivies avec des protestants ; ses écrits, les souvenirs recueillis par son premier historien, ne nous révèlent rien. Ce que nous pouvons dire, après étude de ses œuvres et de sa vie, c'est qu'on n'y trouve nulle trace de haine contre les gens de la « religion prétendue réformée », et cela, encore que purement négatif, est déjà beaucoup pour l'époque. Sommes-nous mieux informés sur ses rapports officiels avec les huguenots ?

Avouons ici notre gêne : certains textes, certains faits nous le montrent homme de son temps, partageant les préjugés de beaucoup de ses coreligionnaires. C'est ainsi qu'il intervient pour faire imposer aux « ministres » une interprétation restrictive des « édits » (l'Edit de Nantes et les stipulations d'application), par exemple sur la liberté de conscience (voir, en particulier : S. V., II, 277 ; V, 152). N'allons pas faire de Vincent de Paul un irénique du xx^e siècle, l'anachronisme serait choquant. Catholique de foi profonde, il se fait l'écho des sentiments de son milieu ; il est, et il faut voir là une forme de son zèle, hanté par le désir de protéger la foi catholique des fidèles (S. V., V, 66, 268), tant il y avait alors de peine à croire qu'un protestant pût être sauvé. Ne nous étonnons donc pas de le voir travailler avec ardeur à leur conversion. Il appartient à la fameuse Compagnie du Saint-Sacrement, mais ne s'associa pas aux mesures

inquisitoriales suggérées par tels de ses membres pour obtenir par force des conversions.

Si l'on ne peut prouver une sympathie spéciale de Saint Vincent de Paul pour les protestants, on peut voir, à de nombreux faits, qu'il n'y a chez lui aucune hostilité systématique contre eux.

Ainsi il veut qu'on tienne pour valide, après enquête, le baptême des protestants du Poitou (*S. V.*, VIII, 119). De son temps, beaucoup attribuaient faussement une grande fantaisie aux calvinistes dans l'administration du baptême.

Ce n'est pas sans une certaine surprise que nous voyons le fondateur de la Mission proposer à ses confrères la méthode de prédication de Calvin : « Un deuxième exemple qui nous apprend le soin que nous devons avoir de conserver notre méthode, c'est celui des huguenots... Calvin fit donc lui-même une méthode de prêcher : prendre un livre, comme fit Notre-Seigneur, lire, l'expliquer selon le sens littéral et le spirituel, et puis tirer des moralités. Voilà la méthode de Calvin, que les huguenots gardent depuis dans leurs prêches... » (*S. V.*, XI, 295).

DANS L'ACTION CHARITABLE NE FAIRE AUCUNE DISTINCTION EN RAISON DE LA CONFESSION RELIGIEUSE

Dans l'action charitable, le Saint ne fait aucune distinction entre catholiques et protestants : tous ont également droit d'être assistés. « Il est à souhaiter, écrit-il à un frère de la Mission embarqué à destination de Madagascar, que dans les services que vous rendrez à Dieu sur le vaisseau (le frère était chirurgien), vous ne fassiez point acception de personnes, et ne mettiez pas différence qui paraisse entre les catholiques et les huguenots, afin que ceux-ci connaissent que vous les aimez en Dieu. J'espère que vos bons exemples profiteront aux uns et aux autres » (Abelly, II, 20 ; voir aussi *S. V.*, X, 557).

Les missionnaires pouvaient être tentés de profiter de leur influence auprès des autorités civiles pour s'entremettre en faveur des catholiques en procès avec des huguenots. Citons un passage, un peu long peut-être, mais nous révélant deux choses capitales : Saint Vincent croit à la bonne foi des protestants et il affirme qu'il faut leur rendre justice en toutes circonstances. S'adressant au Supérieur de la Mission de Sedan, il écrit : « Il n'est pas expédient, monsieur, que nous nous mêlions des affaires séculières, quelque rapport qu'elles aient aux choses spirituelles... Pour ce que ce dont nous nous mêlons

MISSION ET CHARITÉ

regardera... le fait d'un catholique contre un huguenot... que savez-vous si le catholique est bien fondé à demander en justice ce qu'il demande ? Il y a bien différence entre être catholique et être juste. Quand bien vous seriez assuré qu'il serait bien fondé en justice, pourquoi n'estimerez-vous pas que M. le Gouverneur et les magistrats jugeront la chose en leur conscience ?... Mais quoi ! me direz-vous, pourrai-je voir un catholique oppressé par un de la religion sans m'employer pour lui ? Je réponds que cette oppression ne sera pas sans quelque sujet et qu'elle se fera ou pour quelque chose que le catholique devra au huguenot, ou pour quelque injure ou quelque dommage qu'il lui aura fait. Or, l'un de ces cas posé, n'est-il pas juste que le huguenot en demande raison en justice ? Le catholique est-il moins justiciable pour être catholique ?... Oui, mais les juges sont de la religion. — Il est vrai, mais ils sont aussi jurisconsultes et jugent selon les lois, les coutumes et les ordonnances ; et outre leur conscience, ils font profession d'honneur... » (S. V., II, 446-450).

Vers 1630, l'évêque de Montauban, Mgr de Murviel, demanda à Monsieur Vincent d'envoyer deux de ses prêtres dans son diocèse « pour fortifier les catholiques dans la pureté de la foi » (Abelly, II, 49). Comment nous représenter ces missionnaires ? Les religieux prédicateurs, les « convertisseurs », comme on disait parfois, arrivaient souvent dans les bourgs en triomphateurs, l'invective à la bouche, sommant les huguenots d'abandonner leur religion. A l'égard de ceux que les menaces ne pouvaient émouvoir, ils employaient les promesses : places, honneurs et pensions étaient assurés aux nouveaux catholiques. C'étaient aussi des défis lancés aux pasteurs en vue de joutes théologiques où les plus habiles controvertistes entendaient réduire à quia les ministres de la religion. Ce n'est pas ainsi que les deux missionnaires ont exercé leur ministère. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler les consignes que le Supérieur de la Mission donnait à ses prêtres envoyés dans les provinces en partie gagnées au protestantisme (en Poitou ou dans les Ardennes).

CONSIGNES

a) Donner le témoignage d'une vie vraiment chrétienne

Au Supérieur de Sedan, il écrit : « Lorsque le roi vous envoya à Sedan, ce fut à condition de ne jamais disputer contre les hérétiques, ni en chaire, ni en particulier, sachant que cela sert de peu et que bien souvent on fait plus de bruit que de fruit. La bonne vie et la bonne odeur des vertus chrétiennes mises en pratique, attire les dévoyés

au droit chemin et y confirme les catholiques. C'est ainsi que la Compagnie doit profiter à la ville de Sedan, en ajoutant aux bons exemples les exercices de nos fonctions, comme d'instruire le peuple selon notre façon ordinaire, de prêcher contre le vice et les mauvaises mœurs, d'établir et persuader les vertus, montrant leur nécessité, leur beauté, leur usage et les moyens de les acquérir. C'est à quoi principalement vous devez travailler. Que si vous désirez parler de quelques points de controverse, ne le faites point, si l'évangile du jour ne vous y porte ; et alors vous pourrez soutenir et prouver les vérités que les hérétiques combattent, et même répondre à leurs raisons, sans néanmoins les nommer, ni parler d'eux » (Abelly, II, 19).

b) Ne pas défier ni disputer

A son premier compagnon, Antoine Portail : « Travaillons humblement et respectueusement. Qu'on ne défie point les ministres en chaire ; qu'on ne dise point qu'ils ne sauraient montrer aucun passage de leurs articles de foi dans la Sainte Ecriture, si ce n'est rarement et dans l'esprit d'humanité et de compassion ; car autrement Dieu ne bénira point notre travail. L'on éloignera les pauvres gens de nous. Ils jugeront qu'il y a eu de la vanité en notre fait, et ne nous croiront pas. L'on ne croit point un homme pour être bien savant, mais pour ce que nous l'estimons bon et l'aimons. Le diable est très savant et nous ne croyons pourtant rien de ce qu'il nous dit, pour ce que nous ne l'aimons pas. Il a fallu que Notre-Seigneur ait prévenu de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui. Faisons ce que nous voudrons, l'on ne croira jamais en nous, si nous ne témoignons de l'amour et de la compassion à ceux que nous voulons qu'ils croient en nous... Si vous en usez de la sorte, Dieu bénira vos travaux, sinon vous ne ferez que du bruit et des fanfares et peu de fruit » (S. V., I, 295).

« Quand on dispute contre quelqu'un, disait Saint Vincent dans une conférence, la contestation dont on use en son endroit, lui fait bien voir qu'on veut emporter le dessus, c'est pourquoi il se prépare à la résistance plutôt qu'à la reconnaissance de la vérité : de sorte que par ce débat, au lieu de faire quelque ouverture à son esprit, on ferme ordinairement la porte de son cœur, comme au contraire la douceur et l'affabilité la lui ouvre. Nous avons sur cela un bel exemple en la personne du bienheureux François de Sales, lequel, quoique il fût très savant dans les controverses, convertis-

MISSION ET CHARITÉ

sait néanmoins les hérétiques plutôt par sa douceur que par sa doctrine... Et je puis bien vous dire que je n'ai jamais rien vu ni su qu'aucun hérétique ait été converti par la force de la dispute, ni par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur, tant il est vrai que cette vertu a de force pour gagner les hommes à Dieu » (Abelly, III, 181-182).

c) Parler et agir avec douceur

« Votre conduite, écrit-il encore au Supérieur de Sedan, me paraît bonne à l'égard du Seigneur dont vous me parlez... Il se conduit plus par ses propres lumières que par celles d'autrui, quoi qu'il fasse usage des bons avis qu'on lui donne, quand ils sont bons et qu'on les lui donne par simple proposition. Continuez les vôtres de cette façon... C'est une pensée que j'ai tirée de feu Mgr le cardinal de Bérulle et l'expérience m'a fait voir qu'on gagne plus sur les esprits de procéder de cette sorte que de les solliciter d'entrer en nos sentiments et de vouloir l'emporter sur eux. C'est l'ordinaire de l'esprit malin d'user d'empressement, et c'est son propre d'inquiéter les âmes » (S. V., VIII, 197).

Cette méthode de douceur, Saint Vincent la mettait en pratique avec succès. Il écrit : « Si Dieu a donné quelques bénédictions à nos premières missions, on a remarqué que c'était pour avoir agi aimablement, humblement et sincèrement envers toutes sortes de personnes ; et s'il a plu à Dieu de se servir du plus misérable (c'est de lui qu'il parle) pour la conversion de quelques hérétiques, ils ont avoué eux-mêmes que c'était par la patience et par la cordialité qu'il avait eue avec eux » (Abelly, III, 183). Et ailleurs : « Il a plu à Dieu de se servir de ce misérable à la conversion de trois personnes, depuis que je suis parti ; mais il faut que j'avoue que la douceur, l'humilité et la patience, en traitant avec ces pauvres dévoyés, est l'âme de ce bien » (S. V., I, 66).

Non content de pratiquer lui-même la méthode bienveillante, le Saint la recommande avec instance à ses missionnaires. Ecrivant à Lambert aux Couteaux, à Richelieu, il lui dit : « Nous avons fait ici quelques conférences touchant la manière dont il se faut prendre pour enseigner les vérités controversées. Je vous prie, monsieur, d'en conférer tous les jours ensemble... en sorte qu'ils sachent... comme il faut, humblement et familièrement, enseigner ces vérités. Qu'ils se souviennent qu'ils ne vont pas là pour les hérétiques, mais que c'est pour les pauvres catholiques, et que si néanmoins, chemin

faisant, l'occasion d'instruire quelqu'un se présente, qu'ils le fassent doucement et humblement, montrant que ce qu'on leur dit vient des entrailles de compassion et de charité et non d'indignation » (*S. V.*, I, 429 ; voir aussi *S. V.*, II, 448).

Les directives de Monsieur Vincent étaient suivies, nous en avons la preuve dans ces lignes que nous trouvons dans une lettre adressée au même Lambert aux Couteaux, quelques mois plus tard : « M. l'Avocat du roi de Loudun m'a dit que le procédé de la Mission est excellent à l'égard des hérétiques, en ce qu'elle établit les vérités divines, sans disputer des points controversés, et que les huguenots seraient ravis de cela » (*S. V.*, I, 469).

Saint Vincent de Paul devait sourire de pitié en entendant tel « convertisseur » de renom exposer complaisamment le bilan de ses victoires : « Tant de huguenots convertis en tel lieu, tant en tel autre... » un peu comme un adroit tireur dénombrerait les grives ou les alouettes abattues au cours d'une partie de chasse. « La conversion des hérétiques aussi bien que des pécheurs, proclame l'humble saint, est un effet de la pure miséricorde de Dieu et de sa toute puissance, qui arrive plutôt quand on n'y pense pas que quand on le cherche. Il ne faut pourtant pas laisser d'y travailler quand les occasions s'en présentent, parce que Dieu le veut et qu'il arrive de deux choses l'une : ou que ces âmes égarées profitent de la bonne semence qu'on jette en leurs cœurs, ou que Dieu s'en sert pour justifier au jugement l'arrêt de mort qu'il prononcera contre elles, leur disant : qu'est-ce que j'ai pu faire et que je n'aie fait pour vous ramener au droit chemin ? » (*S. V.*, VII, 567-568).

d) Permettre au Christ de se révéler dans la charité

Le Saint prend occasion du contact de ses missionnaires avec les protestants pour les exhorter à plus de vertu, de bonté, de charité : ils doivent savoir qu'ils portent témoignage de l'Eglise catholique romaine dans le milieu où ils sont. Ainsi Monsieur Vincent, dans les instructions qu'il adresse oralement à quatre Filles de la Charité envoyées à Metz, leur dit : « Vous allez donc pour faire connaître à tous, et aux catholiques et aux hérétiques... la bonté de Dieu ; car quand ils verront que le bon Dieu a tant de soin de ses créatures qu'il a fait une compagnie de personnes qui se donnent pour le service des pauvres, ce qui ne se trouve point dans leur religion, ils seront forcés d'avouer que Dieu est un bon Père. Voilà pourquoi vous devez aller en ce lieu, et encore pour faire connaître la sainteté

MISSION ET CHARITÉ

de la religion catholique aux hérétiques... Or, cette sainteté se montre en ce que ses enfants imitent la bonté de Dieu, tâchant d'être bons à proportion comme Notre-Seigneur » (S. V., X, 557).

Au frère Jean Patte, en partance pour Madagascar, il écrit : « Je suis fort affligé de savoir que vous aurez des hérétiques dans votre vaisseau... Mais enfin, Dieu est le maître, et il l'a ainsi permis pour des raisons que nous ne savons pas ; peut-être pour vous obliger d'être plus retenu en leur présence, plus humble et plus dévot envers Dieu, et plus charitable envers le prochain, afin qu'ils voient la beauté et la sainteté de notre religion et qu'ils soient par ce moyen excités d'y revenir. Il faudra soigneusement éviter toutes sortes de disputes et d'invectives avec eux, vous montrer patient et débonnaire en leur endroit, lors même qu'ils s'échapperont contre vous ou contre notre créance et nos pratiques. La vertu est si belle et si aimable qu'ils seront contraints de l'aimer en vous, si vous la pratiquez bien » (Abelly, II, 19-20).

RESPONSABILITÉ DES CATHOLIQUES

Quelle belle idée que celle de la responsabilité des catholiques devant les protestants qui jugeront par eux de la sainteté de l'Eglise romaine. Saint Vincent de Paul professe que c'est l'attitude scandaleuse de certains catholiques, spécialement des prêtres, qui a favorisé la diffusion du protestantisme et qui encore de son temps éloigne de l'Eglise romaine bien des calvinistes de bonne volonté. Pour lui, « réformer l'Eglise, la rétablir dans sa sainteté, c'est enlever aux protestants leur raison d'être ; quand il n'y aura plus d'abus, théoriquement il n'y aura plus de protestants ».

Ecoutons notre Saint insister dans ses conférences sur l'énorme responsabilité des prêtres : « J'étais, ces jours passés, dans une assemblée où il y avait sept prélats, lesquels faisant réflexion sur les désordres qui se voient dans l'Eglise, disaient hautement que c'étaient les ecclésiastiques qui en étaient la principale cause. Ce sont donc les prêtres. Oui, nous sommes la cause de cette désolation qui ravage l'Eglise, de cette déplorable diminution qu'elle a soufferte en tant de lieux, ayant été presque entièrement ruinée dans l'Asie et dans l'Afrique et même dans une grande partie de l'Europe, comme dans la Suède, dans le Danemark, dans l'Angleterre, Ecosse, Irlande, Hollande et autres Provinces-Unies, et dans une grande partie de l'Allemagne. Et combien voyons-nous d'hérétiques en France ?... » (Abelly, II, 223).

« L'Eglise, dit-il ailleurs, n'a de pires ennemis que les prêtres. C'est d'eux que les hérésies sont venues, témoins ces deux hérésiarques Luther et Calvin, qui étaient prêtres ; et c'est par les prêtres que les hérétiques ont prévalu, que le vice a régné... Quel sacrifice, messieurs, ne faites-vous pas à Dieu de travailler à leur réformation, en sorte qu'ils vivent conformément à la hauteur et dignité de leur condition et que l'Eglise se relève par ce moyen de l'opprobre et de la désolation où elle est ! » (S. V., XII, 86).

UNE CHARITÉ LUCIDE QUI NOUS ÉCLAIRE, NOUS INQUIÈTE ET NOUS STIMULE

Ces textes, même en nos temps d'œcuménisme, si nous ne les devons à un authentique saint, paraîtraient hardis à quelques-uns, et d'un libéralisme inquiétant. La solution du problème posé par cette position « avancée » est dans le cœur charitable et dans l'esprit lucide de Monsieur Vincent.

Comment mieux conclure ces pages qu'en reprenant ce que nous disions en commençant : Saint Vincent de Paul est un modèle dont nous pouvons nous inspirer dans notre attitude à l'égard des protestants et dans nos rapports avec eux. C'est ce que nous avons essayé de démontrer en citant les paroles mêmes du Saint, assuré de donner ainsi sa véritable pensée.

Que serait-il advenu du protestantisme français si l'on s'était davantage, au XVII^e siècle, inspiré des directives de Monsieur Vincent ? Dieu seul le sait. Toujours est-il que priant et agissant pour qu'un jour l'union se réalise, nous avons avantage à nous pénétrer des leçons et des exemples de Saint Vincent de Paul.

Jules MELOT.

Le Père Portal ⁽¹⁾

par Mgr Jean CALVET

En 1893, j'étais un bachelier prétentieux qui entrait au grand séminaire de Cahors pour réconcilier l'Eglise et le siècle, suivant la formule alors à la mode. Mais avant de résoudre un problème dont j'ignorais radicalement les données, il fallait se former à l'esprit ecclésiastique et étudier un manuel de théologie, morcelé et rébarbatif.

Parmi les maîtres qui nous guidaient dans ce double travail, le jeune professeur de morale, M. Portal, tranchait sur ses confrères par la distinction de ses manières. Il faisait figure d'un secrétaire d'évêché homme du monde plutôt que d'un lazariste de grand séminaire. Cet air particulier attirait sur lui notre attention.

Ses leçons de morale étaient quelconques mais elles étaient traversées, sans que l'on comprît bien pourquoi, de considérations sur l'histoire des sacrements et de renseignements journalistiques sur les événements religieux contemporains. Ce professeur qui faisait par devoir son métier de professeur, était habité par une idée, vivait une idée qui vivait de lui et de quelques-uns de ses amis. Il rêvait de l'union des Eglises chrétiennes, et il travaillait à la réunion des Eglises chrétiennes.

Un jour, rompant avec la discrétion qui lui était à charge, il nous en fit une confidence qui remplaça la leçon de morale. Le hasard d'une cure à Madère l'avait mis en rapport et lié d'amitié avec un Anglais, lord Halifax, qui avait entrepris de réconcilier l'Eglise anglicane avec l'Eglise romaine et ils avaient mis leurs mains dans leurs mains pour y travailler ensemble. Les vannes ouvertes par cette première confidence laissèrent passer une documentation abon-

(1) Nous donnons ici, grâce à la bienveillante autorisation des Editions B. Grasset, le portrait que Mgr Jean Calvet a donné du P. Portal dans *Visages d'un demi-siècle*, Paris, B. Grasset, 1959.

dante, jaillissante sur l'état de l'Eglise anglicane et sur les premières démarches qui avaient été tentées en vue de l'union. C'était une leçon d'histoire excellente. Je dois dire que beaucoup de mes camarades, garçons de bon sens positif, ne voyaient dans cette affaire qu'une fumée. Pour moi, j'étais pris et, comme M. Portal m'appelait souvent pour me faire copier des notes de presse, qu'il accompagnait d'explications que je comprenais à moitié, j'avais le sentiment d'être au courant de tractations diplomatiques de grande envergure.

Un événement inattendu fit monter ma température et bouscula notre vision du monde ; ce lord Halifax dont parlait M. Portal et que les sceptiques prenaient pour un mythe, apparut un jour dans notre séminaire, non pas pour un voyage éclair, mais pour un séjour de deux semaines ; nous avons pu le voir et même le toucher. Il était grand, maigre, distingué, l'air très anglais ; des yeux perçants, inquisiteurs mais doux éclairant son long visage qui aurait paru glacé si son nez ne l'avait pas déridé d'un trait d'esprit et si sa bouche n'avait pas dit la bonté humaine ; on aimait le regarder. Notre stupeur fut grande de le voir, au réfectoire, prendre son repas à côté de M. le Supérieur, en écoutant comme lui la lecture des *Moines d'Occident* de Montalembert. Le séminariste qui servait ces messieurs en perdait le sens des assiettes et des plats. Mais notre stupeur fut plus grande encore quand nous le vîmes à la chapelle, dans la stalle voisine de celle de M. le Supérieur, suivre l'office dans un missel — évidemment romain — se mettre à genoux et faire le signe de la croix.

Cela faisait grand tapage dans nos cervelles. Enfin, cet homme était un hérétique ! Et cet hérétique non seulement était admis à partager le pain et le sel, mais encore il était reçu dans le sanctuaire. Il assistait à la messe avec une évidente ferveur ; il croyait donc à la messe ! Les discussions allaient leur train. On questionnait M. Portal. Bientôt nous étions renseignés abondamment et sur le mouvement d'Oxford, et sur l'état présent de l'anglicanisme, sur les tendances et croyances de la Haute Eglise, si voisine de Rome qu'elle en était à se demander en quoi elle en différait. Lord Halifax était catholique ; il était catholique romain de cœur. S'il restait dans son Eglise c'est que, croyant sa foi correcte, il ne voulait pas offenser ses frères en se séparant, les irriter contre Rome qu'ils accuseraient d'accaparement, et retarder ainsi l'union en corps qui était son rêve et son but. Par une sorte de paradoxe, les conversions individuelles, logiques en soi, étaient réprouvées comme inopportunes et considérées comme le principal obstacle à l'union. C'était là un point

MISSION ET CHARITÉ

de friction avec les catholiques romains d'Angleterre dont, à vrai dire, on nous faisait peu connaître les points de vue.

Lord Halifax était charmant. Il venait parfois partager nos récréations et il nous racontait des anecdotes auxquelles son français truffé d'anglais donnait une saveur particulière. Il partit. Puis un beau jour M. Portal s'éclipsa. On nous dit qu'il était allé rejoindre son ami à Rome où ils devaient être reçus par le pape Léon XIII. On nous demandait de prier à leur intention. A son retour, M. Portal nous parla longuement de Léon XIII, de son intelligence des problèmes les plus complexes, de sa bonté royale dont il avait comblé lord Halifax. L'Anglais, diplomate de carrière, homme d'abord, se sentait dominé sur tous les terrains et, par une sorte de grâce qu'il appelait la grâce romaine, il était heureux d'être dominé. Il eut ce mot, lui qui était si réservé sur les anticipations : « Avec un homme pareil l'union est faite. »

Elle n'était pas encore faite. Je répète que je ne raconte pas l'histoire de tractations que l'on peut connaître dans leur ensemble par des documents complets ; je rapporte ici ce qu'en voyait par M. Portal un séminariste de Cahors à qui on ne disait pas tout. C'est une manière de connaître les événements dont on ne voit pour ainsi dire que les coudes, pour reprendre une expression célèbre.

Les deux amis avaient décidé, pour engager les pourparlers, de mettre en discussion un point de controverse ; ils choisissaient le plus important, le sacerdoce. L'Eglise anglicane a-t-elle une hiérarchie, un sacerdoce authentique, c'est-à-dire, au fond, est-elle une Eglise chrétienne ?

Du côté romain, M. Portal publia sous le pseudonyme de Fernand Dalbus un petit livre sur *Les Ordinations anglicanes*, et du côté anglican MM. Denny et Lacey donnaient un essai en latin *De Hierarchia Anglicana*... Les deux textes nous furent communiqués et lus, au détriment de la leçon courante du manuel de théologie, qui était ainsi remplacé par la théologie en action. *De Hierarchia Anglicana* était un résumé des principaux aspects de la question de la hiérarchie anglicane. Il me souvient que je fus très ému du fait qu'on l'avait écrit en latin, dans la langue catholique et dans un latin cicéronien qui flattait mes prétentions d'humaniste. Fernand Dalbus s'attachait uniquement au fait historique controversé des ordinations anglicanes. Par une curieuse méthode qui relevait, je pense, plus de la diplomatie que de la logique, il réfutait minutieusement les arguments que l'on avançait pour prouver la nullité des ordinations anglicanes et il concluait qu'elles sont nulles, pour une autre raison qu'il est difficile d'apprécier : le défaut d'intention. J'insiste en répé-

tant que Fernand Dalbus concluait à la nullité des ordinations anglicanes, parce que souvent depuis j'ai entendu affirmer qu'il les tenait pour valides. Je parle de sa pensée écrite ; sa pensée profonde ou de derrière la tête s'il en avait une, je ne la connais pas, il ne me l'a jamais dite.

Les deux brochures firent grand bruit dans le monde religieux, plus qu'en France, en Angleterre, parce que l'anglicanisme était en cause et parce que la sensibilité religieuse des Anglais est plus vive que celle des Français. Des articles parurent dans les grands journaux et même dans le *Times*. Il y eut des meetings comme pour une affaire politique.

Le secrétariat de lord Halifax, bien organisé, transmettait tous les papiers qui touchaient à l'affaire à M. Portal dont le bureau devenait un centre quelque peu fiévreux. Nous parlions tous mal l'anglais. Le professeur agrégé d'anglais du lycée de Cahors fut appelé à la rescousse. On traduisait, on traduisait. Dépourvu des moyens modernes de reproduire les traductions, M. Portal les dictait à un groupe de séminaristes. J'étais chargé et je n'en étais pas peu fier, de l'organisation de ce service.

Je ne voyais pas clair dans la discussion qui d'ailleurs avait été mal engagée et était mal conduite. J'ignorais trop d'éléments essentiels. La logique anglaise qui n'est pas linéaire comme la logique française, mais circonvolutive, me déconcertait. La politique prenait le pas sur la religion, la controverse tournait à l'aigre. On sait comment une commission constituée par Léon XIII conclut à la nullité des ordinations anglicanes.

Le coup fut rude pour lord Halifax qui, en diplomate, avait espéré une sorte de solution d'attente ou de compromis et qui fut porté à accuser de la rigueur romaine les catholiques anglais, ce qui n'était pas fait pour hâter le moment de la réunion. M. Portal fut frappé en son ami et découragé par les conséquences d'une campagne mal menée et d'une sentence sans appel. Les esprits simplistes, unis aux malveillants — il y en a toujours — faisaient état d'une opinion qui n'était pas la sienne, allaient disant qu'il avait soutenu la validité des ordres anglicans, que cette opinion était condamnée par l'Eglise, donc qu'il était condamné. En rapprochant ce premier incident des activités futures de M. Portal, on constituera plus tard une sorte de conglomerat qu'on appellera en Angleterre catholique le portalisme, une sorte d'hérésie aux contours mal définis, dans laquelle on jette en vrac tout ce qui touche aux difficultés concernant la notion même d'Eglise. A Rome et en France, on ne manqua pas d'associer le portalisme au modernisme. M. Portal en a souffert beaucoup et

MISSION ET CHARITÉ

nous en avons souffert avec lui. Il disait peu ses souffrances, mais il ne les cachait pas. Et il avait des antennes subtiles pour savoir si on les partageait. Et c'est pour cela qu'il a souffert beaucoup de l'indifférence de ceux qui auraient dû le soutenir et qui l'ont pratiquement abandonné dans ces temps de lâcheté.

Après cinq années passées aux études tout en enseignant, j'ai retrouvé M. Portal à Paris, supérieur du séminaire universitaire Saint-Vincent-de-Paul. J'ai passé trois ans avec lui, avec une fonction qu'il avait imaginée, d'assistant des étudiants de lettres, tandis que l'abbé Morel était assistant des étudiants de sciences et des étudiants de théologie. Agrégatif ou jeune agrégé, je n'avais pas qualité pour donner un enseignement ; je me tenais simplement à la disposition des huit ou neuf abbés qui préparaient la licence ès lettres et suivaient les cours de l'Institut catholique. En allant déjeuner, ils ouvraient parfois ma porte pour que je les aide à déplacer l'accent d'un mot grec devant l'enclitique ou pour que je les renseigne sur le cicéronianisme d'un mot latin. C'était charmant ; et j'avais tout le bienfait d'une maison dont l'atmosphère était vraiment extraordinaire. M. Portal avait un talent que je n'ai vu à aucun autre, le talent d'ouvrir les fenêtres pour recueillir les bruits utiles, et d'ouvrir la porte pour faire entrer les personnages intéressants. Il connaissait, comme on dit, le monde entier, et le monde entier je l'ai vu, au cours de ces trois années, défiler dans son bureau. Il y avait du mélange. Il ne choisissait pas, on le lui a reproché non sans raison mais avec excès. Anglicans, orthodoxes, protestants, catholiques, lui étaient bons, pourvu qu'ils fussent « honnêtes gens ». Mais il ne les mettait pas en contact avec les séminaristes, comme on le lui a reproché à tort ; ils étaient reçus dans le petit cercle intime, et il ne passait au séminaire que ce qui pouvait y passer. Quelle ouverture sur le monde ! Et quelle somme de renseignements humains je recueillais que Théocrite, Tacite ou Rousseau ne me donnaient pas ! Beaucoup de ces visages se sont effacés ou restent voilés d'ombre, d'autres sont restés très vivants dans mon souvenir mais n'ont peut-être d'intérêt que pour moi. Je me rappelle parmi les Français Fonsegrive, le décisionnaire théoricien autoritaire de la liberté et d'une démocratie bourgeoisement organisée, apôtre dans l'âme, toujours étonné de n'être pas suivi, désintéressé et victime désabusée de son désintéressement.

Edouard Le Roy, qui apportait dans la théologie tout le poids de sa physique d'Ecole normale, pieux comme un enfant de chœur, audacieux comme Luther dans ses spéculations, naïvement dévoué aux idées, toujours digne d'attention sinon toujours grand, même

quand il confondait les méthodes de l'Ecole normale et la méthode de l'exégèse ou de la théologie ; Georges Goyau, jeune comme un étudiant, ayant déjà l'auréole d'une légende de confident de Léon XIII, souriant et si menu qu'on se demandait comment il pourrait porter l'avenir auquel on disait qu'il était promis ; l'abbé Piat, le philosophe ami familier de Platon et d'Aristote, pointu et bon, souvent très orthodoxe mais suspect pour une boutade où il n'avait voulu mettre que de l'humour : « Je demande qu'on supprime toutes les congrégations romaines et qu'on les remplace par deux nouvelles dont l'une *De Fide*, sera chargée de définir et de garder ce qu'il faut croire et dont l'autre *De Libertate*, sera chargée de nous défendre contre la première » ; l'abbé Naudet, le célèbre conférencier contradictoire, comme on l'appelait, qui visitait souvent le P. Portal, son père spirituel ; le P. Laberthonnière, toujours penché sur le sort mélancolique de la pensée comme au chevet d'un malade, habité par de beaux rêves qu'il débrouillait mal, trop humble pour s'irriter de voir qu'on méconnaissait ses désirs de sainteté ; l'abbé Lejay, silencieux et lourd, mâchant dans les broussailles de sa barbe la question de savoir si « i » est une forme de génitif ou une forme de locatif, prêt à sacrifier l'alliance russe au nouveau manuscrit de Tacite, aussi rudement bon que rudement savant ; l'abbé Boudinhon, tout rond, tout jovial, tout bon, toujours prêt à sortir un petit canon inattendu pour résoudre les problèmes juridiques inextricables, diplomate aussi et prédestiné à partir pour Rome où il devait faire si brillante et si utile carrière.

Lord Halifax passait de temps en temps. M. Portal et lui ne renonçaient pas à leur rêve ; mais ils savaient bien qu'il fallait chercher d'autres formules, et ils en cherchaient, prenant leur temps.

Parmi les nombreux étrangers que j'ai vu passer, Italiens, Espagnols, Américains, Anglais, Allemands, j'ai retenu le visage d'un Polonais qu'il aurait été difficile d'oublier. Sa tête triangulaire ne répondait à aucune géométrie humaine ; sa bouche immense semblait faite pour proclamer des oracles, ses yeux de fakir fouillaient les consciences. Il s'appelait Lutovlawski. Il m'intéressait comme savant ; c'est lui qui a étudié à fond les dialogues de Platon et, le premier, en a donné un classement chronologique vraisemblable. Mais ce n'était pas le platonicien qui venait à nous ; c'était l'initié. Il avait passé quinze ans dans l'Inde et, tout en restant strictement catholique, il était devenu hindouiste. Il s'était nourri de la pensée des fakirs, avait vécu leur vie et exécuté leurs performances. Il avait marché pieds nus sur des charbons allumés, sans se brûler ; c'était une question d'entraînement et de foi. Il était arrivé à jeûner trente

MISSION ET CHARITÉ

jours et trente nuits. Il avait d'ailleurs pris l'habitude de jeûner continuellement. Sa nourriture, nous disait-il, consistait dans la communion quotidienne, deux verres d'eau, trois amandes ou noix, et trois figes. Cette maigre provende suffisait à le maintenir en santé, à la condition que les deux repas du jour fussent pris suivant un certain rite : il s'enfermait, se mettait en oraison, bénissait sa figue et sa noix, les mangeait lentement, très lentement, en disant et en pensant fortement : maintenant je mange une escalope. La nourriture pensée se substituait à la nourriture mastiquée et faisait son effet. Il se portait fort bien. On peut rire, on peut douter, on peut railler ; le bonhomme était là devant nous ; il n'était pas fou, il croyait ce qu'il disait et on nous a assuré, d'ailleurs, qu'il faisait exactement ce qu'il disait.

Mieux que cela : il assurait que ce régime était le régime idéal de l'homme spirituel et deviendrait un jour le régime commun des chrétiens. Il avait fondé en Pologne une confrérie d'ouvriers qui suivaient ce régime — un peu adapté tout de même à leur condition — et se tiraient fort bien de leur besogne de maçons ou de couvreurs. Il en voulait furieusement au superflu, comme le café, l'alcool ou le tabac. Il nous démontra, avec une véhémence slave ou hindoue, qu'un prêtre qui fume se dégrade. Nous étions envoûtés et j'étais prêt à sacrifier la cigarette dans mon cœur lorsque mon fakir gâta tout par un dernier effort : son argument final, son argument massue contre le tabac fut que le Christ ne fumait pas. Cette facétie jeta par terre toute la démonstration. Et je m'accuse d'avoir commis une étourderie que rien n'excusait. Après la conférence de notre Polonais fakir, nous sommes passés dans le bureau de M. Portal, et comme chaque soir, machinalement et non certes par bravade, j'ai allumé une cigarette. Lutovlawski m'a regardé avec des yeux si attristés que j'ai trouvé le moyen, sans attirer l'attention, de me débarrasser de ce tabac condamné au nom de Notre-Seigneur. On pourrait condamner de la même manière et sans passer par l'Inde bien des choses innocentes et futiles.

M. Pouget accordait volontiers à Lutovlawski l'alcool et le tabac, mais il demandait grâce pour le café. M. Pouget habitait la maison mère de la Mission, 95, rue de Sèvres, qui communiquait par les jardins avec le Séminaire universitaire Saint-Vincent-de-Paul. Il venait nous voir souvent après déjeuner pour bavarder théologiquement et pour prendre une tasse de café bien sucré, sa grande débauche. Jacques Chevalier et Jean Guilton, ont rendu célèbre cet homme qui était bien étonné quand on parlait de lui et qui croyait n'être rien. Je l'aimais beaucoup. Nous étions à peu près compa-

triotés, les terres du Quercy et du Cantal étant d'un même tenant. On me disait que j'avais sa tête, architecturalement parlant, et on lui disait qu'il avait ma tête, contre quoi il protestait par modestie. Déjà très atteint dans sa vue, il s'était retiré d'un univers qu'il ne pouvait plus regarder, et il s'était retiré dans son univers intérieur, dont il combinait continuellement les données, leur conférant quand il les exprimait tout le relief et tout le tranchant du réel le plus concret. C'était un paysan philosophe et théologien qui conservait dans sa théologie et dans sa philosophie l'odeur de la terre grasse qui colle aux pieds et le suc de la vigne qui pleure quand on la taille. Il était étonnant dans son érudition bigarrée et dans ses textes cités de mémoire avec la référence, et étonnant aussi dans ses boutades qui bouscullaient les conformismes. Je ne veux pas recommencer son portrait qui a été tracé de main de maître par Jean Guitton. Je rappelle une anecdote qui montre à quel point il était habité par les idées.

Une année, avec le P. Laberthonnière et l'abbé Emile Baudin il avait discuté longuement sur l'immanence — la question alors à la mode — et il avait fini par dire : « Je vous l'accorde, mais à contre-cœur, que d'une certaine manière, la nature postule la surnature » ; et il était parti, faisant un vague geste qu'on pouvait prendre pour un regret. Nous étions au mois de juillet et notre groupe se dispersa à travers la planète. Au retour, à la rentrée d'octobre, je traversais le jardin de la Mission, quand je vis M. Pouget déambuler, songeur. Je le touchai à l'épaule et je me nommai, car déjà ses mauvais yeux ne reconnaissaient personne. Il me dit, suivant le rythme d'une pensée sur laquelle je venais de buter : « Ah, c'est vous ! Eh bien vous savez, réflexion faite, je crois que la nature ne postule pas... Elle ne postule rien. » J'avoue que j'avais un peu oublié l'immanence dans les bois, et qu'il me fallut un instant pour raccrocher le fil de nos conversations de juillet. Ses réflexions contre les conventions, tellement pertinentes qu'elles ressemblaient à des paradoxes, avaient fait craindre à ses supérieurs le danger du modernisme. Par prudence, au moment des condamnations pontificales, on crut bon de lui enlever l'enseignement de la théologie et de l'enfermer dans les sciences naturelles où les dégâts n'étaient pas à craindre. Le supérieur général l'appela et, avec ménagement, lui fit connaître sa décision, attendant avec crainte ou avec curiosité sa réaction. De son pouce robuste, pour toute réponse, il fit un signe de croix sur ses lèvres closes. Ce geste dit l'homme tout entier.

Il avait un autre geste, simple et éloquent. Devant une idée fausse, devant une théorie absurde qu'il estimait ne pas valoir une réfuta-

MISSION ET CHARITÉ

tion, il commençait un raisonnement, puis brusquement, il faisait un geste de la main levée comme pour jeter une pierre derrière lui et il soufflait en l'air, c'étaient ses réfutations péremptoires et décisives. Il supprimait. Il simplifiait. Plus il avançait en âge et s'enfonçait dans la cécité, plus il s'enfermait dans l'essentiel. Au cours de sa dernière maladie, on lui annonça la mort du supérieur général qui était en grande vénération dans la maison ; le frère qui le soignait et qui croyait devoir l'exhorter, lui dit : « Vous reverrez bientôt notre très honoré Père. » — « Je verrai, dit péniblement M. Pouget, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et cela me suffit. »

J'ai dit sa boutade sur l'immanence à la suite d'une conversation avec l'abbé Baudin et après une maturation de quelques mois. L'abbé Baudin était de notre petit groupe ; professeur au collège Stanislas, il venait prendre ses repas au séminaire Saint-Vincent-de-Paul. Son visage à la fois rayonnant et méditatif respirait l'intelligence. Je ne connais pas d'homme à qui s'applique plus exactement la qualification d'intelligent. Il lisait dans les idées et dans les faits. L'acuité de sa vision se nourrissait d'une lecture immense, rapidement assimilée. Nous étions aux temps sinistres du combisme et des laïcismes, où il était impensable dans un certain monde qu'un prêtre pût penser ; mais Baudin était si éblouissant que les juges du jury d'agrégation de philosophie ne crurent pas pouvoir l'exclure et timidement l'inscrivirent sur la liste des reçus *ex aequo* avec le septième et dernier. Le ministre, qui avait probablement lu Escobar, déclara qu'il n'avait mis au concours que sept places, qu'il ne pouvait recevoir que sept agrégés et il biffa le nom de Baudin. Ainsi la justice et la laïcité recevaient chacune leur part.

Baudin avait une manière bien à lui d'enseigner la philosophie. Il arrivait dans sa classe et prenait place à cheval sur un pupitre au milieu de ses élèves, sans discipline, sans ordre, parfois dans le bruit, il bavardait, il racontait des anecdotes ; très vite on l'écoutait et on s'amusait à l'écouter, traduisant dans une formule d'argot une vérité générale. C'était par la récréation que commençait aussi la classe. La récréation finie, il montait dans sa chaire, exigeait avec rudesse le silence et dictait lentement, d'une voix nette, un texte de trente lignes. Ce texte était repris, expliqué, retourné par les interrogations qui avaient pour but de s'assurer qu'il n'était pas pris à contresens. Les élèves comprenaient et ils avaient l'étonnement de découvrir que les plaisanteries de la récréation avaient pour but et avaient eu pour effet de leur ouvrir l'esprit sur le sens de la leçon. Cette méthode socratique, il la maniait avec une aisance souveraine parce qu'il avait vraiment épuisé la substance des idées qu'il tou-

chait, qu'il pouvait ainsi les montrer sous des jours divers et les insérer dans la vie familière sans les déformer.

Comme il était ennemi de toute pédanterie, il ne parlait pas philosophie avec nous. Il ne refusa pas cependant un soir de nous expliquer en quoi consistait le problème de l'immanence — encore l'immanence, c'était une obsession. « Si vous me donnez dix sous chacun, je vous dirai entièrement et sans rien cacher ce qu'est l'immanence. » Et dans une improvisation de vingt minutes où abondèrent les métaphores les plus inattendues, il expliqua le problème auquel il nous sembla que nous comprenions subitement quelque chose. Et il conclut — car il n'était pas immanentiste : « Pour tout dire, l'immanence c'est la *gadouille intérieure*. Voilà ! » Il y a de cette clarté et de cette verve dans tout ce qu'il a écrit, dans son remarquable traité de psychologie et dans quatre volumes sur la philosophie et sur la morale de Pascal. Ils sont peu connus parce qu'ils ont été publiés en Suisse et qu'il y a des frontières pour la pensée, et aussi parce que la critique universitaire n'a pas tenu à en faire cas. Ils vont en effet à l'encontre de la position courante et ils montrent comment le jansénisme doctrinal professé entièrement par Pascal a faussé sa philosophie et sa morale. Personne n'a répondu à Baudin d'une manière péremptoire.

Cet homme qui avait des idées claires a vu trouble dans la question du modernisme parce qu'il avait une conscience ombrageuse et maladivement scrupuleuse. Il a buté sur quelques lignes de la formule du serment antimoderniste par où il se serait engagé à enseigner comme certaine et définitive une doctrine philosophique qu'il considérait douteuse et promise à révision. Il a refusé de prêter le serment. Il était à ce moment-là malade d'une gastrite nerveuse et très déprimé. Je l'ai reçu chez moi pendant quelques jours et j'ai essayé de le persuader qu'il se faisait une montagne d'un caillou ; il suffisait de lever le pied pour passer au-delà. Il fut intraitable. Logique et loyal, il refusa de se réfugier dans un compromis et il donna sa démission de professeur à l'Institut catholique et au collège Stanislas. Seuls les intimes connurent le drame ; officiellement, il était malade et avait besoin de repos. Il n'accepta dans la suite une chaire de philosophie à l'université de Strasbourg, que parce qu'on lui fit connaître que cette université, sous le régime allemand avant 1914, n'était pas obligée à la formalité du serment antimoderniste. Il était ainsi fait, philosophe qui prenait la philosophie au cœur et au foie, comme dit Montaigne.

Dans notre petite communauté, il y avait Morel. C'est une des joies de ma vie de l'avoir connu. Ce Vosgien massif paraissait lourd,

MISSION ET CHARITÉ

surtout parce qu'il était taciturne et replié. Mais quand il sortait de son silence c'était pour dire un mot aimable, lien de la vie courante, ou une évidence inattendue qui bousculait nos menues conventions. Couramment, il recréait le réel à son usage. Un esprit précis, terriblement exigeant, une mémoire miraculeuse ; une de ses joies était de nous prouver que Philippe d'Orléans descendait de Philippe de Macédoine et d'énumérer tous les chaînons de la chaîne depuis le quatrième siècle avant Jésus-Christ jusqu'à 1830. Il parlait et il parlait bien l'italien, l'allemand et l'anglais, en attendant le russe. Il avait collectionné les licences, sciences, lettres, théologie, avant de se fixer dans la théologie. Il n'était pas accablé par ses connaissances, mais elles faisaient barrage à son originalité. Il n'aurait réellement trouvé du neuf dans aucun domaine. Mais ses facultés et ses acquisitions, il les employa à l'apostolat ; et cela fit merveille. Il faut dire que pour donner à l'apostolat son efficience, il y avait derrière et au fond la sainteté cachée, le cilice et la prière.

Morel observa M. Portal, il l'écouta et le discuta en lui-même. Quand il l'eut compris, il se donna tout entier et il devint l'apôtre de l'union des Eglises. L'anglicanisme l'intéressa ; mais c'est l'orthodoxie qui l'attirait. Il apprit le russe à trente ans et il l'apprit bien. Trois séjours en Russie lui permirent de prendre des contacts de fond avec des orthodoxes de valeur. L'impression qu'il produisit est inimaginable. Que serait-il advenu de cet apostolat qui était une communication de charité, non une propagande ? Brusquement nos rêves furent brisés. Morel se noya en prenant un bain dans un lac de la propriété de Komiakof. Son prestige spirituel avait provoqué des jalousies, des suspicions et des haines ; certes, sa vie n'était pas en danger ; mais on ne l'a pas défendu contre la mort. Sa mort fut un des plus rudes coups qu'ait reçus M. Portal. C'est lui qui me demanda, qui me commanda d'écrire la vie de Morel d'après sa correspondance et les notes de ses carnets ; mon livre parut au milieu de la bataille moderniste et fut éclairé par la lueur des feux de bivouac. Ce qu'il y avait de profond en Morel passa inaperçu. C'est tout juste si ce saint ne fut pas considéré comme un hérétique. Il a eu le sort qu'il avait souhaité, tomber dans le fossé et le combler de son corps pour que d'autres puissent passer.

En rentrant à Paris après trois ans d'enseignement à Toulouse, je retrouvai M. Portal au séminaire universitaire Saint-Vincent-de-Paul. Morel ni Baudin n'y étaient plus. Il y avait d'autres visages. Dans un climat un peu changé, M. Portal avait repris son travail pour l'union des Eglises en lui donnant un tour nouveau.

Puisqu'il fallait décidément, pour le moment, renoncer à l'union, il était sage de la préparer de loin par le rapprochement. Ce fut le mot adopté. Il couvrait une réalité accessible, possible, aux contours assez vagues pour ne pas provoquer de conflits. Quand on se rapproche, on peut rester assez loin les uns des autres pour ne pas se heurter ; et néanmoins, comme l'élan est pris, on doit finir, avec le temps, par se rencontrer. Le moyen fondamental de rapprochement restait la prière qui crée intérieurement ce qu'elle demande. Mais maintenant on mettait l'accent sur un autre moyen, l'étude en commun de la doctrine commune de l'Eglise au moment où elle n'était pas déchirée par les divisions ; il était important de fixer les points sur lesquels on avait été longtemps d'accord et sur lesquels, par conséquent, il était acquis qu'on pouvait rester d'accord. Dans cet esprit, M. Portal fonda dans son séminaire une société d'études et une revue.

La société d'études religieuses groupait les hommes de bonne volonté qui avaient adopté l'idée du rapprochement et consentaient à s'employer à la réaliser. Chacun des membres suivait sa voie propre, recueillant, attentif, les faits religieux qu'il rencontrait. On se réunissait le dimanche matin dans le bureau de M. Portal et on mettait en commun ce qu'on avait retenu. Il appartenait à M. Portal de lier la gerbe et d'orienter les recherches ultérieures. J'ai rencontré là Jacques Chevalier, Maurice Legendre, Joseph Wilbois, jeunes normaliens, Ernest Dimnet, Emile Baudin, Edouard Leroy, Eugène Tavernier, le P. Pouget, des étudiants, et les hôtes de passage, de tout caractère et de tout pays, suivant la tradition de la maison. Comme les jeunes abbés, chacun suivant ses aptitudes, avaient accepté de suivre les journaux anglais, allemands, italiens et espagnols, la documentation se trouvait assez régulière et assez dense. On pouvait tous les dimanches faire un tour d'horizon religieux.

La revue était la *Revue catholique des Eglises*, dont le titre un peu audacieux disait bien le désir d'information et de rapprochement. Sa chronique était alimentée par les comptes rendus des réunions dominicales de la société, et ses articles de fond dépendaient des circonstances, comme on dit quand on n'a pas une chose précise à dire. Ces articles donnaient beaucoup de mal à M. Portal parce que, tout étant de leur ressort, rien ne s'imposait à un auteur déterminé, et qu'il fallait d'ailleurs ou ne rien dire ou toucher à des problèmes irritants. Les questions d'histoire et de sociologie religieuse étaient un refuge toujours ouvert. M. Portal avait de grandes ambitions qu'encourageait lord Halifax : il voulait, en prenant pour base la revue, publier des volumes de science religieuse orientés

MISSION ET CHARITÉ

vers le rapprochement. C'est pour cette collection R.C.E. que j'ai écrit, en 1907, la vie de l'abbé Morel.

Cette initiative de M. Portal provoqua des inquiétudes et des réactions assez vives. On était en pleine bagarre moderniste : les choses n'étaient pas étudiées en elles-mêmes, mais classées en modernistes ou antimodernistes, suivant des critères mystérieux qui tenaient au nom qu'elles portaient, aux hommes qui les incarnaient ou à des accidents de manœuvre. On accusa la *Revue catholique des Eglises* de porter un titre équivoque, d'être universelle et non catholique, et de fausser la notion d'Eglise, attendu qu'il n'y a pas des Eglises, mais qu'il n'y a qu'une Eglise. La revue dut disparaître avec la Société d'études religieuses et M. Portal dut quitter la direction du séminaire Saint-Vincent-de-Paul pour diriger un « convict » ecclésiastique, sans titre précis, rue de Grenelle où je m'étais installé un moment. Je rappelle ce détail piquant : j'avais sous mon autorité, d'ailleurs assez vague, un jeune étudiant qui devait être, plus tard, le cardinal Tisserand, doyen du Sacré Collège.

Ce second séisme n'ébranla pas le P. Portal dans ses convictions ; d'accord avec lord Halifax, il persévérait dans la prière et dans l'étude pour le rapprochement. De nouveau, je vis apparaître rue de Grenelle, comme autrefois rue du Cherche-Midi, la longue silhouette mince du lord anglais, hâtif et rêveur, comme à la recherche d'un objet perdu.

Mes fonctions au collège Stanislas et la guerre de 1914-1918 me séparèrent de M. Portal et de l'union des Eglises. Je n'en continuai pas moins à suivre par la pensée et par le cœur son effort de plus en plus contrarié mais jamais lassé. Une conséquence inattendue de la guerre fut de donner à la question un regain d'intérêt. On se disait vaguement qu'une société des nations pourrait et même devrait avoir pour base une société des Eglises, sinon une société des religions. Ainsi les apôtres de l'union, qui hier étaient suspects, devinrent tout à coup intéressants. La Semaine de l'Union, du 18 au 25 janvier, qui à vrai dire n'avait jamais cessé d'être célébrée, retrouva une ferveur. En 1921, M. Portal me demanda de donner dans la chapelle des lazaristes, rue de Sèvres, les instructions de la semaine. Ces instructions, qui voulaient être un résumé des efforts et des résultats dans ce domaine, devenaient un livre qui fut publié en 1922 avec l'imprimatur de l'archevêché de Paris.

L'union n'était plus suspecte en France. Mais les catholiques anglais restaient réticents devant les méthodes de lord Halifax : le noble lord, je l'ai dit, était un diplomate ; à toutes fins utiles, il me fit demander la permission de traduire en anglais mon petit

livre. La traduction fut commencée par le docteur Frère qui me communiqua le premier chapitre ; puis je n'entendis plus parler de rien. Cependant les événements se précipitaient. Deux cents évêques du monde anglican, réunis au palais de Lambeth, déclaraient que si la chose paraissait nécessaire pour l'union des chrétiens, ils étaient prêts à accepter d'une autre confession un supplément de mission. Malgré le vague de la formule, il semblait bien que les évêques anglicans, pour rendre leur hiérarchie incontestable, étaient prêts à accepter, évidemment de l'Eglise romaine, un supplément d'ordination. C'était un pas et M. Portal en fut profondément touché. Un climat nouveau naissait. C'est dans ce climat nouveau que se déroulèrent les conversations de Malines. M. Portal voyait dans le cardinal Mercier l'homme providentiel dont l'autorité doctrinale et la sainteté s'imposaient à tous et qui pouvait servir de trait d'union entre Rome et l'Angleterre. Je n'ai pas à faire l'histoire de ces assises qui soulevèrent une si grande espérance. M. Portal, qui les anima de sa foi ardente, m'en a parlé souvent sans d'ailleurs me révéler le détail des tractations qui devaient rester chose privée. Il s'appuyait sur la science de Mgr Batiffol et de M. Hemmer comme lord Halifax se référait à l'évêque Gore ou au docteur Kidd. Le cardinal Mercier écoutait et rapprochait les points de vue. Comme la presse, qui prétendait être informée, répandait de fausses interprétations, M. Portal a souvent précisé devant moi un point d'histoire. Assurément les conversations de Malines n'avaient rien d'officiel, elles n'avaient pas pour but de négocier une entente ; mais du côté romain on ne doit pas penser que le cardinal Mercier se soit engagé dans l'affaire sans avoir pris l'avis et obtenu le consentement du Vatican ; à Malines, les romains étaient mandatés pour exposer une position et pour s'informer de la position des anglicans. La situation des anglicans était moins nette ; ils étaient personnes privées ; ils ne pouvaient parler qu'au nom de la fraction anglo-catholique de la Haute Eglise ; Cantorbery les observait sans les « connaître » et les catholiques anglais n'acceptaient pas de comprendre que des tractations de ce genre eussent lieu en Belgique et non en Angleterre ou à Rome. M. Portal disait que les conversations de Malines, qui furent sans lendemain, avaient atteint un résultat considérable : des hommes de science et de bonne foi avaient constaté, grâce à l'histoire, l'unanimité des chrétiens sur les grandes questions doctrinales étudiées ; romains et anglicans étaient unis sur le fond ; il n'y avait qu'à continuer le travail de prospection et qu'à faire tomber les obstacles qui tiennent non à la doctrine, mais aux circonstances.

MISSION ET CHARITÉ

L'encyclique de Pie XI mit fin à des calculs trop hâtifs. Pie XI n'avait pas le ton de Léon XIII ; il donnait à la vérité sa lumière tranchante. Autant il était disposé à rendre hommage à l'Eglise d'Orient forte de sa hiérarchie et de ses sacrements, autant il se montrait sévère envers l'Eglise anglicane à qui il déniait le caractère d'Eglise, attendu qu'elle ne présentait ni une hiérarchie canonique, ni l'unité d'une foi. Il renouvelait ainsi, après une seconde campagne qui avait fait naître, comme la première, de grands espoirs, la condamnation de Léon XIII ; M. Portal étant mort emportait dans la tombe ses rêves, ses espérances et ses déboires.

Lord Halifax jugea que le moment était opportun pour publier la traduction qu'il tenait en réserve. Dans l'atmosphère de Malines, mon texte paraissait insignifiant parce qu'il était dépassé des deux côtés par des ententes et par des espérances. Dans l'atmosphère de l'encyclique, il semblait suspect aux intégristes. Halifax, en diplomate, accusa ce caractère en donnant au livre un titre qui le présentait comme la pensée officielle de Rome sur la question de l'union *Rome and Reunion* ; et dans une préface qui ne me fut pas communiquée, pas plus que le titre ne me fut soumis, il insinuait de haut et diplomatiquement, que c'est là qu'il fallait chercher la véritable pensée des romains, du moins des romains de France. Je semblais ainsi répondre au pape Pie XI. L'archevêque de Westminster s'émut, menaça de condamner mon livre et me demanda d'abord si j'en avais autorisé la traduction. Je fus obligé de répondre que j'avais autorisé la publication du livre qui paraissait à une date, avec une préface et avec un titre dont rien ne m'avait été soumis et que je n'approuvais pas. Le cardinal me répondit qu'il retrouvait dans cette affaire la méthode de lord Halifax qui consistait à *interférer* toujours la diplomatie et la religion. Ce livre, et je comprends pourquoi, a déplu aux catholiques anglais. Au cours d'une tournée de conférences que je faisais en Angleterre peu de temps après, pour l'Alliance française, j'ai été tenu de côté par les catholiques comme suspect de portalisme halifaxien. Comme il est facile de créer une hérésie avec des malentendus !

Mes occupations, devenues plus nombreuses, m'avaient empêché de suivre M. Portal dans son apostolat social qui fut fécond et dans son apostolat intellectuel. Il tint cependant à m'associer par occasion à son activité d'aumônier auprès des étudiants de l'Ecole normale supérieure. On ne peut pas dire qu'il ait rétabli l'aumônerie de l'Ecole normale ; il se souciait peu des titres et, comme Saint Vincent de Paul, il allait doucement en utilisant les circonstances. Des

relations personnelles avec quelques normaliens l'amènèrent à s'occuper régulièrement de toute la bande des *talas* qui s'attacha à lui et lui fit confiance. Ce n'est pas par sa science qu'il leur plaisait ; il n'était pas érudit et quoiqu'il fut très informé, il ne posait pas au savant, pas même au théologien. Son influence tenait à son esprit surnaturel et à ses qualités naturelles de loyauté, de bonté et d'ouverture à tout et à tous. Les normaliens étaient préoccupés de questions difficiles ; il aurait pu les satisfaire par des réponses de seconde main. Il préférerait avouer son ignorance, et cet aveu qui les touchait les préparait en somme à recevoir la vérité. Comme il connaissait « tout le monde », il avait vite découvert le spécialiste qui consentait à venir prendre contact avec ses jeunes gens et à leur dire le peu que savent les gens qui savent. Fond et forme, c'était de l'excellente apologétique. A la maison de campagne des lazaristes, à Gentilly, où il rassemblait parfois ses normaliens, il m'est arrivé de prendre part à une de ses journées, où il se détendait lui-même, frère autant que père avec eux. J'étais frappé de la vénération affectueuse dont il était entouré. C'était un vrai prêtre.

Il ne tenait pas à sortir du rang et à se montrer sur la scène. S'il a été beaucoup parlé de lui, c'est qu'on ne pouvait pas parler des choses sans parler de lui. La place qu'il a tenue sur la fin du dernier siècle et sur le premier tiers de celui-ci est grande. Je parle de l'univers religieux qui coïncide parfois avec l'autre. Son action fut profonde parce qu'il était homme de foi et de prière et qu'il vivait du grand rêve qu'il poursuivait. Halifax aussi était homme de foi et de prière ; mais il croyait d'abord à l'habileté diplomatique mise au service des grandes causes. La diplomatie est nécessaire pour construire les traités, mais il arrive qu'elle y introduit la clause qui servira à les défaire.

La charité de Saint Dominique

par le P. Guy MUSY, o. p.

« Un jour, un étudiant demanda à saint Dominique quels étaient les livres qu'il avait étudiés ; il constatait en effet qu'il prêchait de la meilleure façon et discourait à plaisir sur les Ecritures. Le saint lui fit cette réponse : « Mon fils, j'ai plus appris dans le livre de la charité que dans tout autre : ce livre instruit de tout (1). »

Cette anecdote rapportée par un témoin du XIII^e siècle manifeste avec bonheur ce qui fut le mobile de toute la vie et de l'œuvre de Dominique. S'il devint un jour le prêcheur que nous admirons et s'il laissa derrière lui de nombreux frères pour poursuivre ses veilles et ses travaux apostoliques, c'est parce qu'il avait su lire avec profit « le livre de la charité ».

Nous aimerions connaître avec plus de précision ce « livre » qui nous introduit si bien dans le mystère de l'âme du saint. A notre regret, saint Dominique n'en révèle ni l'auteur, ni l'éditeur. Un de ses fils, pourtant, quelques décades plus tard, nous a mis sur la voie de la solution. Une fresque du couvent de Saint-Marc, à Florence, a su reproduire avec vérité et immortaliser cette lecture « du livre de la charité » par saint Dominique. Fra Angelico y représente le saint agenouillé au pied de la croix, le visage figé dans une attitude d'intense contemplation au spectacle du sang rédempteur qui dégoutte le long du gibet.

Les contemporains de Dominique ont confirmé l'intuition de l'Angelico. Ils nous disent que le saint ne pouvait célébrer le sacrifice de la messe sans verser d'abondantes larmes et qu'il était à

(1) Gerardi de Fracheto : *Vitae Fratrum Ordinis Praedicatorum*, Pars 2a, cap. 26. Edit. Reichert, Lovanii, 1896.

ce point ému par le souvenir du Calvaire, qu'il lui était physiquement impossible d'assister à la messe d'un autre prêtre (2).

C'est donc au pied de la croix de son maître, unissant son âme à son sacrifice, que Dominique s'instruisait. Il apprenait à l'exemple du Christ qu'« il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn, 15,¹³).

Désormais, il fait sien cet amour rédempteur de Jésus ; il adhère de toutes les énergies de son âme à cette mission de salut. « Suivant nu le Christ nu » (3), il n'aura pas de repos tant que subsistera dans le monde une âme dont le bonheur est incertain. La charité même de Dieu « qui n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous » (Rom., 8,³²), la charité du Christ qui a répondu généreusement à cette volonté paternelle en nous aimant « jusqu'à fournir l'ultime preuve d'amour » (Jn, 13,¹), c'est encore la charité de Dominique, dévoré par le zèle des âmes à sauver.

Si donc « la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes (sa philanthropie) » (Tit., 3,⁴) est apparue ici-bas, Dominique n'aura pas d'autre ambition que de refléter dans sa vie tous les aspects de la « philanthropie divine ». A l'exemple du Christ « qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tombés au pouvoir du diable » (Actes, 10,³⁸), Dominique se vouera tout entier à remédier aux misères morales et corporelles de ses contemporains. Et puisque le Christ s'est choisi un petit groupe de fidèles qu'il a formé lui-même pour continuer son œuvre de salut, Dominique séduira à son idéal de nombreux frères qui viendront s'instruire au contact de sa charité.

Ainsi se précise le plan de cet article : Dans une première partie, nous voudrions mettre en valeur la « philanthropie » de saint Dominique, comprise dans son sens le plus profond et aussi le plus extensif. Puis, nous mettrons plus spécialement en lumière l'aspect communautaire de la charité du saint.

Puisque saint Dominique s'est contenté de vivre sa charité sans écrire lui-même un « Traité de l'Amour de Dieu et du Prochain »

(2) Cf. Vicair, M.-H., O.P. : *Saint Dominique de Caleruega d'après les Documents du XIII^e siècle*, Paris, 1955, p. 97, 219, 240. La plupart des textes que nous allons citer ont été publiés dans leur traduction française par le R.P. Vicair dans l'ouvrage cité plus haut. C'est sa traduction que nous utilisons. Pour alléger nos références, nous ne renverrons pas aux documents eux-mêmes, mais au livre du P.V. (sigle : V.D.), en mentionnant la page et, pour plus de facilité, le numéro.

(3) V.D., p. 298.

MISSION ET CHARITÉ

— autre trait qui le rapproche de son Modèle — nous interrogerons les contemporains qui l'ont vu vivre et ferons confiance à leurs témoignages que les historiens jugent autorisés (4).

LA « PHILANTHROPIE » DE SAINT DOMINIQUE

Il faut bien se garder d'attribuer au terme « philanthropie » le sens dévalué que lui confère le vocabulaire moderne. Aujourd'hui, le « philanthrope » se garderait de préférence détaché de tout contexte religieux ou confessionnel. Ce qu'il vise, c'est le progrès mal précisé d'une « humanité » encore plus indistincte. Dominique n'appartient pas à cette catégorie de philanthropes. Le bien qu'il veut aux hommes, c'est d'abord et avant tout le salut de leur âme — l'« unicum necessarium » évangélique — et puis, le salut du corps comme condition de ce bien spirituel. Le sentiment qui est à la source de ce zèle s'appelle chez lui « compassion » et il est alimenté par la tristesse que provoque dans son âme le spectacle de la misère du péché et par le désir toujours inassouvi d'en faire disparaître les traces. Nous sommes donc assez éloignés des catégories qui nous sont devenues familières depuis le siècle des Encyclopédistes.

Tous les contemporains de Dominique sont unanimes à parler dans son cas d'une *grâce particulière de compassion* qu'il avait reçue à un degré peu commun. Cette faculté de s'attendrir à la vue de toute détresse humaine, d'en éprouver soi-même toute la douleur et l'humiliation, le caractérisait tout entier. A tel point que le qualificatif « compatissant » suffirait à l'hagiographie à traduire parfaitement la personnalité de Dominique, comme elle a immortalisé la vie et l'œuvre de saint François d'Assise en l'appelant simplement « Poverello (5) ».

C'est en toute vérité que nous pouvons parler d'un *don de compassion* chez saint Dominique ; car il ne disposait pas, à l'encontre de ses compatriotes méditerranéens, d'un tempérament émotif qui l'eût incliné à s'épancher au contact de la misère d'autrui. Tout au contraire, son naturel était plutôt « froid », d'allure mesurée et

(4) On voudra bien se fier au jugement critique que le P. Vicaire formule à l'endroit des documents qu'il traduit. Les différentes introductions qui accompagnent les textes sont très suggestives à cet égard.

(5) « Dieu lui avait donné une grâce spéciale de prière envers les pécheurs, les pauvres, les affligés : il en portait les malheurs dans le sanctuaire intime de sa compassion et les larmes qui sortaient en bouillonnant de ses yeux manifestaient l'ardeur du sentiment qui brûlait en lui-même. » V.D., p. 32, n° 12.

réaliste. Et ses contemporains se sont étonnés des mouvements et des accents de sa compassion (6).

N'allons pas nous imaginer que Dieu l'a gratifié de ce don sans qu'il ne fût préparé à le recevoir. Durant les années de sa vie cachée dans le cloître d'Osma, nous savons qu'il passait ses nuits à supplier Dieu de lui accorder la grâce de s'émouvoir au spectacle du péché et des autres misères humaines et d'accroître ainsi sa charité (7). Plus tard, par la poursuite de ses longues veilles de prière et par la contemplation ininterrompue des souffrances du Seigneur, il s'appliquera à développer ce don (8).

Avant de nous attarder à la mise en œuvre de cette vertu singulière, interrogeons l'histoire pour en connaître ses *dimensions*. « Il accueillait tous les hommes dans le vaste sein de sa charité (...) Il s'était fait une loi personnelle de se réjouir avec les gens heureux et de pleurer avec ceux qui pleurent (Rom., 12,¹⁶), débordant d'affection religieuse et se dévouant tout entier à s'occuper du prochain et à compatir aux gens dans la misère (9). » Aucun être humain n'est exclu de la sphère de sa compassion. Elle ne connaît aucune catégorie : riches et pauvres, catholiques et hérétiques, juifs et infidèles, tous trouvent dans le cœur de Dominique un asile de charité (10). Ce qu'il ambitionne, c'est le salut de *tous* les hommes et même celui des damnés. L'irrévocabilité de leur sort de malheur lui arrachait beaucoup de larmes (11). La vertu des saints, quand elle est régie par les dons de l'Esprit Saint, connaît parfois des mesures qu'ignorent les manuels des meilleurs théologiens.

(6) « Il y avait en lui une très ferme égalité d'âme, sauf quand quelque misère, en le troublant, l'excitait à la compassion et à la miséricorde » V.D., p. 96, n° 103.

(7) « Une de ses demandes fréquentes et singulières à Dieu était qu'il lui donnât une charité véritable et efficace pour cultiver et procurer le salut des hommes : car il pensait qu'il ne serait vraiment membre du Christ que le jour où il pourrait se donner tout entier, avec toutes ses forces, à gagner des âmes, comme le Seigneur Jésus, Sauveur de tous les hommes, se consacra tout entier à notre salut. » V.D., p. 32, n° 13.

(8) La liturgie dominicaine a conservé une très belle oraison demandant justement à Dieu le don des larmes pour pleurer ses péchés et ceux des autres.

(9) V.D., p. 98, n° 107.

(10) « Frère Dominique se montrait aimable à tous, aux riches, aux pauvres, aux juifs et aux infidèles qui sont nombreux en Espagne et, le témoin l'a vu, il était aimé de tous, excepté des hérétiques et des ennemis de l'Eglise qu'il poursuivait et convainquait par ses controverses et ses prédications. Mais le frère a été également témoin et a entendu parler de la charité avec laquelle, même à ces derniers, il prodiguait les exhortations et les avis pour exciter leur repentir et les ramener à la foi. » V.D., p. 223, n° 27.

(11) « Le bienheureux Dominique était si plein de zèle pour le salut des âmes, que sa charité et sa compassion ne s'étendaient pas seulement aux fidèles, mais même aux infidèles, aux païens, et jusqu'aux damnés de l'enfer ; il pleurait beaucoup à leur sujet. » V. D., p. 212, n° 11.

MISSION ET CHARITÉ

Et ce qu'il voulait à *tous* les hommes, c'était le salut de *tout* l'homme. Aucune misère ne le laissait indifférent : celle de l'âme et celle du corps. Sans doute était-ce d'abord la santé de l'âme qui le préoccupait en premier chef, mais aussi celle du corps comme condition du bien de l'âme. Si Dominique savait très bien qu'il est préférable parfois « d'haïr sa vie en ce monde pour la conserver en vie éternelle » (Jn, 12,³⁶) et qu'il vaut mieux « entrer dans la vie manchot et estropié que d'être jeté avec les deux mains dans le feu éternel » (Matth., 18,⁶) (12), il n'oubliait pourtant pas que la mort et la misère humaine sont la rançon du péché et qu'elles peuvent être un sérieux obstacle au salut même de l'âme (13). Pour gagner à l'orthodoxie un homme que des obligations financières asservissent aux hérétiques, Dominique n'hésitera pas un jour à se vendre afin de « racheter au prix de sa liberté la misère de l'âme en péril (14). » (Nous mentionnerons plus loin d'autres traits de ce genre.) De même, le verrons-nous assurer matériellement l'existence des nouvelles converties de Prouille afin que l'indigence ne les oblige pas à chercher auprès des hérétiques le pain qui leur est nécessaire.

**« Seigneur ayez pitié de votre peuple !
Que vont devenir les pécheurs ! »**

Mais il faut maintenant suivre Dominique sur tous les embranchements et ramifications de sa charité. Considérons tout d'abord le zèle extraordinaire qu'il manifestait pour le salut des hommes. Ce zèle est bien la forme suprême de la charité, supérieur à la seule contemplation qui ne fait qu'unir à son Dieu l'âme qui en éprouve le désir. Il ne suffisait pas au Christ, en effet, au cours de ses veillées de prière, de partager dans son cœur l'amour du Père pour les hommes ;

(12) Il faudrait rappeler ici la conduite de Dominique à l'égard d'une courtisane que le démon avait fini par posséder. Avec la grâce de sa conversion, Dominique obtint sa délivrance. Mais à peine fut-elle libérée que ses anciennes tentations se renouvelèrent. « Quand elle eut exposé à l'homme de Dieu son état et qu'il eut constaté que son bien-être tournait au scandale et à la ruine, il lui demanda doucement si elle ne voulait pas revenir à son état antérieur. Elle s'en remit à la volonté divine et à sa discrétion... Il advint donc, peu de jours après, que l'esprit malin reçut derechef pouvoir sur le corps de la servante du Christ, afin que son âme fut sauvée et que son épreuve, d'abord châtement de la faute, devint dans la suite remède de vie et comble de mérite. » V. D., p. 85 ; n° 85a.

(13) A ce sujet, qu'on nous permette de citer ce texte de saint Augustin : « Si le corps est tel qu'il soit d'une administration difficile et pénible, comme l'est une chair qui se corrompt et appesantit l'âme, l'esprit est détourné de la vision du ciel. » In XII Super Gen. ad Litt., P. L. 34, 483.

(14) V. D., p. 54, n° 35.

il devait encore *réaliser* jusqu'au bout les exigences de cet amour : c'est-à-dire mourir sur une croix pour le salut du genre humain. « Transmettre aux autres les fruits de sa contemplation vaut mieux que de contempler en solitaire » (IIa, IIae, q. 188, a 7). Ce principe thomiste — qui est devenu la devise des prêcheurs — avait déjà été vécu par saint Dominique. Mieux et plus encore que contemplatif, il est apostolique. Ce souci d'efficacité — qui atteste dans le domaine de l'apostolat le primat de l'action sur la pensée — a déjà été magnifiquement exprimé par le Christ lui-même : « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais bien sur le lampadaire où elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison » (Matth., 5, 15). La liturgie a retenu cette péricope comme évangile de la fête de saint Dominique (15).

Ce zèle des âmes, s'il n'ignore pas les œuvres de miséricorde, est tout de même supérieur à la simple bienfaisance, même si elle s'accompagne de miracles. « On dessert davantage son prochain en se souciant du salut de son âme qu'en subvenant à ses nécessités corporelles » (IIa, IIae, 184, 4). Aucune aumône n'est plus agréable à Dieu que le zèle des âmes. Mais, que Dominique n'ait pas publié cette dimension mineure de la charité, c'est ce que démontrera le prochain paragraphe.

Nous n'allons pas nous attarder — tant la chose est évidente — à prouver l'existence dans l'âme de Dominique de ce « zèle brûlant à gagner au Christ le plus d'âmes qu'il lui était possible » et de cette « ambition surprenante et presque incroyable pour le salut de tous les hommes (16). » C'était là l'objet constant de sa prière (17) et

(15) « Soumettant la chair à l'esprit et la sensibilité à la raison, il devint avec Dieu un seul et même esprit et s'appliqua tout entier à le rechercher par les saints transports de l'âme, sans manquer jamais à l'amour du prochain, car il sut avec équilibre s'adonner avec zèle aux œuvres de la compassion. » V. D., p. 258.

« Il y a en effet deux manières de garder la parole divine : par l'une, nous retenons dans la mémoire ce que nous recevons par l'oreille ; par l'autre, nous consacrons dans les faits et manifestons par l'action ce que nous avons entendu... Cet heureux serviteur ne négligeait ni l'une ni l'autre méthode. Sa mémoire, comme un grenier de Dieu, était toujours prompte à fournir une chose après l'autre, tandis que ses actions et ses œuvres manifestaient à l'extérieur de la façon la plus éclatante ce qui se cachait dans le sanctuaire de son cœur. » V. D., p. 29-30, n° 7.

(16) V. D., p. 51, n° 34.

(17) « Quand il était en prière, il criait si fort qu'on le pouvait entendre tout autour ; et il disait dans sa clameur : « Seigneur, ayez pitié de votre peuple ! Que vont devenir les pécheurs ? » Il passait ainsi en veille des nuits entières, pleurant et gémissant pour les péchés des autres. » V. D., p. 251, n° 18.

« Il exhortait aussi les plus jeunes en ces termes : « Si vous ne pouvez pleurer vos péchés parce que vous n'en avez pas, pensez au grand nombre de pécheurs qui peuvent être préparés à la miséricorde et à la charité. » V. D., p. 263.

MISSION ET CHARITÉ

la raison de ses pleurs. A l'exemple du Christ qui s'attendrissait sur le sort de Jérusalem, Dominique ne pouvait retenir ses larmes lorsqu'aux approches d'un bourg ou d'une cité il se remémorait toutes les misères de ses habitants et tous les péchés qu'ils commettaient (18).

Dès lors qu'il s'est fixé comme objectif de toute sa vie le salut de son prochain, tout le reste va converger à sa mise en œuvre. L'inspiration et le motif profond de la pauvreté dominicaine est de faciliter l'apostolat. La pauvreté n'est donc pas exaltée pour elle-même — une mystique de la sainte Pauvreté n'existe pas dans la spiritualité dominicaine primitive — mais le dépouillement de l'apôtre est une nécessité apostolique, conditionné par la charité : c'est pour mieux desservir le salut de leur prochain que Dominique et son évêque n'hésitèrent pas un instant à renvoyer leurs équipages et à s'alléger de toutes les aises de la vie séculière qui s'avéraient être, en fait, des entraves pour le ministère des âmes (19).

Les pénitences volontaires ou acceptées sont, elles aussi, des exigences de la charité. Les larmes et les tribulations de l'apôtre sont une pluie bienfaisante qui fait germer la petite graine de la parole de Dieu. Cette loi essentielle du christianisme (si le grain ne meurt...), magnifiquement élaborée et vécue par saint Paul, n'a certainement pas été ignorée de saint Dominique (20). Lui aussi trouvait sa joie dans les souffrances endurées au cours de son ministère, heureux de « compléter dans sa chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son corps qui est l'Eglise » (Col., 1,²⁴). Le véritable apôtre est plus qu'un prêcheur : il doit devenir lui-même sauveur et rédempteur avec le Christ Jésus. Aussi, sa compassion qui anime son zèle

(18) Gerardi de Fracheto : *Vitae Fratrum...*, Pars 2a, cap. 23.

(19) Cf. V. D., p. 35-36, n° 20-21.

(20) « Tandis que les croisés étaient dans le pays, et jusqu'à la mort du comte de Montfort, frère Dominique demeura dans son rôle de prédicateur diligent de la parole de Dieu. Quelles persécutions ne dut-il pas subir alors de la part des méchants. Que de pièges dut-il mépriser ! » V. D., p. 51, n° 34.

« Ils crachaient sur lui et lui jetaient de la boue ou des ordures de même genre... On lui demandait un jour pourquoi il ne s'attardait pas plus volontiers à Toulouse et dans le diocèse qu'à Carcassonne et dans son diocèse. « Parce qu'au diocèse de Toulouse, dit-il, je trouve bien des gens qui m'honorent. Tandis qu'à Carcassonne, au contraire, tout le monde me combat. » V. D., p. 51, n° 34b.

« Il ne se laissait jamais abattre dans les persécutions... Il supportait avec une admirable patience les malédictions et les paroles injurieuses, et c'est avec joie qu'il les recevait comme un don et une grande récompense. » V.D., p. 251, n° 18.

l'oblige à partager la souffrance des autres, à subir l'humiliation de leurs péchés, exactement comme le Christ en croix (21).

Enfin, ce n'est pas seulement le dépouillement matériel de la pénitence qui est au service de la charité apostolique de Dominique, mais toute son œuvre de prédicateur, de docteur et de fondateur. N'oublions pas que c'est la rencontre occasionnelle d'un hérétique toulousain et « le trouble d'une grande compassion (22) » pour cette âme égarée qui a déterminé Dominique à disputer toute une nuit avec lui pour tenter de le ramener à la vérité. Nous savons que cet épisode fut déterminant pour tout le reste de sa vie. Dès ce moment, il ne cessa de prêcher et de discourir, utilisant les moyens adéquats pour sauver les âmes (23). Le ministère de la vérité est, lui aussi, serviteur de la charité.

Et pour qu'avec lui ne fût pas éteinte la flamme apostolique, Dominique fonda l'ordre des prêcheurs auquel il communiqua son zèle. Aussi, Bernanos a-t-il pu écrire un jour que l'ordre des prêcheurs n'est que « la charité même de saint Dominique réalisée dans l'espace et dans le temps, comme sa visible oraison (24) ». Les fils de saint Dominique n'ont pas reçu de leur Père d'autres chartes que celle de la charité. La loi fondamentale qui, aujourd'hui encore, régit leur ordre, a déjà été fixée par Dominique lui-même en union avec les premiers frères qui formaient avec lui le premier chapitre général de 1220. Ce n'est que la codification du grand principe qui a dirigé et motivé sa vie (25). Plus encore qu'un « *Ordo Veritatis* », saint Dominique a voulu fonder un « *Ordo Caritatis* ».

Voulons-nous considérer maintenant les dimensions de ce zèle ? Il est à la mesure de l'humanité. Dominique sait bien que le bon Pasteur ne se repose pas à la pensée de savoir que quatre-vingt-dix-neuf brebis sont déjà au bercail, mais part aussitôt à la recherche de la centième ; et que la ménagère ne s'accorde aucun répit tant qu'elle n'a pas retrouvé la dixième drachme qu'elle vient d'égarer (Luc, 15, 4-10). C'est le salut de *tous* les hommes, *sans exception*,

(21) « La pensée des péchés d'autrui le crucifiait si douloureusement qu'on pouvait lui appliquer la parole de l'apôtre : « Qui donc est faible que je ne sois faible avec lui ? » V. D., p. 246, n° 3.

(22) V. D., p. 33, n° 14.

(23) « Il est bien préférable de défendre les fidèles contre les hérésies et les tentations du démon par des *armes spirituelles* (la prédication), que de protéger la croyance par des armes corporelles. » Saint Thomas, IIa, IIae q. 188, art. 4.

(24) Saint Dominique, Paris, 1939, p. 11.

(25) « Notre Ordre, dès le début, a spécialement été institué pour la prédication et le salut des âmes et notre effort doit tendre par principe, avec ardeur et de toutes nos forces, à nous rendre capables d'être utiles à l'âme du prochain. » V. D., p. 139, n° 2.

MISSION ET CHARITÉ

qui dicte le zèle de Dominique. Et sa préférence va aux plus malheureux et aux plus délaissés. Toute sa vie durant, il n'a pas cessé d'entretenir son vieux rêve de partir en mission pour y évangéliser Cumans ou Sarrasins (26). Son ministère dans le Toulousain, et même la fondation de son ordre, n'étaient à ses yeux qu'une étape dans sa vie (27), jusqu'au jour où, déchargé de ses responsabilités, il put s'adonner enfin à ce ministère désiré. Dieu n'a pas permis la réalisation de ce vœu. Il appartiendra plus tard à ses fils d'inscrire la mission lointaine au programme de leur apostolat.

On pourrait s'interroger sur la raison de cette soif insatiable du ministère en terre païenne. La réponse est simple. La charité des saints vise d'emblée les plus démunis et choisit de préférence les situations les plus ingrates. Peut-être aussi, Dominique espérait-il recevoir des musulmans ou des païens le martyre que lui avait refusé les hérétiques toulousains (28). Il ne faut pas s'en étonner puisque « le plus grand amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jn, 15,¹³).

**« Je ne veux pas étudier sur des peaux mortes,
tandis que des hommes meurent de faim... »**

Nous avons déjà dit plus haut que la charité de saint Dominique n'était point compartimentée, mais que sa compassion s'étendait indistinctement à toutes les détresses de l'âme et du corps. Saint Dominique n'avait rien d'un prédicateur desséché qui se contente d'annoncer la doctrine du salut et d'en dégager rationnellement toutes les inférences sans se préoccuper des difficultés concrètes de ses auditeurs. Il ressemblait encore moins à ces spirituels désincarnés qui aiment leur prochain « en général » pour l'amour de Dieu. Non, ceux qui l'ont vu vivre sont unanimes à témoigner de son attention charitable aux misères réelles de ses contemporains (29).

(26) « Il désirait le salut de toutes les âmes, aussi bien des Sarrasins que des chrétiens, et spécialement des Cumans et autres peuples païens. » V. D., p. 227, n° 32.

(27) « Il avait un zèle ardent pour le salut des âmes, non seulement des chrétiens, mais aussi des Sarrasins et autres infidèles. Sur ce sujet aussi il exhortait ses frères. Et telle était sa flamme apostolique qu'il était résolu, une fois l'Ordre établi, à aller chez les païens, prêt s'il le fallait, à mourir pour la foi. » V. D., p. 241, n° 47.

(28) « Maintes fois le témoin a entendu Dominique exprimer le désir d'être flagellé et coupé en morceaux et de mourir pour la foi de Jésus-Christ. » V. D., p. 224, n° 29.

(29) « Dès qu'il apprenait que quelques personnes étaient sous le coup d'une tribulation, il s'empressait de les exhorter à la patience et de les consoler autant qu'il le pouvait. » V. D., p. 251, n° 18.

Peut-être est-ce parce qu'en premier lieu il s'est apitoyé sur la misère du corps que, plus tard, il s'est mis à guérir les âmes.

Ceux qui ont pu connaître la famille du saint nous ont livré certains traits qui en disent long sur la manière dont le précepte de la charité était pris au sérieux dans le foyer paternel de saint Dominique (30). Dès sa jeunesse, en une circonstance mémorable, on le voit mettre en œuvre cette vertu de miséricorde que lui avait inculquée sa mère. L'acte est suffisamment héroïque pour qu'on ne résiste pas à l'envie de le rapporter ici en détail.

« Au temps où il poursuivait ses études à Palencia, une grande famine s'étendit presque sur toute l'Espagne. Emu par la détresse des pauvres et brûlant en lui-même de compassion, il résolut, par une seule action, d'obéir à la fois aux conseils du Seigneur et de soulager de tout son pouvoir la misère des pauvres qui mouraient. Il vendit ses livres annotés de sa main et en donna le prix aux pauvres, ainsi que d'autres objets qu'il possédait. « Je ne veux pas, disait-il, étudier sur des peaux mortes, tandis que des hommes meurent de faim (31). » L'exemple de ce dépouillement complet — ces livres annotés c'est bien sa seule richesse et combien indispensable pour un étudiant — ne demeura pas sans écho : « Il anima si fort le cœur des autres théologiens et des maîtres, que ceux-ci, découvrant l'avarice de leur négligence en présence de la générosité du jeune homme, se mirent à répandre, dès lors, de très larges aumônes. » Un autre jour, ce ne fut pas seulement ses parchemins qu'il voulut mettre en vente pour subvenir à la misère de son prochain, mais son propre corps et sa liberté (32).

Sur ce même plan, on pourrait mentionner les nombreux miracles retenus lors de son procès de canonisation : guérisons, obtention d'une pluie bienfaisante, sauvetage miraculeux de pèlerins anglais entraînés dans les flots de la Garonne, résurrections, etc. Et chaque fois, le témoin qui rapporte ces faits extraordinaires a soin d'ajouter que c'est le spectacle de la misère d'autrui et la compassion de Dominique qui décidèrent son intervention (33).

(30) « Sa mère (...), pleine de compassion envers les malheureux et les affligés...

Il fut aussi deux frères très vertueux, dont l'un, prêtre dans un hospice, se consacra tout entier aux œuvres de miséricorde au service des pauvres... » V. D., p. 27, n° 5a.

(31) Cf. V. D., p. 31, n° 10 et p. 230, n° 35.

(32) « Une femme était venue pleurer auprès de lui parce que les Sarrasins retenaient son frère en captivité. Plein de l'Esprit d'amour, blessé de compassion, Dominique se mit lui-même en vente pour racheter le prisonnier. Le Seigneur ne permit pas que cela se fit. » V. D., p. 54, n° 35a.

(33) « A l'un de ses séjours à Rome, un adolescent... fit une chute très grave. On le croyait à moitié mort, peut-être même tout à fait, car il était indubitablement inanimé.

MISSION ET CHARITÉ

**« Je vous serai plus utile là où je vais
que je ne l'aurais été ici-bas »**

Il faut parler maintenant de la charité que Dominique a témoignée à ses frères. Ses rapports et ses démarches avec eux sont empreints de la même douce compassion. A cela s'ajoute l'affection d'un père pour les enfants qu'il doit nourrir de ses conseils et éduquer à son idéal. En choisissant comme norme de leur vie commune la règle de saint Augustin, Dominique a voulu que la charité fraternelle fût la marque distinctive de sa grande famille : « Avant toute chose, frères très chers, aimez Dieu et le prochain. Ce sont là les principaux préceptes qui nous sont donnés... En premier lieu, puisque vous êtes appelés à vivre ensemble, n'ayez en Dieu qu'un cœur et qu'une âme, et que personne ne se réserve en propre quelque chose, mais que tout vous soit commun (34). »

Dès les premiers temps de sa fondation, Dominique s'attache à former par son exemple et ses encouragements les frères que Dieu lui a donnés. Il ne leur ménage pas ses instructions spirituelles et ses prières accompagnent les débuts hésitants des jeunes prêcheurs (35).

Comme toujours, ce sont les plus fragiles et les plus exposés qui sont entourés de sa sollicitude. A ce titre, les novices ont droit à de fréquentes consolations et exhortations (36). De même, les frères tentés de renier leurs engagements religieux ne quittaient jamais Dominique sans avoir reçu de ses paroles la persévérance qui leur faisait défaut (37). Et si, par malheur, les conseils et les préceptes demeuraient sans effet, il restait au saint « le refuge de sa prière »

La désolation allait grandissant... quand advint maître Dominique et, avec lui, frère Tancrède... Ce dernier dit à Dominique : « Pourquoi te dérober ? Pourquoi n'interpelles-tu pas le Seigneur ? Où est maintenant ta compassion pour le prochain ?... » Profondément ému par les apostrophes du frère et vaincu par un sentiment de compassion ardente, il fit transporter le garçon dans une chambre et le ramena devant tous sain et sauf. » V. D., p. 95, n° 1.000.

(34) Prologue de la Règle de saint Augustin, reproduit dans les Constitutions des Prêcheurs.

(35) « Dominique partit pour Bologne, où il trouva... un grand collège de frères... Tous l'accueillirent avec joie à son arrivée, avec respect et déférence, comme on fait pour un père. Il s'installa chez eux et s'occupa de façonner l'enfance encore tendre de la nouvelle pépinière par ses instructions spirituelles et ses propres exemples. » V. D., p. 72, n° 160.

(36) « Il faisait appeler près de lui les frères novices, les consolant et les exhortant au bien avec des paroles très douces et une vive insistance. » V. D., p. 209, n° 7.

(37) « Si des frères, soit de son Ordre, soit d'un autre, sous le coup de la tentation ou d'un trouble, allaient lui parler, il savait si bien les exhorter que presque tous s'en retournaient grandement consolés. » V. D., p. 208, n° 6.

qui avait assez de prix pour ramener les apostats (38). Puisqu'il était « zéléteur d'âmes », la responsabilité du salut de ses frères devait lui incomber en premier chef. La pensée qu'un homme fût exclu du bonheur éternel après s'être voué corps et âme à y conduire les autres lui était intolérable.

Mais c'est tout le contexte de la vie conventuelle qui est marqué par sa charité. « Il était le vrai père et le consolateur des frères malades et de ceux qui étaient dans la peine (39) ». Il ne méconnaît pas les besoins matériels de ses frères. S'il se réserve généreusement les veilles et les jeûnes, il ne veut pas que ses fils souffrent de la faim ou du sommeil (40).

Pourtant, n'allons pas faire de Dominique un débonnaire. La véritable charité l'obligeait parfois à sévir et à corriger. Et il le faisait résolument dans la pensée du bien spirituel qu'en retirerait le coupable. Mais même dans la correction, il ne cessait pas de témoigner au délinquant sa compassion et tempérant de sa consolation la rigueur du châtement (41).

Les derniers instants de son agonie nous font connaître toute la mesure de son affection paternelle. Au moment où il va quitter ses enfants, il laisse son cœur s'épancher librement : « A Dieu ne plaise que je sois enseveli ailleurs que sous les pieds de mes frères », répond-il au prieur de Bologne qui s'enquête auprès de lui du lieu de sa sépulture (42). Et il adresse cette dernière consolation à ceux qui gémissent autour de son grabat : « Ne pleurez pas, car je vous serai plus utile là où je vais que je ne l'aurais été ici-bas (43). » Et

(38) « Tandis qu'il était en Espagne..., Satan suggéra à des frères qui accompagnaient le bienheureux de lui fausser compagnie... Le saint père, bouleversé de compassion, mais non d'indignation, envers ceux qui s'étaient retirés, recourut sur-le-champ à son refuge habituel, la prière. Il parvint à ramener par ses implorations ceux que ses préceptes n'avaient pu retenir. Peu après, en effet, presque tous revinrent à lui, sous l'impulsion de la grâce de Dieu. » V. D., p. 70, n° 59a.

(39) V. D., p. 246, n° 3.

(40) « C'était (...) l'habitude du bienheureux de faire entrer les frères dans le dortoir après l'office de complies et leur prière en commun. Mais lui, il restait en oraison à l'église et, la nuit, pendant sa prière, s'émouvait et poussait de tels gémissements et de telles plaintes, que les frères endormis dans les cellules les plus rapprochées étaient réveillés de leur sommeil... » V. D., p. 232, n° 37.

« Il était si sévère pour lui-même que, jusque dans ses voyages, il observait intégralement les jeûnes de l'ordre et refusait de prendre de la nourriture avant l'heure canonique ; mais à ses compagnons, il faisait prendre deux repas. » V. D., p. 241, n° 47.

(41) « Le bienheureux punissait selon la règle les frères qui commettaient des fautes, mais il était compatissant pour eux et il s'affligeait beaucoup quand il lui fallait châtier quelqu'un pour un manquement. » V. D., p. 221, n° 25.

(42) V. D., p. 209, n° 8.

(43) V. D., p. 228, n° 33.

MISSION ET CHARITÉ

enfin, cette dernière prière qui emprunte les termes mêmes de celle de Jésus le soir où il prit congé des siens : « Père Saint... ceux que vous m'avez donnés je les ai gardés et conservés. Je vous les recommande à mon tour ; conservez-les et gardez-les (44). »

« Dans l'affection de tous... »

Cette charité surprenante ne pouvait demeurer sans réponse. Cette « amitié pleine de charmes (45) », cette séduisante gaieté, cette joie persistante qu'illuminait toujours son visage, ne pouvaient qu'éveiller à son égard la sympathie et l'amour de ceux qui l'approchaient. « La lumière de sa face ne se perdait pas sur la terre », aime à dire son premier biographe (46). C'est un privilège de la charité que de convertir et d'attendrir les cœurs les plus fermés. Finalement, l'amour est toujours vainqueur. La compassion de saint Dominique c'est au fond tout le mystère de sa séduction. Sans elle, on ne pourrait expliquer cette vague de fond qu'il a suscitée au XIII^e siècle et cette foule de prêcheurs qui, de son vivant déjà, inondait la chrétienté.

Concluons en faisant nôtre l'invocation de Jourdain de Saxe, l'un des tout premiers qui fut captif de cette charité :

« Par la puissance de vos mérites et l'efficacité de vos bonnes prières, daignez rendre à mon âme la vie et la santé et la combler avec abondance de vos bénédictions. (...) J'ai confiance que dans votre grande charité vous le voulez. J'espère de l'extrême familiarité que vous avez toujours eue avec Jésus-Christ, votre bien-aimé choisi entre mille, qu'il ne vous le refusera point et que vous obtiendrez de votre Seigneur et de votre ami tout ce qu'il vous plaira. Aimé d'une telle façon, pourrait-il rien refuser à celui qu'il aime (47) ? »

Fr. Guy-M. MUSY, O.P.

(44) V. D., p. 210, n° 8.

(45) V. D., p. 259.

(46) V. D., p. 96, n° 103

(47) V. D., p. 298.

Que faut-il faire pour les jeunes travailleurs ?

Une réponse : Le foyer de la rue de Lourmel

par le P. R. MERLE

Peut-être sommes-nous enclins à imaginer qu'à ses origines la Société de Saint Vincent de Paul ne s'occupait exclusivement que des vieillards pauvres.

N'est-ce pas, en effet, en portant leur provision de bois pour l'hiver à un pauvre qu'Ozanam et Taillandier commencèrent l'activité charitable de la Société naissante, ou plus exactement à naître quelques semaines plus tard sous le nom de « Conférence de Charité » en mai 1833.

Encouragés par sœur Rosalie, guidés par elle, les six premiers membres, dont le plus âgé avait vingt-deux ans, entreprirent la visite des familles indigentes du quartier. Les ressources de la Conférence étaient modiques, mais la générosité de M. Bailly savait, par une ample rétribution des articles fournis par les jeunes confrères à son journal *La Tribune catholique*, venir en aide aux besoins financiers.

Les vacances interrompent les activités parisiennes et charitables de ces étudiants de province. Elles reprennent en septembre 1833 : visites de famille, cours du soir à des ouvriers, catéchismes à des malades.

Le 4 février 1834, sur l'intervention de Le Prévost, son huitième membre, la Conférence se place plus spécialement sous la protection de Saint Vincent de Paul en l'invoquant à chacune de ses réunions et en le choisissant comme Patron. La « Conférence de Charité » devient alors la « Conférence Saint Vincent de Paul ».

MISSION ET CHARITÉ

En juillet de la même année, sur la proposition de Le Prévost, les jeunes confrères entreprennent une œuvre moralisatrice en faveur des « blousons noirs » de l'époque, les jeunes détenus de la maison de correction de la rue des Grès (aujourd'hui rue Cujas).

M. de Belleyme, président du Tribunal civil, touché par un ami, accorde avec bienveillance aux jeunes confrères l'autorisation de visiter les jeunes détenus. Pendant plus de deux années, les confrères viennent chaque semaine s'enfermer quelques heures avec les jeunes dévoyés pour aider à leur relèvement.

Mais la maison de correction est transférée à la prison des Madeleine, rue des Fontaines. Son éloignement ne permet plus aux confrères de continuer leur action moralisatrice.

Une détresse nouvelle a déjà touché le cœur des confrères. Le choléra a fait à Paris, fin 1833 et au cours de l'année 1834, de nombreuses victimes. Les deux Conférences de Saint-Sulpice et de Saint-Etienne-du-Mont ont vu plusieurs enfants des familles visitées devenir orphelins.

Préoccupés du sort de ces jeunes adolescents, les confrères, dont l'active charité ne recule pas devant les charges que la situation impose, entreprennent de porter secours à ces orphelins.

« Ils en prirent la charge d'une manière quelque peu téméraire, dit le Manuel de la Société, mais la Providence ne fit pas défaut. »

Comme pour les entreprises de Saint Vincent, l'œuvre commença petitement.

« On loua pour les orphelins un modeste logement dans lequel ils furent recueillis, sous la surveillance d'une personne pieuse, jouant vis-à-vis d'eux le rôle de mère de famille. »

Les confrères assurent les ressources financières nécessaires à la marche de la maison, à l'entretien des orphelins auxquels ils viennent en outre donner des leçons d'écriture, d'arithmétique, etc. Les orphelins en âge de travailler sont placés chez M. Bailly pour y apprendre le métier d'imprimeur. De là le nom que prend la maison : « L'Œuvre des orphelins-apprentis ».

Le nombre des orphelins s'accroît ; ils sont une vingtaine. Il faut trouver un autre local. Le 12 avril 1836, la petite œuvre se transporte rue Copeau (aujourd'hui rue Lacépède). Un confrère, jeune étudiant en droit, M. de Kerguelen, en prend la direction. Il la conserve un peu plus de deux ans. Le Prévost lui succède.

A ces orphelins viennent bientôt s'adjoindre, le dimanche, les enfants des familles visitées par les confrères. Ainsi, à Paris, naît l'Œuvre du Patronage. Les enfants sont bientôt au nombre d'une centaine.

La charge de l'œuvre est lourde. Le Prévost s'efforce d'y faire face. Les apprentis, en âge de le faire, travaillent chez M. Bailly. Avec eux et par eux, Le Prévost entreprend de rééditer la vie devenue introuvable de Saint Vincent de Paul, par Abelly : les apprentis orphelins réalisent la composition et l'impression du livre. Ce n'est pas un succès financier, mais cela contribue heureusement à développer le culte envers Saint Vincent de Paul.

C'est l'époque où Armand de Melun entre à la « Société des Amis de l'Enfance » qui dirige, elle aussi, un orphelinat dans lequel les apprentis suivent les classes et apprennent un métier. A. de Melun penche pour la suppression de l'internat qui coûte cher, préconise le placement des orphelins chez les patrons et leur regroupement le dimanche au patronage.

Rue Copeau, le mélange des internes et des externes présente des inconvénients et l'orphelinat occasionne à la Société de Saint Vincent de Paul de lourdes dépenses.

Aussi, dans le courant de l'année 1841, la Société de Saint Vincent de Paul s'entend avec la Société des Amis de l'Enfance et lui confie ses orphelins. Cette dernière, malgré les réticences d'Armand de Melun, mais encouragée par l'archevêché, constituait avec les Frères des Ecoles chrétiennes un nouvel orphelinat, une maison d'apprentissage interne, rue Neuve-Saint-Etienne.

La Société de Saint Vincent de Paul ne s'occupe plus alors que des patronages.

Mais Le Prévost n'oublie pas la Maison des Apprentis de la rue Copeau. A l'internat complet, il préfère, lui aussi, le travail chez un patron avec retour à la Maison chaque jour. Moins de vingt ans plus tard, ayant fondé en 1845, avec deux confrères, Clément Myionnet et Maurice Maignen, la Communauté des Frères de Saint Vincent de Paul pour s'occuper des patronages et de l'apostolat des ouvriers et des pauvres, Le Prévost fera naître l'Œuvre. Le 16 septembre 1859, Maurice Maignen inaugure, au 24 de la rue Montparnasse, le Cercle et la Maison de Famille des Jeunes Ouvriers de Notre-Dame de Nazareth.

Avec le développement de l'industrie qui attire à la ville et provoque l'abandon des campagnes par les jeunes, la Maison de Famille correspond à un besoin social. Déjà en 1841, à Angers, M. l'abbé Maupoint et quelques confrères de Saint Vincent de Paul, dont Clément Myionnet, avaient entrepris la création d'une Maison de Famille. Myionnet y avait même englouti ses économies : 3 000 francs de l'époque. L'œuvre échoua, non pas tant faute de ressources financières que par manque de personnel pour s'occuper des apprentis.

MISSION ET CHARITÉ

Les confrères mariés, pris par leurs obligations professionnelles et familiales, n'étaient pas toujours là, et le « concierge » à qui la surveillance de la Maison avait été confiée, n'avait pas beaucoup de qualités pédagogiques. Devant certains désordres, il fallut fermer la Maison.

Myionnet vient alors à Paris afin de trouver des confrères pour assurer avec lui, en permanence, la direction et la marche du Foyer. Un confrère lui a parlé des projets analogues d'un confrère parisien : Le Prévost. Myionnet s'entend avec Le Prévost qu'il a rencontré dans la chapelle des Lazaristes, au pied de la chaise de Saint Vincent de Paul : l'œuvre se fera à Paris.

Réponse à une détresse sociale, le Foyer des Jeunes Ouvriers l'était. Il faut lire dans le *Témoignage de Villermé*, publié par M. Deslandres et A. Michelin : « Il y a cent ans », le récit de la misère ouvrière en ce milieu du XIX^e siècle et particulièrement du sort épouvantable des apprentis dans la grande industrie.

Le Cercle avec sa Maison de Famille apportait un soutien à ces jeunes. Il aidait à les défendre contre l'exploitation de leurs employeurs, les soutenait dans leurs luttes et tentations, leur offrait une seconde famille où l'on vivait en frères.

Il faudrait transcrire ici les témoignages de reconnaissance des jeunes ouvriers à leurs directeurs et Pères.

* * *

Comme au temps de Maurice Maignen, plus encore peut-être, le problème des jeunes vivant en dehors du milieu familial se pose.

En 1963, 110 000 jeunes sortiront de l'école pour entrer dans le monde du travail. Beaucoup d'entre eux quitteront le milieu familial pour venir en ville. Parmi les citadins, plusieurs ne pourront, vu l'exiguïté des locaux, continuer à habiter en famille.

Actuellement, en France, on recense 180 000 jeunes déplacés, déracinés de leurs familles à cause du travail. Sur ces 180 000, 80 000 ont été candidats pour loger en « Foyers de Jeunes Travailleurs ». Hélas ! seulement 30 000 ont pu voir leur demande acceptée. Les Foyers de la région parisienne n'en reçoivent que 8 900.

Où sont allés les autres ?

A l'hôtel borgne, à la chambre meublée, à la gargotte pour lesquels il leur faut cependant déboursier, pour se loger, de 150 à 160 F par mois.

Et là, qui s'occupe de les éduquer, de les protéger, de les suivre, de les soutenir ? Qui les aide à supporter la solitude, à vaincre les

dangers de la ville en cette période cruciale, pour eux, d'adaptation humaine, sociale, religieuse, politique, alors que pleins d'enthousiasme, riches de virtualités extraordinaires, ils pourraient devenir des valeurs.

Les besoins de ces jeunes exigent la construction rapide de Foyers de Jeunes Travailleurs. Mais que dire du danger de construire, sous prétexte de rapidité et d'économie, d'immenses ensembles qui ressemblent plus à des casernes ou à des hôtels meublés qu'à des Maisons de Famille ? Des murs de pierres ou de béton, des chambres bien aménagées ne suffisent pas pour constituer un Foyer. Comme le remarquait un ministre de l'Education nationale, s'il suffit de six mois pour construire un lycée, il faut dix ans pour faire un professeur. Faut-il encore trouver les hommes dévoués qui acceptent de le devenir.

Il ne s'agit donc pas seulement d'avoir des chambres pour les jeunes ouvriers. Il faut avoir des éducateurs qui les prennent en charge et s'intéressent à eux pour les former, les aider à devenir des hommes et, pour nous, des chrétiens fervents.

L'expérience du passé est là pour montrer la nécessité de ces éducateurs. Il ne faut pas, à la tête de ces Foyers de Jeunes, avoir simplement des hôteliers ou, comme l'on dit vulgairement, des « marchands de soupe », sinon on risque de faire plus de mal que de bien. Certaines expériences étrangères le prouvent. Des Centres de Jeunesse, pourvus de tout le confort technique, mais où les jeunes restent livrés à eux-mêmes sont devenus, suivant l'expression d'un sociologue français, des « centres criminogènes ».

Ajoutons que s'ils logent en garni et doivent déboursier 150 ou 160 F rien que pour le logement, comment ces jeunes arriveront-ils à équilibrer leur budget ? Il ne leur reste que la possibilité de se priver sur la nourriture, de faire des heures supplémentaires au détriment de leur repos, de leur santé, de leur formation professionnelle, humaine, spirituelle.

De plus, vivant isolés, ils sont livrés aux tentations et aux dangers de la ville. Faut-il alors s'étonner de leurs faiblesses, des délits qu'ils peuvent commettre ?

L'absence de relations les place dans un climat d'insécurité qui les marque pour la vie. Perdus dans la masse, ils risquent d'être embrigadés dans des groupes, enrôlés par des institutions, des mouvements où les adultes se méfient d'eux, ne leur laissent pas assez d'initiatives, de responsabilités suffisantes et les marquent fâcheusement de leur paternalisme.

Faute d'idéal, d'un idéal qu'ils puissent réaliser, ces jeunes déra-

MISSION ET CHARITÉ

cinés, isolés, vont se rabattre sur des objectifs matériels, terre à terre : le cinéma, l'argent, le scooter, les filles...

C'est pourquoi les jeunes ont besoin de Foyers à leur taille, où ils puissent trouver les conditions favorables de croissance physique, c'est-à-dire une nourriture saine, équilibrée, à un prix relativement modique ; un rythme de vie aussi régulier que possible, respectant une détente et un repos suffisant ; une surveillance médicale très précise en liaison avec celle prévue par le cadre professionnel ; un choix d'activités variées répondant à leurs besoins différents suivant leur profession ou leur état de santé. Le cadre du Foyer doit permettre des activités physiques et sportives, collectives ou individuelles, se conjugant pour répondre à ces besoins divers.

Chez ces jeunes, dans le domaine de l'esprit, la plupart des besoins sommeillent. Il faut les éveiller et leur donner des possibilités de se développer ; besoin de connaître, de se cultiver (loisirs et culture avec visites organisées, excursions, conférences, bibliothèques, cercles d'études, cinéclubs...).

Outre les besoins individuels du corps et de l'esprit, le jeune ressent aussi des besoins sociaux, professionnels. Il n'est pas fait pour vivre seul, il a besoin d'une atmosphère vivante et dynamique, d'amitié, de camaraderie. La vie active du Foyer lui convient, les réunions, les veillées et autres activités le mettent en contact avec d'autres jeunes.

Dans le monde du travail, il a besoin d'avoir un métier, de le connaître, de s'y intéresser... Il faut donc lui permettre d'atténuer l'angoissante insécurité qui, parfois, le tenaille, c'est-à-dire lui favoriser l'apprentissage d'un métier et son perfectionnement professionnel si nécessaire.

Ce n'est pas tout. Il s'agit ensuite de lui apporter toute la formation nécessaire à l'accomplissement de ses responsabilités d'ouvrier, de citoyen et de futur chef de famille.

Il s'agit avant tout, pour un Foyer catholique, de sanctifier l'âme de ces jeunes, d'y permettre la rencontre d'un Père spirituel qui donnera à ces âmes la vie du Christ.

Maurice Maigren décrivait, en 1864, le règlement de la Maison de Famille :

« Après le dîner, on se réunit, on cause, on joue jusqu'à la prière qui se fait en commun à 9 h 30. Puis on se sépare, non sans peine, après force poignées de mains et bons souhaits. C'est assez dire que l'on vit en frères. Chacun rentre dans sa petite chambre, bien modeste mais convenable, où l'on goûte l'aisance et la liberté du chez soi. On s'endort fort vite, car la journée a été rude. Cependant,

il n'est pas rare, quelques instants après le coucher, que quelque pauvre enfant vienne furtivement frapper à la porte de l'aumônier, et aussi quelquefois à celle du directeur. Est-il besoin de dire pourquoi ? Après un jour de tentations et de combats, peut-être de chute, on vient chercher auprès du père ou de l'ami, ou le pardon, ou le conseil. Ces filiales confidences parfois se prolongent, un cœur de vingt ans s'ouvre si facilement ! Les directeurs ne disent jamais : il est tard ! Ils laissent toute liberté à ces épanchements. Que d'âmes ainsi relevées ! Que de tentations vaincues ! Que de pièges évités ! Pour bien comprendre le prix de cette œuvre, figurez-vous un moment cette jeunesse livrée à la vie du garni ordinaire. »



Depuis plus d'un siècle, la Maison de Famille, fondée par Maurice Maignen, a reçu environ 10 000 jeunes. Transplantée en 1907 au 29 de la rue de Lourmel, agrandie en 1959, elle loge 105 jeunes.

Recevant plus de 1 200 demandes par an, dans le désir de les satisfaire le plus possible, la Maison de Famille s'est chargée de loger dans des familles des jeunes, elle a même loué un hôtel. Ainsi 80 jeunes sont pourvus d'un logement et bénéficient de l'influence et de la formation du Foyer. Ce sont, pour la moitié, des anciens qui reviennent du service militaire. Ils participent aux activités du Foyer, mais ont leur restaurant à part, à l'extérieur. Ils forment une section spéciale du Foyer avec son Conseil chargé de l'animation de cette section spéciale.

Mais ceci nous amène à parler de l'organisation de la Maison de Famille.

A sa tête, le directeur (prêtre) avec ses collaborateurs prêtres ou religieux laïcs. Ils forment le Conseil de l'Œuvre.

Avec un des prêtres ou religieux, des jeunes, élus par leurs camarades constituent le « Conseil intérieur » formé d'au moins six membres. Il est chargé de la coordination avec la direction, de veiller à la bonne marche des activités, de maintenir le bon esprit. Il administre la caisse des jeunes qui assure le fonctionnement du bar, des jeux, des clubs, des activités sportives et culturelles.

Deux de ses membres président les Conseils des deux grandes sections du Foyer : les juniors, les cadets.

Ces Conseils des juniors et des cadets, composés chacun de 6 à 8 membres, doivent représenter les situations sociales (ouvriers, étudiants, employés) et les activités de la section, bref tout ce qui touche à sa vie.

MISSION ET CHARITÉ

Car c'est le Conseil de section qui organise la vie de sa section, tant pour la formation culturelle et artistique que pour les loisirs. Il veille à la bonne marche de la section, stimule les indolents, encourage les initiatives.

Il favorise les activités diverses, y compris celles des clubs.

Ces activités sont multiples ; concernant l'esprit, elles englobent : bibliothèque, presse, conférences, télévision, réunion-débats.

Pour le corps, elles comprennent : le tennis de table, le judo, la natation, le hand-ball, le football, le volley, le basket.

Au plan artistique, ce sont : le groupe choral, les veillées culturelles, le club dessin, le club photo, le club radio, le ciné-club.

La vie communautaire du Foyer est développée par des sorties de groupes, des réunions d'amitié, par une salle de loisirs.

La vie spirituelle est entretenue par des groupes : grands clercs, groupe apostolique d'écoles ou d'usines, mais principalement par l'Equipe mariale chargée de rayonner la vie chrétienne dans tous les membres. C'est grâce à son action discrète, mais efficace, que 80% des membres du Foyer participent au début de chaque année à une retraite fermée de deux jours (du vendredi soir au dimanche soir). Chaque semaine, elle a sa réunion de piété et de formation avec, au cours de l'année, plusieurs « routes mariales » (pèlerinages, recollections).

Les contacts sociaux sont encouragés, ainsi que les activités charitables et apostoliques : groupements professionnels, conférence de Saint Vincent de Paul.

Trois groupes de jeunes partent chaque dimanche faire du patronage dans trois paroisses de banlieue. Ils étaient 25 candidats en octobre 1962.

Chez tous, partout, en toute chose, le Foyer s'efforce de promouvoir le sens de la responsabilité. Il se veut éveilleur d'hommes, appel à une vie chrétienne authentique. C'est sur la grâce du Seigneur Jésus qu'il repose, son esprit est profondément surnaturel.

M. Le Prévost, devenu prêtre, écrivait en disciple de Saint Vincent de Paul :

« Sans la prière, nos œuvres ne sont que des jeux d'enfants. »

* * *

Un groupe spécial : « Lourmel-Publicité » (L.P.) assure les affiches, la décoration, la sonorisation des salles lors des réunions ou des fêtes, collabore à la rédaction du bulletin du Foyer : *Lourmel-Flash*.

Face aux immenses besoins de son temps, Maurice Maigren se

rendait bien compte de l'insuffisance de son Œuvre. Il la soignait, la perfectionnait sans cesse. C'est lui qui eut l'audace d'associer les jeunes à la marche du Cercle et de faire nommer un président-ouvrier.

Il déclarait réaliser, comme dans l'industrie, un modèle (un prototype, dirions-nous de nos jours) qu'on reproduirait ensuite à de nombreux exemplaires.

50 000 jeunes demandent une place dans un Foyer ; demain, ils seront peut-être près de 100 000.



Si Monsieur Vincent revenait, les enfants « trouvés » qu'il ramasserait dans la rue ne seraient plus des bébés de quelques jours, mais ces adolescents qui cherchent un Foyer.

Comme à tous les pauvres, c'est d'abord son cœur qu'il leur donnerait. Mais ensuite, avec son génie réalisateur, un Foyer accueillant et sanctifiant, un Foyer qui soit un asile de paix et de joie, de grâce et de sécurité, reflet de la beauté de la Maison du Père de Famille.

Car si Saint Vincent soulageait les corps et pourvoyait aux besoins matériels, il n'oubliait pas les âmes qui restaient sa grande et essentielle préoccupation...

Que sa puissante intercession suscite l'aide financière à la réalisation de Foyers chrétiens, mais surtout les dévouements, le don de soi-même pour le service des jeunes en péril afin de les garder et, si besoin est, de les gagner à Jésus-Christ Notre-Seigneur.

R.P. R. MERLE,
Religieux de Saint Vincent de Paul.

Tenons pour une maxime indubitable qu'à proportion que nous travaillerons à la perfection de notre intérieur, nous nous rendrons plus capables de produire du fruit envers le prochain.

Saint Vincent de Paul (cf. L. Abelly) : *La Vie du vénérable serviteur de Dieu*, L. III, p. 342.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

L'ÉGLISE ET LA CHARITÉ

Faits et Dates

27-30 août 1962 : DAHOMEY (COTONOU).

Premier Congrès de l'Action catholique des Familles (A.C.F.) des Etats africains francophones : prise en charge de l'évangélisation de tous les milieux adultes africains.

« ... Ces assises, qui ont marqué une étape particulièrement importante pour l'avenir de l'apostolat des laïcs en Afrique, ont réuni autour de trois évêques, NN. SS. Maury (délégué apostolique), Gantin (Cotonou) et Yago (Abidjan), une quarantaine de délégués représentant douze Etats...

L'Action catholique des Familles est actuellement, en Afrique francophone, l'expression unique de l'Action catholique des Adultes...

Lorsque les mouvements d'A.C.F. sont nés, la société africaine restait encore très homogène. Depuis lors — et surtout à la faveur de l'accession des Etats à l'indépendance — cette société se stratifie en classes sociales à une allure extrêmement rapide... En même temps, l'on assiste à une baisse très nette de la pratique religieuse et de l'esprit chrétien dans la classe bourgeoise dirigeante, constituée pourtant d'un grand nombre de baptisés.

Les hauts fonctionnaires comme le sous-prolétariat urbain qui s'est créé partout autour des grands centres sont, d'ailleurs, aux deux extrémités de l'échelle sociale, les catégories qui ne sont pas atteintes actuellement par l'A.C.F.

En dépit de cette évolution de la société, les délégués — en accord avec les évêques — ont unanimement exprimé leur volonté de voir l'A.C.F. prendre en charge l'évangélisation de tous les milieux sociaux adultes... Enfin les congressistes ont insisté, en accord avec l'épiscopat, sur le fait que la place de l'Eglise dans la société africaine dépend essentiellement de l'effort que les laïcs feront pour participer efficacement à la construction de leur pays et promouvoir le bien commun. »

« Informations catholiques internationales »,
N° 178, du 15 octobre 1962.

MISSION ET CHARITÉ

11 SEPTEMBRE 1962 : ROME.

« L'Eglise de tous et spécialement celle des pauvres ».

(Message du Pape Jean XXIII prononcé à la radio et à la télévision le 11 septembre 1962).

« ... En face des pays sous-développés, l'Eglise se présente — et elle veut l'être — comme l'Eglise de tous et particulièrement l'Eglise des pauvres. Toute espèce d'infraction aux cinquième et sixième commandements du décalogue sacré, le dédain des obligations nées du septième commandement, les misères de la vie sociale qui crient vengeance au ciel : toutes les violations de l'ordre doivent être clairement dénoncées et blâmées. C'est le devoir de tout homme, c'est le devoir pressant du chrétien, d'apprécier son superflu en tenant compte des besoins d'autrui, et de veiller soigneusement à ce que l'exploitation et la distribution des ressources de la création soient subordonnées aux intérêts de tous.

Il s'agit là de répandre le sens social et communautaire qui est immanent au christianisme authentique, et tout cela sera affirmé avec vigueur...

Il est naturel que le Concile, dans son œuvre de construction doctrinale et dans l'action pastorale qu'il doit promouvoir, tienne à exprimer l'aspiration des peuples qui veulent avancer dans la voie marquée à chacun par la Providence, pour concourir, dans le triomphe de la paix, à rendre pour tous l'existence terrestre plus noble, plus juste, plus riche de mérites... »

« Informations catholiques internationales »,

N° 177, du 1^{er} octobre 1962.

18 SEPTEMBRE 1962 : CHILI.

« L'Eglise ne peut accepter que se perpétue au Chili une situation qui viole les droits de la personne humaine. »

(Lettre collective de l'épiscopat chilien en date du 18 septembre 1962).

« ... Une partie considérable de notre peuple vit à la campagne dans l'oppression de la misère et dans des conditions indignes... Une minorité de propriétaires possèdent la plus grande part des meilleures terres... Faute de logements dignes, un grand nombre de familles s'entassent dans les banlieues misérables... Près d'un tiers de notre population ne dispose pas d'un foyer où puissent se développer normalement les vertus familiales, qui sont la base irremplaçable des vertus sociales... Chaque année, des dizaines de milliers de Chiliens se heurtent à des portes fermées et ne peuvent s'intégrer à la vie active du pays qui est le leur... Un dixième de la population reçoit près de la moitié du revenu national, tandis que les neuf dixièmes qui restent doivent se contenter de l'autre moitié. Cela veut dire qu'une grande partie des travailleurs ne reçoit pas un salaire conforme aux normes de la justice sociale...

Le travail de réforme doit être sincère et viser à une authentique et réelle élévation et promotion économique, sociale, culturelle et politique du monde du travail, et ne pas s'orienter vers un anticommunisme négatif tendant à la déroute et à l'élimination de l'adversaire afin de mieux conserver et pour plus longtemps l'ordre économique-social actuel ; ni s'en

LES TRAVAUX ET LES JOURS

tenir à un « paternalisme » plus enclin à la bienfaisance qu'à la justice... Il n'est pas charitable ni juste que l'ouvrier reçoive en aumône ce qui lui est dû en stricte justice, et il est totalement illicite d'éluder par de petites charités les grandes obligations qu'impose la justice... »

« Informations catholiques internationales »,
N° 178, du 15 octobre 1962.

SEPTEMBRE 1962 : ALLEMAGNE (STUTTART).

Deuxième Congrès des Postes « S.O.S. - Téléphone ».

Pendant cinq jours, les congressistes, venus de Belgique, de Suisse, de Norvège, de Danemark, de Suède, d'Angleterre, d'Irlande, de France, des U.S.A. et même de Chine, ont entendu et discuté les rapports sur « La Mission de l'Entraide par le téléphone dans notre monde moderne ». Ajoutons que ces assises furent une véritable réunion œcuménique où pasteurs des différentes Eglises et prêtres catholiques romains ont dû s'unir dans la charité pour une œuvre commune qui n'en est qu'à ses débuts et qui est un moyen d'atteindre ceux « qui sont le plus loin » par un don absolument désintéressé, puisque les « écoutants » ne disent jamais leur nom. »

« Informations catholiques internationales »,
N° 178, du 15 octobre 1962.

SEPTEMBRE 1962 : ESPAGNE.

XXI^e Semaine sociale d'Espagne.

Militants et hiérarchie se sont retrouvés à la XXI^e Semaine sociale d'Espagne qui s'est réunie du 17 au 23 septembre, à Valence, sur le thème : « Une tâche commune : la promotion du paysan espagnol ». Comme l'a rappelé le Cal Bueno y Monreal, le paysan, c'est 36 % de la population espagnole, 36 % de prolétaires. Mgr Anoveros, évêque coadjuteur, a cité les statistiques qui situent l'Espagne au second rang mondial pour les dépenses somptuaires ; M. Vinas Rey a signalé qu'en Espagne les ouvriers agricoles ont, en 1962, le même pouvoir d'achat qu'en 1936. Misère et exode : la province de Guadalajara a perdu, en dix ans, 11 % de sa population. Conclusions : le monde rural espagnol, considéré dans son ensemble, demeure sous-développé ; il doit être développé pour des raisons économiques : niveau de vie national et entrée dans le Marché commun, mais surtout pour des raisons de justice et d'humanité, en vertu de quoi la tâche devient un grave et urgent devoir... »

« Informations catholiques internationales »,
N° 178, du 15 octobre 1962.

OCTOBRE 1962 : COLOMBIE.

« Pays sous-développé ? »

- 50 % des Colombiens ne mangent pas à leur faim ;
- Plus de 4 millions de Colombiens (soit 44 % de la population) sont analphabètes ;
- L'équipement sanitaire reste déficient à la campagne et en banlieue ; la mortalité infantile est encore élevée et l'espérance de vie n'est que de 49 ans (France : 63 ans) ;

MISSION ET CHARITÉ

- Les sols sont souvent usés, érodés ou abandonnés ;
- Il manque des routes, des chemins de fer, pour développer le commerce ; les industries de biens de productions font encore défaut ;
- Le commerce extérieur est esclave du cours d'un seul produit (le café) ;
- La richesse est concentrée dans cinq départements, le reste du pays est sous-équipé ;
- 60 % des paysans possèdent 7 % des terres cultivables ;
- 0,87 % des paysans occupent 40 % des terres cultivables ;
- 162 000 familles ne disposent que d'un hectare, tandis que 32 propriétaires disposent de 10 000 ha chacun.

Mais là ne s'arrête pas le divorce. Tout d'abord, 10 % des grandes terres, les latifundia, seulement, sont cultivés ; 54 % sont consacrés à l'élevage, tandis que 36 % des terres sont abandonnées ou restent en friche. Par ailleurs, la culture est intensive sur les hauteurs et, au contraire, extensive (et donc, avec des rendements infimes) dans les vallées. Enfin, cette répartition des sols est en plusieurs points irrationnelle et antiéconomique : les plus belles terres fertiles des vallées, où la mécanisation serait possible (vallées du Cauca, du Magdalena, par exemple), sont consacrées à l'élevage et non à la culture ; au contraire, les versants montagneux des Andes, où l'érosion est grande et la mécanisation impossible, sont destinés à l'agriculture...

Sans un pouvoir cohérent, stable, réformateur, sans une Eglise aidant les catholiques à réaliser les enseignements pontificaux sur la base d'études régionales ou économiques précises, le marxisme sera bien, en effet, « le seul régime capable du développement colombien... »

« Pax Christi », n° 103, octobre 1962.

OCTOBRE 1962 : VATICAN II (ROME AUX ÉCOUTES DU MONDE ENTIER).

« L'Occident ira-t-il au secours des « églises pauvres » ? »

« ... Des communautés chrétiennes peu nombreuses au sein de grandes masses indifférentes orientent généralement leurs efforts vers la pénétration de ces masses, de ce monde organisé en dehors ou en marge de l'Eglise : il y a là un exemple pour toutes les « chrétientés » organisées où commence seulement à s'éveiller l'intérêt pour « les lointains », et où dominent trop souvent de simples préoccupations de clocher... »

Ajoutons que beaucoup de ces Eglises nouvelles se trouvent dans une situation matérielle fort difficile : elles sont alors réduites à utiliser les « moyens pauvres »... Les succès apostoliques par lesquels Dieu récompense souvent l'héroïsme des prêtres, des religieuses et des fidèles, devraient réhabiliter (si l'on peut ainsi s'exprimer) ces moyens au fond les plus évangéliques, en même temps que susciter une générosité accrue chez les fidèles mieux partagés. Ce serait l'application, sur le plan religieux, d'une idée souvent exprimée, du point de vue plus général du niveau de vie, savoir qu'une aide valable aux pays en voie de développement ne pourra être efficace que si les pays matériellement plus évolués acceptent de réduire leur train de vie...

On peut d'ailleurs se demander si, rendus plus sensibles aux différents problèmes évoqués ci-dessus, les peuples appartenant à ce que l'on appelle « l'Occident chrétien » ne devraient pas s'orienter vers un idéal de vie plus proche des vraies valeurs évangéliques. Quelle admirable application

LES TRAVAUX ET LES JOURS

pratique des enseignements du Concile ! C'est peut-être ce qu'attendent beaucoup de peuples encore éloignés de l'Eglise, si l'on en juge par le rayonnement croissant dont jouit auprès d'eux la personne de Jean XXIII, si pleinement animée par l'esprit des béatitudes... »

« Pax Christi »

(Journal du mouvement catholique pour la Paix),
n° 103, octobre 1962.

OCTOBRE 1962 : PÉROU.

Malgré ses richesses potentielles, le Pérou demeure un pays pauvre, sous-développé : la pauvreté de l'Indien appauvrit le Pérou.

« ... Plus de 60 % de la population travaille la terre pour ne produire que le tiers du revenu national. Un infime pourcentage du sol, vraisemblablement 10 %, est cultivé. D'une part, les vastes plantations tropicales appartiennent à de grands propriétaires ou à des compagnies étrangères pour qui travaillent les descendants des esclaves noirs importés d'Afrique au XVI^e siècle. 40 % des propriétés de la côte sont entre les mains de quelques propriétaires. D'autre part, dans la Sierra, les trois quarts des terres accessibles sont possédées par des « gamonales » (gros propriétaires fonciers) dont les domaines peuvent atteindre 100 000 hectares. Comme l'Indou et le fellah, le péon andin est réduit en semi-esclavage par les dettes qui le lient à son « patron ». L'outillage reste pré-colombien... Aussi les rendements sont-ils parmi les plus bas de l'Amérique latine. Les « allegados », qui représentent 60 % de la population, ne participent qu'à 12 % du revenu national. Et, entre 1946 et 1955, le Pérou a dû importer pour 480 millions de dollars de produits alimentaires... Un pour cent de la population jouit de 20 % des revenus péruviens... »

« Croissance des Jeunes Nations »,
n° 15, octobre 1962.

OCTOBRE 1962 :

Les catholiques et les migrations internationales.

La Commission internationale catholique pour les migrations (C.I.C.M.), fondée en 1951, groupe les organisations catholiques de quarante pays.

« ... En 1962, les organisations catholiques de quarante pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Asie et d'Australie sont membres de la C.I.C.M. et participent activement soit à la préparation, soit à l'accueil des migrants.

En onze années, la C.I.C.M. a accordé à 41 596 émigrants des prêts de voyage pour un montant total de 40 millions de nouveaux francs (4 milliards d'anciens francs). Le Fonds de roulement de la C.I.C.M., permettant d'accorder ces prêts, est alimenté principalement par des contributions du Comité inter-gouvernemental pour migrations européennes, mais aussi par des crédits mis à la disposition de l'organisation par l'épiscopat de quelques pays. Je voudrais tout spécialement citer l'épiscopat canadien qui a mis 2 millions de nouveaux francs (200 millions d'anciens francs) à la disposition de la C.I.C.M. pour faciliter les voyages des migrants. En 1961, plus de 50 % des prêts de voyage accordés par des organisations

MISSION ET CHARITÉ

privées l'ont été par la C.I.C.M. et ses organisations affiliées, 30 % par des organisations protestantes et 15 % par des organisations juives... En France, l'organisation affiliée à la C.I.C.M. est le Secours catholique. Sous la direction de son service des migrations, les délégations diocésaines s'efforcent :

- De faciliter, en liaison avec les aumôniers des migrants et les mouvements d'Action catholique, l'accueil et l'intégration des nombreux immigrants que notre pays reçoit chaque année ;
- D'aider matériellement ceux des immigrants ou des réfugiés qui traversent des jours difficiles : vieillards, malades ou malchanceux ;
- De conseiller et de faciliter l'émigration de ceux qui, pour des raisons diverses, souhaitent émigrer et s'établir dans un autre pays.

Ces missions variées du Service des migrations sont grandement facilitées par le réseau mondial de services analogues que la C.I.C.M. a su susciter au cours des onze dernières années.

Il reste encore beaucoup à faire pour rendre plus humaines les migrations internationales ; mais aujourd'hui, l'Eglise est présente plus que jamais parmi les migrants et cette action en profondeur est due, en grande partie, au travail patient de la Commission internationale catholique pour les migrations. »

(G. ROCHCAU).

« Messages » du S.O.S., n° 122, septembre 1962.

OCTOBRE 1962 : FRANCE.

Bilan de la campagne 1962 contre la faim : plus d'un million deux cent mille nouveaux francs collectés par le Comité catholique contre la faim et l'opinion publique alertée sur les problèmes du tiers-monde.

« ... Il y a d'abord les chiffres. Vous les connaissez. Plus d'un milliard deux cents millions d'anciens francs.

Il était entendu que chaque diocèse conserverait un tiers du produit de la collecte pour des réalisations directement prises en charge par lui-même et remettrait les deux autres tiers au Comité national.

On peut les placer sous trois rubriques :

1° Le financement de « projets territoriaux » qui vont de la ferme-école à la mise en valeur de toute une région-exemple ;

2° La formation des formateurs qui est le problème central de toute action pour le développement de ces pays.

3° Le soutien des animateurs. Ces animateurs sont les pivots de la lutte contre cette triple faim, matérielle, intellectuelle et spirituelle. Sans eux, il serait difficile de dépasser le plan des discours et des bonnes intentions. C'est par eux que se font les réalisations...

« La Croix », 18 octobre 1962.

OCTOBRE 1962 : ALGÉRIE (ALGER).

Un centre de lutte contre le sous-développement et de formation spirituelle s'installe près d'Alger.

« Avec l'aide de la « Caritas internationale », la Caritas algérienne vient d'installer, en liaison avec le secrétariat social d'Alger, un centre de lutte contre le sous-développement et de formation spirituelle à Ben-Smen, propriété de 12 hectares située dans la banlieue d'Alger.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Ce centre, dirigé par trois Pères jésuites (dont l'un est aumônier du secrétariat social d'Alger), comprend :

- Un « institut social méditerranéen », doté d'une bibliothèque spécialisée en sociologie et dans la lutte contre le sous-développement, qui donnera des conférences, organisera des cours et des sessions ;
- Une maison de retraite ;
- Une maison d'accueil pour des isolés ou des groupes à l'occasion de leurs activités.

L'Algérie nouvelle a à faire face à des problèmes redoutables, particulièrement ceux du sous-développement. Dans cette Algérie, Ben-Smen voudrait être un instrument de formation spirituelle et de lutte contre le sous-développement, au service de tous les Algériens et de tous ceux qui viendront en Algérie au titre de la coopération. »

« La Croix », du 23 octobre 1962.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1962 : FRANCE.

Avec les rapatriés d'Afrique du Nord.

Combien sont-ils ? « ... Un seul chiffre est précis. Il indique le solde des arrivées par rapport aux départs entre le 1^{er} janvier et le 7 octobre : 600 298. (Voici ce solde mois par mois : janvier, 1 329 ; février, 9 727 ; mars, 27 500 ; avril, 29 750 ; mai, 82 360 ; juin, 328 434 ; juillet, 60 890 ; août, 40 258 ; septembre, 17 787 ; première semaine d'octobre, 2 859).

A ces 600 298, il faut ajouter 400 000 rapatriés de Tunisie et du Maroc (dont 7 400 arrivés du Maroc et 16 500 de Tunisie depuis janvier 1962) ; 25 000 musulmans ; harkis, moghaznis et leurs familles. Enfin, un nombre indéterminé de rapatriés sont arrivés en France sans avoir été recensés comme rapatriés dans les ports ou aéroports : ils venaient par l'Espagne, l'Italie et surtout d'Israël. »

« La Croix », du 13 octobre 1962.

2-4 NOVEMBRE 1962 : PARIS (ISSY-LES-MOULINEAUX).

XXXVIII^e Conseil national de la J.O.C. : « Notre mission est d'aller vers ces nouveaux pauvres de la vie moderne. »

« En présence de 210 délégués venus de toutes les régions de France, la Jeunesse ouvrière chrétienne (J.O.C.) a tenu, de vendredi à dimanche, à Issy-les-Moulineaux, son XXXVIII^e Conseil national... »

Dans son rapport moral, M. André Pineau insista surtout sur les transformations qui sont en train de s'opérer dans la jeunesse ouvrière, laquelle se rassemble chaque jour davantage dans les lycées et collèges, dans l'enseignement technique, dans les grands ensembles immobiliers et dans ceux du travail.

Dans tous ces nouveaux lieux de vie, la J.O.C. a réussi, ici et là, de beaux exemples d'implantation. Des « Comités d'action » ont été organisés, mais il est bien évident que l'action qui reste à faire est immense, puisque, ainsi que concluait le rapporteur, « notre mission, qui est mission d'Eglise, est d'aller chercher ceux qui sont loin : les pauvres, les nouveaux pauvres de la vie moderne... »

L'organisation de la J.O.C. dans les réalités de la vie moderne doit se faire par la mise en place de « Comités d'accueil et de solidarité », et aussi

MISSION ET CHARITÉ

de « Comités loisirs », le but de ces divers Comités étant de permettre aux jeunes travailleurs de s'organiser entre eux, par eux et pour eux, pour répondre à leurs besoins matériels, humains et spirituels.

Le Conseil prit aussi connaissance des résultats de l'enquête-référendum lancée par la J.O.C., cette année, sur le thème : « Des débouchés pour les jeunes ». Les réponses (18 500, pour plus de 100 000 tracts envoyés) ont permis de faire d'intéressantes constatations :

- Sur cinq jeunes travailleurs, et indépendamment de la question salaire, un seul réussit à la fois à apprendre et à exercer son métier dans des conditions qu'il juge satisfaisantes ;
- D'autre part, une crainte se manifeste : le chômage ne risque-t-il pas d'atteindre tout spécialement les jeunes, alors que 200 000 adolescents entrent, chaque année, sur le marché du travail ? La J.O.C. estime à 150 000 le nombre d'emplois qui feront défaut en 1965, aux jeunes terminant leur apprentissage si, d'ici là, des mesures efficaces ne sont pas prises... »

« La Croix », du 6 novembre 1962.

4-6 SEPTEMBRE 1962 : PARIS (ISSY-LES-MOULINEAUX).

VIII^e Congrès national des Aumôniers d'Hôpitaux.

« Le VIII^e Congrès national des Aumôniers d'Hôpitaux s'est tenu les 4, 5 et 6 septembre au Séminaire Saint-Sulpice, à Issy-les-Moulineaux. Le thème de son étude était : « La liberté des consciences à l'hôpital ».

En deux conférences, M. l'abbé Saudreau, directeur du Centre diocésain de Catéchèse de Paris, et M. Bouchaud, professeur de théologie au Séminaire Saint-Sulpice, ont traité respectivement de la mentalité moderne par rapport à la vie religieuse, et de la neutralité, de la laïcité et de la liberté des consciences. M. le chanoine Radenac, aumônier au Secours catholique, a traité de la notion juridique de laïcité et de neutralité dans la législation française.

Diverses communications ont été faites par des spécialistes sur l'évolution et les composantes actuelles du monde hospitalier et du monde des malades. De ces diverses études, ainsi que des carrefours qui les suivirent, se sont dégagées quelques grandes directives concernant le ministère des aumôniers au profit des malades dans le cadre des institutions hospitalières modernes.

Le jeudi matin, un exposé de M. le chanoine Morel a dégagé les grandes lignes d'une pastorale hospitalière. Les principaux traits ont été résumés dans le vœu qu'a formulé le Congrès avant de se séparer.

Plus de 100 aumôniers ont participé à ces travaux, venant d'une cinquantaine de diocèses. La journée de clôture a été présidée par S. Exc. Mgr Vial, évêque coadjuteur de Nevers, délégué de l'Épiscopat français auprès du monde hospitalier.

Nous rappelons que l'Aumônerie nationale des Hôpitaux a été rattachée au Secours catholique par une décision de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques. »

« Messages » du S.O.S., n° 122, septembre 1962.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

NOVEMBRE 1962 : PÉROU.

Trois évêques vont distribuer aux paysans des terres appartenant à l'Eglise.

« NN. SS. Arbulù Pineda, Valdivia y Ortiz et F. Coronado, respectivement évêques de Huanuco, de Huancayo et de Huancavelica — trois grands diocèses du centre du Pérou — ont entrepris des démarches pour distribuer aux paysans les terres appartenant à l'Eglise, faisant de cette façon leur propre réforme agraire. Ils ont nommé des commissions à cet effet. Un des trois prélats qui se trouve à Rome, où il participe au Concile, a donné son accord pour que les commissions commencent leurs travaux, afin de mener à bien et rapidement cette réforme. »

« Informations catholiques internationales »,
n° 180, du 15 novembre 1962.

28 NOVEMBRE 1962 : ROME (VATICAN II).

Vers la création d'un secrétariat pour les problèmes vitaux d'aujourd'hui.

« On parle beaucoup ces jours-ci — et Mgr Helder Camara, évêque auxiliaire de Rio de Janeiro, a même donné quelques précisions sur ce point dans un entretien qu'il a eu avec des journalistes après la messe de la presse — de l'espoir que des évêques de nombreux pays mettent dans l'institution très prochaine d'une commission ou d'un secrétariat conciliaire, qui prendrait pour ainsi dire à bras-le-corps les problèmes vitaux qui se posent à tous les hommes de notre temps : explosion démographique et régulation des naissances ; paix ou guerre atomique ; sous-développement, réponse aux besoins des ouvriers et évangélisation réelle des pauvres... »

« La Croix », du 28 novembre 1962.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1962 :

A propos du verdict d'acquittement du procès de Liège, rendu le 10 novembre 1962.

Allocution du P. Lelong, o.p., au cours de la messe radiodiffusée de la chapelle de l'Institut des Jeunes Aveugles (Paris), le 11 novembre 1962 : Vont-ils légaliser l'infanticide ?

« ... Ce dont je suis redevable à Dieu, c'est tout, indistinctement, sans réticence. C'est toute la vie que nous devons à Dieu... On en vient à se demander s'il n'était pas nécessaire qu'un tel scandale éclatât autour d'un bébé assassiné parce qu'il était mal venu, pour savoir à quel point notre société chrétienne est imprégnée de paganisme... »

Ce qui nous remplissait d'horreur (les crimes monstrueux perpétrés par Adolf Hitler) n'était pas d'une autre espèce que ce qui trouve aujourd'hui tant de complicité. L'Eglise sacrifie assez de ses propres membres autour de ces cas humainement désespérés des asiles, « maisons de repos », instituts psychiatriques, pour maintenir cette doctrine sans être soupçonnée de lâcheté.

Encore une fois, il ne s'agit pas des personnes en cause dans le procès de Liège... Il s'agit de l'opinion, autrement dit : de vous. Car il n'y avait pas

MISSION ET CHARITÉ

hier douze jurés seulement... Vous étiez des millions (combien de millions ?), car c'est vous qui avez pesé sur ce jury « pétri de bonté humaine », comme on l'a écrit avec une indulgence à faire pleurer.

En mettant les choses au pire, il resterait toujours à déterminer à partir de quel moment on serait en droit de s'arroger le pouvoir d'ôter la vie. Je suis ici pour vous dire que ce pouvoir n'appartient à personne, pour la raison toute simple et élémentaire que la vie n'appartient qu'à Dieu. Si vous jugez que des considérations l'emportent sur cet absolu, libre à vous. Dans ce cas, je dois vous prévenir que vous n'êtes pas chrétien, même si vous réglez « cash » votre feuille d'impôts à César, et versez avec largesse au denier de Saint-Pierre.

Mais si vous méritez le nom de fidèles en tenant que la vie doit être respectée inconditionnellement de l'origine obscure et parfois tragique jusqu'au bout de sa phase terrestre, sans permettre le suicide sous toutes ses formes ou l'euthanasie, prenez garde de tout remettre en cause en admettant que la société puisse officialiser — par peine de mort et par la guerre — le crime de Cain...

Les infirmes et leurs parents doivent être aidés.

« ... Il y a actuellement en France environ 400 000 déficients mentaux dont la moitié sont des débilés profonds. Ces derniers peuvent accomplir des progrès : ils n'atteindront jamais un complet épanouissement humain.

En 1956, on disposait de 18 770 lits en internat, alors qu'il en aurait fallu, de toute urgence, 50 000 ! Mais depuis 1956 ? Des progrès ont été réalisés, mais ils ne cachent pas les besoins. Le plan 1954-57 a permis de créer 6 500 places nouvelles et celui de 1958-61 encore 6 000 places. Dans le plan de 1962-65, 12 300 autres places sont prévues. Le total : 43 570, mais dans les derniers chiffres figurent des places de semi-internats et même d'externats. 43 570 places en tout alors qu'il faudrait atteindre rapidement 150 000 dans les instituts médico-pédagogiques ou professionnels et presque autant en externat pour les classes de perfectionnement des débilés éducatibles. Ce triste bilan nous fait rougir de honte. Voilà comment l'on traite des enfants qui, plus que les autres, ont besoin de la société puisqu'ils partent avec moins de chances... Et il ne suffit pas de construire des bâtiments. Un personnel spécialisé est nécessaire... Est-il normal que ces spécialistes soient traités en « parents pauvres » dans leurs professions ? C'est souvent le cas, malgré les progrès enregistrés ces derniers temps.

Est-il acceptable aussi qu'un enfant anormal coûte cher à sa famille ?... L'école primaire, le lycée, l'université parfois, coûtent de l'argent à l'Etat. Ce sont les bien-portants qui en profitent. Les enfants anormaux n'y ont pas droit à cause de leur infirmité. Il est juste qu'un enfant anormal touche au moins autant qu'un bien-portant pour l'éducation spécialisée dont il a besoin...

200 000 Français sont « infirmes moteurs », plus ou moins gravement paralyés. Certains, de naissance : c'est le cas de 37 % d'entre eux ; d'autres à la suite d'un accident (21 %), ou d'une maladie : poliomyélite (15 %), tuberculose, etc. La plupart d'entre nous ne pouvons rien contre leur infirmité elle-même. Mais ce n'est pas toujours de son handicap qu'un infirme souffre le plus. L'enfant mongolien, l'aveugle, le paralyté ont droit à leur part de joie. Ils sont nés, comme nous, pour découvrir et aimer ce monde qui les enloure, pour vivre parmi nous, les bien-portants. Pourtant, nous

LES TRAVAUX ET LES JOURS

ajoutons souvent à leur infirmité le poids terrible de notre refus. Souvent, nous ne voulons pas d'eux. Et il arrive que notre indifférence soit si lourde qu'elle les condamne à mort... »

« La Vie catholique illustrée »,
n° 904 du 5 décembre 1962.

Opération « Espoir ».

Denise Legris, née infirme et qui a su faire de sa vie un magnifique exemple de courage, donne son nom et son patronage à une fondation lancée par Radio-Luxembourg en faveur des enfants « handicapés ».

« Pour que la tragédie de Liège ne se renouvelle jamais, Radio-Luxembourg lance un appel aux auditeurs afin de sauver les milliers d'enfants qui naissent infirmes chaque année.

Le vœu du poste grand-ducal est de créer, avec l'aide des auditeurs, un centre pilote, qui n'existe ni en France ni en Europe pour l'instant, et de mettre ainsi à la disposition des infirmes un service spécialisé capable, grâce à l'étonnante prothèse moderne, de les rééduquer.

Ce centre prendra le nom de Fondation Denise Legrix, prix Schweitzer pour son livre : « Née comme ça... »

« La Croix », du 5 décembre 1962.

INTENTIONS ET RÉALISATIONS

1. — La Mission

1^o L'ACTIVITÉ DU CENTRE MISSIONNAIRE DE LOOS

2, rue du Bazinghlen, Loos (Nord)

Année 1962

59 Missions (dont 6 sous le Chapiteau).

9 Neuvaines.

5 Retraites de jeunes filles.

4 Triduums d'Adoration.

1 Triduum sacerdotal à l'occasion d'une ordination.

2 Retraites de Filles de la Charité.

1 Retraite de jeunes gens à Villebon.

Divers petits travaux de pré-mission ou de post-mission.

2^o PROVINCE DE TOULOUSE

Année 1962

Les missionnaires de la province ont participé aux missions générales suivantes :

- Mission de GENÈVE : comme missionnaires de paroisse et missionnaires détachés au monde de l'enfance.
- Mission de BORDEAUX : comme missionnaires de paroisse et missionnaires détachés au monde ouvrier, au monde scolaire, au monde de l'enfance.
- Mission de DAX : comme missionnaires de paroisse et missionnaires détachés au monde ouvrier.
- Mission du LAURAGAIS (Haute-Garonne-Aude) : comme missionnaires de paroisse et missionnaires détachés auprès du monde rural.
- Mission des CORBIÈRES (Aude) : comme missionnaires détachés auprès du monde rural.

Les missionnaires ont pris en charge la mission cantonale de SOUILLAC (Lot)
— 14 paroisses — comme missionnaires de paroisse et missionnaires détachés auprès du monde rural, du monde ouvrier, des jeunes, du monde de l'enfance, des artisans-commerçants, des enseignants, des milieux indépendants.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Outre ces missions générales, ces mêmes missionnaires ont prêché 17 missions paroissiales dans les départements suivants :

Gironde, Landes, Dordogne, Lot, Tarn, Ariège, Corrèze, Lozère, Loire, Var, Aude.

Une vingtaine de retraites fermées pour jeunes gens et jeunes filles ont été données par les missionnaires de la province.

Quelques recollections sacerdotales sont prêchées par des missionnaires et des directeurs de grands séminaires.

2. — Les Filles de Monsieur Vincent

L'ACCUEIL SAINT-VINCENT-DE-PAUL, A CHAVILLE (S.-ET-O.)

Ceci a commencé en 1950 ! Voici déjà douze ans.

Le Centre de Chaville a d'abord recueilli les personnes déplacées en instance d'émigration pour les Etats-Unis. Le délégué des évêques américains, M. Mc Closkey, était chargé de faciliter l'entrée aux Etats-Unis des catholiques hongrois polonais, ukrainiens, roumains et autres qui avaient réussi à franchir le rideau de fer.

La Maison-Mère des Filles de la Charité avait déjà offert en 1945 un bureau aux « Catholic Relief Services ». Elle mit à la disposition de cet organisme américain une colonie de vacances située à Chaville. Rapidement les dortoirs furent transformés en douze chambres familiales. Mais en raison de la diversité des langues, l'hébergement ne fut pas de tout repos. Les Filles de la Charité fournirent des interprètes, des sœurs yougoslaves, hongroises, tchécoslovaques, etc.

Et puis, les D.P. se raréfiant, le Centre d'accueil fut transformé en Maison familiale de vacances. Elle reçut durant les mois d'été des familles n'ayant que de très modiques ressources : Parisiens vivant dans des mansardes et désirant cependant recevoir quelques amis, quelques parents heureux de voir la capitale et de visiter Versailles. Ces touristes, économiquement faibles, trouvèrent à Chaville un Centre familial et familial.

Pendant l'hiver particulièrement rigoureux de 1955, l'abbé Pierre posa à la conscience chrétienne le problème des « sans-logis ». Les Filles de la Charité offrirent alors l'hospitalité de Chaville à 6 familles totalisant 35 personnes, des sans-logis qui vivaient dans le Bois de Pomponne !

Dès qu'ils furent reclassés, relogés, d'autres réfugiés s'avancèrent vers Chaville : réfugiés de Hongrie, de Suez, du Viet-Nam, de la Tunisie, du Maroc, de Pondichéry même (une famille d'Hindous avec ses 8 enfants) et aujourd'hui, l'Accueil Saint-Vincent-de-Paul reçoit des émigrés d'Algérie et de Cuba. Douze familles y trouvent un toit, une ambiance humaine (50 personnes, dont 27 enfants de moins de 12 ans, 5 femmes enceintes). Ces hôtes sont de toutes les conditions et de tous les méridiens : postiers, instituteurs, agents de la S.N.C.F., électriciens. Ils jouissaient, voici quelques mois, d'un standard de vie très confortable, et soudain...

MISSION ET CHARITÉ

tout leur a manqué. Il faut leur fournir non seulement un toit, mais des meubles, du linge, et aussi quelques accessoires de loisir : T.S.F., télévision. La nourriture doit, autant que possible, être très variée et tenir compte des goûts et des habitudes culinaires. Juifs, musulmans, orthodoxes, personnes sans religion se rencontrent et réussissent à vivre paisiblement.

Mais spirituellement aussi, ces êtres ont faim. L'escale vincentienne est le lieu où l'on peut faire baptiser ses enfants (11 baptêmes en 1959), s'expliquer sur ses difficultés, réajuster certaines situations délicates.

A Chaville, plus qu'ailleurs peut-être, la souffrance et la détresse changent de visage, multiplient ses requêtes. Pour répondre aux multiples instances du Christ, l'administration ne suffit plus, il faut se tenir en état d'alerte, reprendre sans cesse son travail, être tout à la fois « intuition », « disponibilité », « organisation ».

Nous savons que le Christ est toujours vivant et présent, parce que jamais il ne nous laisse en repos.

A. DODIN, c.m.

3. — Les Dames de la Charité

A. — ACCUEIL DES RÉFUGIÉS D'ALGÉRIE

Rapport de la Présidente générale des Dames de la Charité de Marseille

Dès les premiers mois de l'année 1962, prévoyant les événements qui allaient se dérouler et dont Marseille serait le premier témoin, les Dames de la Charité avaient commencé à constituer des équipes d'urgence et chaque section se tenait prête à répondre au premier appel.

Le Secours catholique, avec lequel nous travaillions déjà en étroite liaison, nous demanda en mai de provoquer une réunion préparatoire.

Il s'agissait d'organiser l'accueil à quai : nous avons été là une vingtaine de Dames de la Charité choisies parmi les plus jeunes et les plus résistantes, et avec des membres de l'A.C.I., les premières équipes ont été constituées, chaque équipe se chargeant de l'accueil pour une journée. A leur tête, une responsable, souvent Dame de la Charité, la responsable générale pour le quai étant une Dame de la Charité. Bien que très ralenti, ce service n'est pas encore interrompu. Il faut se représenter que pendant la période cruciale, qui a duré environ deux mois, il est arrivé jusqu'à 7 bateaux et 10 000 personnes par jour. Nos associées ont été sur la brèche sans arrêt, descendant chaque fois dans les cales pour y trouver une foule principalement de femmes et d'enfants entassés après 36 heures de voyage inhumain, suivant une attente de plusieurs jours à quai, tout ce que l'on peut imaginer.

Tous les services d'accueil étaient coordonnés par le Secours catholique, sous sa responsabilité, en liaison avec la Croix-Rouge qui avait aussi ses charges bien délimitées.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Notre rôle consistait à accueillir les premières tous les arrivants, à les réconforter, à les diriger ou les accompagner vers les divers services : douanes, change, accueil administratif, pouponnière, buffet, cars menant à la gare ou dans les centres d'accueil. Bien souvent, devant les défaillances ou la surcharge de l'administration, les Dames de la Charité ont emmené chez elles, pour la journée, pour la nuit et même pour un séjour, des familles entières... D'ailleurs, cet accueil familial a été général à Marseille.

Un accueil fonctionnait à Marignane, amenant les réfugiés par milliers ; plusieurs de nos Dames y contribuaient avec les Confrères de Saint-Vincent-de-Paul, toujours sous la responsabilité du Secours catholique.

Nous nous sommes aperçus rapidement que venant soit des quais, soit de Marignane, des quantités de personnes, principalement femmes seules avec enfants, personnes âgées auxquelles étaient souvent confiés leurs petits enfants, erraient dans la gare, démunies de tout, n'ayant, pour la plupart jamais mis le pied en métropole ; le Secours catholique a alors confié aux seules Dames de la Charité l'organisation d'une garderie en gare. Nous ne saurions trop nous louer de nos rapports avec la S.N.C.F. et tout son personnel.

Il a été mis à notre disposition et aménagé le mieux possible, une ancienne salle de cinéma ayant accès sur les quais. Là, jour et nuit, depuis le début de juin, les Dames de la Charité constituées en équipes, à l'exemple de celles des quais, mais avec deux responsables par 24 heures, reçoivent, font des biberons, des bouillies, changent des enfants, réconfortent, font se reposer des infirmes, des anormaux, des familles de harkis, de tziganes... Nous avons vu tout ce qu'il est possible de voir en fait de misère physique ou morale, et enfin, avec l'aide des Confrères de Saint-Vincent de Paul en permanence sur les quais, nous avons embarqué vers des destinations parfois très inattendues pour ces malheureux, des milliers de personnes. La garderie fonctionne toujours, car il y a toujours des rapatriés.

Pour rassembler toutes les œuvres participantes, y compris les protestants et les israélites, et pour pouvoir agir sur les pouvoirs publics, ils s'est constitué, dès les premiers jours de l'accueil à Marseille, un comité de liaison où siègent les représentants de tous les organismes officiels, semi-officiels, ou plutôt s'intéressant à la question et, à ce titre, la présidente des Dames de la Charité. Il se réunit tous les lundis et nous a permis de faire un travail efficace, à telle enseigne qu'il serait à désirer que, dans chaque ville d'accueil, se constituât un comité analogue pour le plus grand bien de nos frères malheureux, les rapatriés.

B. — DU DIOCÈSE D'ALGER

**Rapport général présenté à Monseigneur l'Archevêque
pour l'année 1961-1962 (24 novembre 1962),
par le R.P. Pasquereau, Provincial**

Excellence,
Madame la Visitatrice,
Monsieur le Visiteur,
Messieurs les Chanoines,
Messieurs les Aumôniers,
Mesdames, Messieurs,

La secrétaire fédérale n'a pas reçu tous les rapports des diverses Sociétés de Dames de Charité, il lui sera donc impossible de soumettre des chiffres et de donner la physionomie exacte de la situation. Je ne pourrai qu'énoncer des considérations

MISSION ET CHARITÉ

générales que nous connaissons déjà ; pourtant, et pour appuyer mes dires, je donnerai les précisions que quelques sections m'ont fournies.

Maison-Carrée s'est adapté : 30 fillettes musulmanes illettrées seront instruites ou formées à l'art de la couture sous la vigilance de la sœur, d'une monitrice et de l'assistante paroissiale puisqu'il ne reste à peu près plus d'Européens ; la sœur reste seule pour assister 5 vieillards et 4 familles comptant 17 enfants. Cet été, un plein air pour fillettes avait fonctionné à la satisfaction de tous avec la participation de la Caisse des Dames de Charité.

D'El-Biar, nous recevons une lettre émouvante de M. le Curé : 17 familles étaient prises en charge par les Dames qui, toutes, sont parties ; heureusement, il reste 3 Confrères de Saint-Vincent-de-Paul à qui M. le Curé a confié ces 17 familles, en surcharge à leur propre travail.

Par contre, à Saint-Pierre-du-Hamma, les deux Dames de Charité restantes ont été chargées de l'ensemble des personnes à secourir, soit une trentaine, vieillards pour la plupart, à la suite du départ des fidèles, des Confrères et des Louises de Marillac.

A Saint-Eugène, une note optimiste : les pauvres vieillards ne recevaient plus de subsides, tant au point de vue de leur pension vieillesse que des secours du Bureau d'Action sociale ou de la Préfecture ; un reliquat du Secours catholique paroissial a permis de leur distribuer 3 000 anciens francs par mois jusqu'à ce jour, mais le fonds s'épuise et il faut envisager une autre source de secours. Jusqu'en juillet, les Dames ont continué les distributions de denrées aux musulmans.

A Saint-Louis, beaucoup de départs, même de pauvres ; néanmoins, il reste encore 20 personnes âgées et 3 familles comptant 12 enfants. L'ouvrage n'est guère actif, les Dames confectionnent encore des pèlerines et des chaussons qu'elles distribueront à Noël, le reste de l'habillement leur est fourni par le Secours catholique. Un élan de solidarité s'est manifesté en faveur de cette paroisse en avril et mai par El-Biar et Saint-Ferdinand qui ont fait parvenir des dons en numéraire, plus vêtements, meubles et toutes sortes d'ustensiles pour des personnes chassées de chez elles et ayant à se réfugier.

Au sujet des réfugiés, nous avons un immense merci à adresser à Mme Rey, et à travers elle, à toutes les personnes et à tous les services qui ont assuré le rapatriement de pauvres grand-mères isolées, privées de ressources, menacées (quand elles n'ont pas été frustrées du peu qu'elles possédaient et souffert corporellement de sévices). Le départ était la seule planche de salut pour assurer leur sauvetage et plusieurs convois ont déjà eu lieu qui ont coûté beaucoup de fatigues aux dirigeants par les nombreuses démarches effectuées auprès des différents ministères.

A Saint-Bonaventure, activité normale jusqu'en juin, le sermon de charité, malgré les événements, avait rapporté la moitié des recettes de l'année. Actuellement, 6 Dames ont rejoint la France, de même que la majorité des familles assistées, mais de nouveaux cas urgents se présentent : foyers venant de différentes paroisses défavorisées, vieillards isolés attendant le dévouement des Dames de Charité, ces dernières espèrent que des chrétiennes de la paroisse aideront les restantes pour soutenir ces affligés. Les besoins financiers ont été plus importants que les recettes et la situation reste déficitaire.

Comme à Blida où il ne reste que la présidente, toutes ses collaboratrices sont parties. Seule, elle a tenu tête à l'orage, continuant régulièrement les visites, réunissant à l'occasion de la Sainte Elisabeth de Hongrie, patronne secondaire des Dames de Charité, 48 vieillards pouvant se déplacer. Elle s'emploie à faire évacuer ceux qui ne peuvent plus rester dans leur pauvre logis. Cette présidente, que je nommerai malgré sa modestie, est Mme Rouquette-Delcroix, qui compte cinquante années d'inscription dans l'Association. Nous saluons avec respect et félicitons cette vaillante Dame de Charité qui nous fait honneur.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Hussein-Dey avait une vie charitable active avec la visite des malades et des nécessiteux. L'ouvroir fonctionne toujours en raison du nombre important des départs ; les dons en linge et vêtements ont été substantiels, ils ont été attribués largement et ont même permis d'alimenter le Secours catholique pour les distributions aux nécessiteux musulmans. De nombreux carrés de laine ont été tricotés pour la confection de couvertures, plus des chemises et combinaisons pour les fillettes, châles pour les nouveau-nés, afin de remplacer les chiffons souvent employés à cet usage. Les Dames assuraient une permanence au presbytère pour aider les prêtres ; elles contribuaient à l'entretien de leur linge, mais depuis la rentrée d'octobre, le bureau est réduit à la religieuse et une Dame ; il ne reste que deux Dames visiteuses et 3 Dames à l'ouvroir. Malgré un solde créditeur important en 1961, les dépenses sont en excédent, bien que plusieurs vieillards visités soient rentrés en France dans des maisons de retraite.

Cathédrale, Notre-Dame-des-Victoires. Les activités de ces deux paroisses s'étaient maintenues au maximum jusqu'à fin juin, puis ce fut l'exode des Dames et des pauvres avec tout ce que cela comporte de souffrances, d'arrachements et d'imprévu... Avec aussi tous les dévouements des bonnes volontés pour les nombreuses évacuations des vieillards et des malades — qui continuent d'ailleurs. Le Secours catholique, l'URIOPS, la Croix-Rouge sont arrivés à de vrais tours de force. Il reste une cinquantaine de personnes à secourir dans le quartier sur les deux paroisses qui n'existent plus. Les ressources sont taries. Nous tentons de nous réorganiser, disent les sœurs. Déjà un ouvroir fonctionne au boulevard Saint-Saëns, qui approvisionne le vestiaire de la rue Salluste, en réfectionnant des vêtements qui seront du « prêt à porter ». Les pauvres européens sont suivis sans compter la masse des musulmans qui submergent tous les services : dispensaire et service social.

Et puisqu'il a été question de nombreux départs, il n'est pas jusqu'au Bureau fédéral des Dames de Charité qui n'ait été réduit à une unité en tant que « laïcs », c'est-à-dire à l'humble secrétaire que je suis et qui a eu l'impression d'une naufragée ; dans son désarroi, elle a prié pour aboutir par où elle aurait dû commencer : elle s'est tournée vers la supérieure spirituelle et vers le supérieur spirituel qui lui ont permis de repartir d'un pied un peu plus ferme, et c'est pourquoi nous nous trouvons réunis aujourd'hui. Il est bien vrai que la solitude est une chose affreuse et je demande que, bien vite, le Bureau fédéral, qui est la tête de l'ensemble, soit reconstitué. Que les Dames de Charité assurant des fonctions dans le bureau de leur paroisse, ou celles qui seraient jugées aptes et qui auraient encore un an à rester dans ce pays, acceptent d'en faire partie comme : présidente, vice-présidente, aide-secrétaire, trésorière, aide-trésorière ou membres, et j'ajouterai : puisque les séminaires sont notre affaire, une responsable de complot d'ouvrages, linge de maison et layettes tenu par les Dames de Charité à la kermesse du 15 décembre prochain.

« Il y aura toujours des pauvres parmi nous », dit le Seigneur. Quand un bateau est en difficulté, on évacue d'abord les plus faibles, les enfants et les vieillards, faisons de même ; et si quelques vieillards se cramponnent à leur vie passée et ont besoin de nous, n'interrompons pas la chaîne, tâchons de nous faire remplacer à notre départ comme cette Dame de Charité de Saint-Augustin qui a trouvé sa continuateur, et cela pour accomplir la Volonté du bon Dieu à l'imitation de Saint Vincent de Paul, patron de toutes les œuvres de charité, et de Sainte Louise de Marillac, patronne de toutes les œuvres sociales. Nous avons, pour nous aider, l'intercession des Dames de Charité qui ont rejoint la Maison du Père et les ferventes prières de celles qui ont dû, le chagrin au cœur et par nécessité, rejoindre la France. Que des deux côtés de la Méditerranée, un courant d'Amour dans le Christ nous unisse pour le plus grand bien de nos âmes et des pauvres.

4. — Les “ Louise de Marillac ”

L'expérience montre combien est bénéfique la formule de rassemblements de quelque ampleur. Certains groupes se sentent isolés parce que, unique dans leur ville, ou peu nombreux et éloignés les uns des autres dans leur diocèse. Certaines responsables se sentent écrasées par des problèmes de recrutement, de paroisse, de personnes, etc., qui leur paraissent insolubles. Certaines « Louise de Marillac » ont comme un complexe d'infériorité, de petitesse, et risquent de se décourager.

Et voilà que, sacrifiant généreusement un week-end, 150, 200 jeunes filles, venant de tous les horizons, se retrouvent avec le même désir de faire quelque chose, de le bien faire, de prendre contact, de s'instruire. En discutant, en travaillant, elles retrouvent « leur » problème chez les autres, mais aussi les principes et esquisses de solution. Elles profitent de l'expérience des autres, réussites ou échecs. Elles prennent conscience, surtout, de constituer une force, ayant valeur régionale ou nationale, et que leurs efforts pour tenir ne sont pas vains. Elles trouvent enfin appui et encouragement.

Il est souhaitable que, chaque année, se renouvellent des assemblées diocésaines partout où un comité diocésain est en mesure de les organiser ; ce qui n'est pas toujours le cas, ni toujours possible. C'est pourquoi le Centre national organise une année sur deux une assemblée générale pour toute la France, et cherche, l'autre année, à promouvoir des assemblées régionales.

Trois assemblées régionales sont prévues au calendrier de l'année scolaire 1962-1963, à Rennes le 2 décembre 1962, à Marseille le 17 mars 1963, à Bayonne le 12 mai 1963.

La première de ces assemblées vient d'avoir lieu, groupant près de 200 « Louise de Marillac », une trentaine d'assistantes de groupes et quelques aumôniers. Ces derniers, tenus par les obligations de leur ministère, ne peuvent malheureusement que rarement, et en petit nombre, se rendre libres. Elle concernait 10 départements de l'Ouest, à savoir, outre les cinq départements bretons, la Manche, la Mayenne, la Sarthe, le Maine-et-Loire et la Vendée.

L'accueil était prévu dès le samedi après-midi pour celles qui venaient de loin avec, éventuellement, visite de la ville au fur et à mesure des arrivées. Un premier rassemblement permettait la visite du Centre social, des vieillards de la ville. Ce qui fut une excellente introduction au travail du lendemain.

Le centre d'hébergement se fit accueillant, malgré le froid vif, et permit les premiers échanges individuels, cependant qu'une veillée en musique renforçait l'ambiance fraternelle.

Les travaux du dimanche étaient axés sur le thème : « Charité vivante et efficace », qui est le thème même de travail et de recherche de toute l'année. La matinée, présidée par M. le Vicaire général Simonneaux, était réservée à l'aspect doctrinal : charité vivante, sous forme de conférence et d'échanges, avec évidemment la messe en fin de matinée qui réunit tout le monde dans une prière commune. Tout

LES TRAVAUX ET LES JOURS

le monde, y compris les représentants des œuvres et services de charité du diocèse qui tinrent à venir manifester aux « Louise de Marillac » leur sympathie et leur intérêt. L'après-midi était axé sur les aspects pratiques de la charité efficace d'une « Louise de Marillac » sous forme de communication et carrefours, tandis qu'une conférence sur la situation et les problèmes spécifiques des vieillards de la région ouest de la France clôturait le tout.

Cette assemblée fut pleine de promesses ; les « Louise de Marillac » de l'Ouest, dont l'action avait été jusqu'à ces dernières années quelque peu désunie et individualiste, ont témoigné et par leur présence et surtout par leurs réactions » leur désir de répondre aux exigences actuelles d'une charité vivante et efficace.

P. MÉDARD,
Aumônier national.

5. — Les Conférences de Saint-Vincent de Paul

LA VOIX DE CEUX QUI SAVENT AIMER EN SOUFFRANT

Un pensionnaire de l'Hospice de Fougères a lu le livre d'une grande infirme sans bras ni jambes, Mlle Denise Legrix, livre intitulé : « Née comme ça », qui obtint le prix Albert Schweitzer. Ce garçon, enthousiasmé, écrivit à l'auteur une touchante lettre dont voici des extraits :

« Je me permets de vous écrire directement, mademoiselle, pour vous apporter, sans flatterie, le témoignage discret de mon admiration... et si vous m'y autorisez, de ma sympathie...

« Je crois que, dans nos petites misères respectives, nous pouvons nous tendre la main... Eh oui, j'ai bien dit la main... Cette main immatérielle qui panse les cœurs douloureux, qui écrit de belles choses pour les défavorisés (apparemment) de la nature... ou qui égrène sur un violon d'ineffables harmonies, lesquelles sont une prière à Dieu.

« Je suis croyant, pratiquant, avec un culte spécial à la Vierge de Lourdes... Elle m'accorde une grâce d'état : le courage... Après bien des épreuves morales, physiques, il reste vivant dans mon cœur...

« Votre existence très animée, mademoiselle, fait partie, dans mon immobilité, du domaine du merveilleux...

« Succinctement, je vous décris ma petite silhouette. Age : quarante ans, infirme civil de naissance, j'ai bien eu 35 fractures... Je finis en beauté, étant enfermé depuis 1947 dans un plâtre thoracique... le même s'il vous plaît... J'oubliais, je ne suis pas un homme embarrassant : je mesure à peine un mètre de taille !

MISSION ET CHARITÉ

« Tout ceci dit sans fatuité, ne m'empêche pas de faire de la dactylographie à l'aide d'une glace... Oui, allongé !

« Après avoir eu un appartement de vingt pièces, une jeunesse très fortunée, j'ai échoué dans un Service départemental de Vieillards, disons le mot : dans l'indigence... J'habite même une baraque.

Ma plus grande croix, c'est de vivre par force dans un milieu loin de mes affinités...

« Mes grandes amours terrestres ce sont : la musique classique... que m'accorde la radio.

« Mon rêve, c'est de posséder un jour un magnétophone. »

Celui-ci fut trouvé trois jours plus tard seulement par Denise Legrix, pour laquelle rien n'est impossible !

Extrait de la rencontre des jeunes Confrères de Saint-Vincent de Paul avec les handicapés physiques, par le docteur Jean-Pierre Maillard.

(Congrès international de Konigswinter am Rheim, 5-8 juillet 1962.

6. — Le Secours Catholique

LES ACTIVITÉS DU SECOURS CATHOLIQUE EN SEPTEMBRE, OCTOBRE ET NOVEMBRE

Session de formation de Marseille.

Deux fois par an, dans une ville différente, le Secours catholique rassemble ses délégués permanents, disséminés à travers la France, pour une session de formation.

Le but de ces sessions est de permettre à ceux qui travaillent au siège, à Paris, de prendre contact avec les délégués et à ces derniers de mieux comprendre le travail qu'on attend d'eux.

Aussi ces réunions comprennent des leçons pour enseigner, des commissions restreintes pour préparer les « carrefours », des « carrefours » préparés par les commissions.

Nous ne donnerons ici qu'un compte rendu sommaire de ces journées du 17, 18, 19, 20 et 21 septembre. Elles s'ouvraient toutes par la messe et une méditation faite par l'un des aumôniers du Secours catholique.

M. l'abbé Bousquet évoqua ses souvenirs de prêtre-ouvrier à Berlin ; M. Gomart étudia le problème des rapatriés d'Algérie ; M. Chazelles parla de la méthode dans le travail ; M. l'abbé Clavequin des rapports de l'Action catholique et du Secours catholique ; M. Minguet de Paris et de l'hexagone français.

S. Exc. Mgr Lallier, archevêque de Marseille, présida une séance et donna ses consignes en deux mots : humilité et charité.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Les « carrefours » permirent d'utiles mises au point sur les conditions d'une progression dans la foi, le permanent et le clergé diocésain, les jeunes et le Secours catholique, les méthodes de travail, l'action catholique et l'action charitable, les problèmes des nouveaux ensembles, les soucis du permanent.

Enfin, une promenade en vedette dans le port de Marseille et la visite d'une savonnerie et d'une huilerie, tout en apportant une utile détente, mirent les participants de ces journées en contact avec des problèmes concrets.

L'accueil des rapatriés d'Algérie.

Parce que la grande presse sollicitée par d'autres questions actuelles parle moins des rapatriés d'Algérie, il serait faux de croire le problème résolu. Il demeure au premier plan des préoccupations du Secours catholique.

Voici l'hiver. Beaucoup de rapatriés vont se trouver dans une situation pénible, voire dramatique, faute d'un logement suffisant. « Messages », de novembre, a publié les mesures officielles prises en faveur des rapatriés. Mais à côté du secteur « officiel », il y a le secteur des initiatives privées.

Il est faux de dire : « Rien n'a été fait pour les rapatriés d'Afrique du Nord ». Mais il serait non moins faux de penser que « tout va bien » et que tous les problèmes que pose cet exode massif sont résolus.

Il reste beaucoup à faire. « C'est à chacun d'entre nous, concluait « Messages », de voir, à la lumière de la charité la plus fraternelle, quelle contribution il peut apporter à l'intégration des « pieds noirs » dans la vie métropolitaine. »

Les micro-réalisations.

C'est une création du Secours catholique. Plutôt que de rester inactifs devant des projets grandioses qui nécessitent des sommes fabuleuses, pourquoi ne pas s'attaquer, en Afrique, à de petites réalisations telles que creuser un puits, fournir une paire d'ânes, créer un centre de formation rurale ?

Partant de ce principe, et associant très étroitement les Africains à cette mise en valeur de leur territoire, le Secours catholique a multiplié les micro-réalisations.

Voici le bilan publié par « Messages » de novembre :

Sur les 1.796 micro-réalisations établies, 1.016 sont aujourd'hui financées.

Ces micro-réalisations sont réparties ainsi :

Bibronneries, cantines scolaires, organisation des distributions de secours d'urgence.....	91
Équipement agricole et artisanal.....	566
Formation agricole.....	532
Développement de la pêche.....	37
Formation artisanale et professionnelle.....	233
Formation ménagère.....	305
Divers.....	32

Combien de millions de francs anciens ont été recueillis par le Secours catholique et transmis en Afrique au 1^{er} novembre 1962 ? 378 millions.

Ces chiffres se passent de commentaires.

Pour savoir à quel point ces micro-réalisations rendent service aux bénéficiaires, il suffit de détacher cette phrase d'une lettre de S. Exc. Mgr Louis Durrieux, évêque de Ouahigouya (Haute-Volta) :

« Que le Secours catholique persévère dans cette voie et d'ici peu d'années, nous en sommes convaincus, nous aurons, Dieu aidant, des récoltes plus abondantes parce qu'on aura mieux cultivé et parce qu'on aura pu cultiver de plus grandes surfaces grâce aux moyens fournis au paysan noir. »

MISSION ET CHARITÉ

Pour permettre aux adhérents du Secours catholique de juger par eux-mêmes de l'utilisation de leurs dons, un film a été tourné sur les lieux mêmes de quelques micro-réalisations au Sénégal, en Haute-Volta, au Mali. Dû au talent du cinéaste René Vernadet : « La Faim et les moyens », film en couleurs, sonorisé et commenté, apporte, en 22 minutes, une vue précise et pittoresque de la façon dont les Noirs utilisent les moyens de culture ou de formation mis à leur disposition par la générosité des catholiques de France.

Les catholiques et les migrations internationales.

La Commission internationale catholique pour les migrations (C.I.C.M.) a été fondée en 1951. Elle a tenu récemment, à Genève, la XII^e session de son conseil auquel siègent pour la France Mgr Rodhain, secrétaire général du Secours catholique, et le P. Rochcau qui dirige le service des migrations.

Les délégations du Secours catholique s'efforcent :

- de faciliter, en liaison avec les aumôniers des migrants et les mouvements d'Action catholique, l'accueil et l'intégration des nouveaux immigrants que la France reçoit chaque jour ;
- d'aider matériellement ceux des immigrants ou des réfugiés qui traversent des jours difficiles : vieillards, malades ou malchanceux ;
- de conseiller et de faciliter l'émigration de ceux qui, pour des raisons diverses, souhaitent émigrer et s'établir dans un autre pays.

C'est là un service peu connu, et cependant fort actif et très utile du Secours catholique.

La Journée nationale du 18 novembre.

Comme chaque année, le Secours catholique a eu sa Journée nationale. Le dimanche 18 novembre, dans toutes les églises et chapelles de France, à l'appel de l'Episcopat, une quête a été faite au profit du Secours catholique. Les sommes recueillies en un seul jour doivent permettre au Secours catholique, récemment reconnu d'utilité publique, de faire face à toutes ses obligations de charité.

« Messages » a publié à cette occasion un supplément de quatre pages, dont deux en couleurs. Sur le thème « Le bon Samaritain », elles résument par l'image et quelques légendes les principales activités du Secours catholique.

7. — L'A.C.G.F.

RÉFLÉCHISSONS ENSEMBLE

Pour vouloir toujours soulager, aider, faire plaisir, devant l'urgence des besoins, combien de déléguées d'Entraide se laissent emporter par leur cœur avec la meilleure des bonnes volontés et le désir de très bien faire.

Leur service est comme un bureau de bienfaisance, une permanence de Service social, trop souvent sans référence à la mission de l'A.C.G.F. **dont il se réclame.** De tels services peuvent être nécessaires, mais alors ils ne devraient pas s'intituler « Entraide A.C.G.F. » — une autre désignation peut être opportune.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

Certaines de ces activités, bonnes en elles-mêmes, peuvent avoir leur valeur apostolique, mais ne correspondent pas à la mission de l'A.C.G.F. : susciter, bâtir des Communautés fraternelles de Foi et de Charité. En A.C.G.F., n'importe quelle activité, n'importe quelle méthode ne peut être justifiée par son efficacité.

* * *

Réfléchissons à partir de trois situations souvent rencontrées.

Paroisse A. — La déléguée d'Entraide se consacre entièrement au vestiaire.

On veut faire comprendre à cette déléguée d'Entraide qu'elle devrait laisser la tenue du vestiaire à ses aides, afin de pouvoir vivre authentiquement l'Entraide A.C.G.F.

Elle n'accepte pas.

Elle ne peut donc participer au travail d'ensemble de l'équipe A.C.G.F. et lui apporter cette dimension d'Entraide que le Mouvement lui demande.

Par exemple :

- Permettre d'ajouter à l'action des militantes, par ses connaissances, une valeur technique nécessaire pour donner un témoignage conforme aux exigences de la vie actuelle.
- Être à l'écoute des appels de la base qui peuvent être révélateurs de réels problèmes paroissiaux.

Trop d'aspects de la vie restent enfouis parce que la déléguée d'Entraide n'est pas une authentique militante, etc.

Paroisse B. — Mme X... accepte de tenir une permanence — dite d'Entraide A.C.G.F. — une fois par semaine.

Mme X... a une permanence tous les samedis matin ; on y fait la queue. Derrière sa table, elle reçoit les uns après les autres ; on demande de tout : logement, femme de ménage, employées de maison, secours, objets de vestiaire, etc.

Elle note, consulte son cahier de placement, donne des adresses, et satisfaite, à 13 heures, ferme pour une semaine SA permanence, convaincue qu'elle fait un service d'A.C.G.F. Il n'a pas été question de relation avec le quartier, de possibilité d'aide de voisinage, de liaisons avec les militantes, mais seulement de donner une réponse efficace à des « cas » exprimés.

A cela, elle ajoute une autre erreur, celle de faire une liste d'offres et de demandes qu'il est matériellement impossible de contrôler.

Parfois même, cette liste est diffusée, laissant croire que c'est une « activité » principale de l'Entraide, alors que ce n'est qu'une « déviation ».

Présentée ainsi, ce service ne peut pas se dire être d'« Action Catholique ».

Il ne faudrait pas déduire que la permanence est inutile. Elle est d'une réelle nécessité, surtout pour les très grandes villes.

Paroisse C. — La déléguée d'Entraide fait tout !

Combien de fois entend-on des déléguées d'Entraide dire : « Impossible de me faire aider ! » — « Je le désire beaucoup, mais je ne trouve personne. » — « Je gagne tellement de temps à le faire moi-même ! » — « Demander à Mme X... ou à Mme Y... auxquelles il faut tout expliquer... Ce serait beaucoup trop long ! »

- Où est le témoignage communautaire ?
- Où est la confiance dans les autres ?

MISSION ET CHARITÉ

- Que fait-elle des bonnes volontés qui existent autour d'elle ?
- N'est-ce pas un peu « après moi... le déluge ! » ?

Dans ces trois exemples, nous trouvons :

- un dévouement indiscutable ;
- une volonté certaine de faire « le bien » ;
- une efficacité immédiate,

... et par-dessus tout, l'amour du prochain. Mais nous devons nous poser cette question :

Qu'est-ce que le Seigneur me demande à moi, AUJOURD'HUI (pas hier) par Son Eglise, dans l'A.C.G.F., puisque j'ai accepté d'être déléguée paroissiale d'Entraide A.C.G.F. ?

L'A.C.G.F.

NOTES ET DOCUMENTS

LIVRES REÇUS :

- Cardinal RICHAUD. *Réflexions*. — Paris, Editions du Centurion.
- LEGUIER (Joseph). *Le Sacrifice de la Nouvelle Alliance*. — Paris, Lyon, Le Puy, Editions Xavier Mappus.
- PERNOUD (Régine). *Histoire de la bourgeoisie en France*. T. II. « Les temps modernes ». — Paris, Editions du Seuil.
- HAJJAR (Joseph). *Les Chrétiens uniates du Proche-Orient*. — Paris, Editions du Seuil. Coll. « Les Univers ».
- TOULAT (Pierre), BOUGEARD (Ange), TEMPLIER (Joseph). *Les Chrétiens dans le monde rural*. — Paris, Editions du Seuil.
- SIX (Jean-François). *Littré devant Dieu*. — Paris, Editions du Seuil.
- SIX (Jean-François). *Vie de Charles de Foucauld*. — Paris, Editions du Seuil. Coll. « Livre de vie », n° 33-34.
- FRANÇOIS D'ASSISE. *Fiorelli* (traduction A. Masseron). — Paris, Editions du Seuil. Coll. « Livre de vie », n° 31.

BIBLIOGRAPHIE

Le sommeil (Centre d'Etudes Laënnec). — Paris, Lethielleux, 1962.

C'est une humble fonction que dormir, mais indispensable. Le besoin de sommeil est loi de nature. C'est un besoin d'une grande plasticité, mais il est nécessaire à la plupart de dormir régulièrement et suffisamment. Or, pour un bon nombre, ces conditions ne sont pas réalisées aujourd'hui. Pour d'autres, elles le seraient, s'ils voulaient. Les auteurs analysent les conditions d'un sommeil normal. « Dormir, c'est se désintéresser », disait Bergson. Pour dormir, il faut se détendre physiquement et psychologiquement, s'abandonner, sans plus penser volontairement, sans s'analyser. Les croyants sont favorisés ; la journée achevée, ils se remettent entre les mains du Seigneur.

Ce livre n'est pas d'un bout à l'autre de lecture facile. Les nombreux sujets abordés en une centaine de pages en font un simple survol de problèmes qui sont loin d'être tous résolus. Les insomniaques n'y trouveront pas une méthode pour dormir, mais seulement une mise en garde contre certaines erreurs.

A. DELOBEL, C.M.

MISSION ET CHARITÉ

Unité des chrétiens et conversion du monde (textes de J. DANIELOU, M. HAYEK, M. J. LE GUILLOU, J. ROGUES et M. VILLAIN). — Paris, Editions du Centurion, 1962.

En moins de 80 pages sont publiées des conférences données par plusieurs spécialistes en 1961 sur l'union des chrétiens. On y trouvera une initiation doctrinale et spirituelle aux principes du mouvement pour l'unité.

L'Eglise voulue par Dieu ne peut être qu'unique. Devant le fait douloureux des divisions, il faut joindre la charité à la fidélité, « s'humilier soi-même sans humilier la vérité » (p. 20).

Le P. Daniélou expose les raisons actuelles qui rendent plus urgent le travail pour l'unité. « L'Occident a donné la science au monde sans lui donner le christianisme » (p. 14). Et voilà que c'est toute religion qui est menacée aujourd'hui, en même temps d'ailleurs que le monde sans Dieu éprouve tragiquement ce qui lui manque. L'Eglise ne le lui apportera que si elle rassemble ses enfants dans l'unité de la foi, par-delà toutes les divergences légitimes.

Le P. Villain s'est étendu sur le chapitre 17 de saint Jean, fondement biblique du thème même de ce livre. Car ce n'est par opportunisme qu'il faut chercher l'unité. La raison primordiale en est la volonté du Christ.

Le P. Le Guillou parle du « mystère » de l'Eglise et en tire les conséquences en confrontant les positions catholique et protestante.

Ce sont là des « thèmes de réflexion et de prière » à l'heure du Concile.

A. DELOBEL, C.M.

HEYRAUD (R.), LAFFOND (J.) et VIMORT (J.). *Témoins de Dieu à travers l'histoire de l'Eglise. Documents pour une catéchèse d'adolescents*. Collection « Catéchèse et Pastorale ». — Paris, Editions du Centurion (1962), 270 pages, 13×18, illustré.

De saint Pierre au P. Kolbe, les auteurs présentent une vingtaine de personnages dont la vie et les œuvres, convenablement analysées, peuvent servir à distiller dans l'esprit ouvert, curieux, réceptif des adolescents, quelques éléments de doctrine, de morale, de spiritualité.

Dans une introduction de dix pages est donnée la méthode d'utilisation de ce volume. Nul doute qu'il rende service aux catéchistes : il permet, en partant d'histoires vraies, de personnages réels, d'amener des leçons pratiques, discernées et comprises par les adolescents eux-mêmes. On appréciera surtout les deux leçons consacrées l'une à Saint Vincent de Paul, missionnaire en France, l'autre à Saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité.

R. C.

ESCOBAR ARCHILA (Hernando), C.M. *Los votos que se emiten en la Compania de las Hijas de la Caridad de San Vicente de Paul. Dissertatio ad Lauream in Facultate Iuris Canonici apud Pontificium Athenaeum « Angelicum » de Urbe*. — Bogota (Colombie), 1962. XII-88 pages.

Nous avons ici une thèse qui a valu à son auteur, le P. Escobar, lazariste de la province de Colombie, le diplôme de docteur en

NOTES ET DOCUMENTS

droit canon. C'est un travail consciencieux qui vise moins à l'originalité qu'à la présentation didactique du sujet : les vœux émis par les Filles de la Charité. D'une manière claire, précise, le P. Escobar fait, en puisant à bonnes sources, l'histoire des vœux chez les Filles de la Charité, puis il met en lumière le caractère spécial de ces vœux, enfin il explicite les obligations découlant pour chaque sœur des vœux qu'elle renouvelle chaque année.

R. C.

Quand vous ne diriez mot, si vous êtes bien occupés de Dieu, vous toucherez les cœurs par votre simple présence.

Saint Vincent de Paul (cf. L. Abelly) : *La Vie du vénérable serviteur de Dieu*, L. II, p. 231.

LETTRES INÉDITES DE SAINT VINCENT

61. — A LA MÈRE MARIE-AGNÈS CHEVALIER,¹ Religieuse de la Visitation

Juillet 1652²

...et la peine de quitter votre chère maison. Mais quoi ! la dépense n'est pas à considérer en ces occasions ; et la peine vous sera récompensée par la consolation de voir vos chères sœurs³, qui s'attendent à vous recevoir avec un accueil, une chère⁴ et une tendresse que je ne vous puis exprimer. Je vous envoie la lettre que notre chère Mère⁵ m'a écrite sur ce sujet et peut-être vous a-t-elle déjà fait tenir le mandement que je lui ai envoyé pour vous. Vous ferez donc bien d'envoyer dès aujourd'hui, si vous pouvez, vos petites filles et quelques-unes de la communauté, comme les...

...ma chère Mère, votre très humble serviteur,

VINCENS DEPAUL,
indigne prêtre de la Mission.

Lettre 61. — Lettre signée avec post-scriptum autographe.

Original au monastère de la Visitation de Boulogne-sur-Mer. La partie supérieure de cette lettre écrite recto-verso a été coupée, d'où les lacunes.

Texte publié dans les *Annales de la C.M.* (1929, p. 725-726).

1. La lettre ne porte pas de suscription ; d'après le texte on voit qu'elle est destinée à la supérieure d'une communauté religieuse sur laquelle S. Vincent a autorité, d'une communauté qui dut quitter son monastère et se réfugier ailleurs avec ses élèves. Ces indices permettent de penser qu'il s'agit de la Visitation de Saint-Denis, qui fut contrainte pendant les troubles de la Fronde (en juillet 1652) de chercher asile au premier monastère de la Visitation de Paris (rue Saint-Antoine). La supérieure de la Visitation de Saint-Denis était alors la Mère M.-A. Chevalier.

2. Date à laquelle les Visitandines de Saint-Denis durent se replier sur Paris.

3. Sœurs de la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris.

4. Ce mot signifiait alors bon visage, accueil bienveillant.

5. La supérieure de la Visitation de la rue Saint-Antoine, la Mère Louise-Eugénie de Fontaines.

MISSION ET CHARITÉ

Ce qui fait que je vous donne ce conseil, c'est l'appréhension du retour du danger que vous avez couru et la douleur du mal qu'on vous a fait et non point pour aucune connaissance particulière que je sais de l'état des choses. L'on ne saurait mal faire en pratiquant un conseil de Notre-Seigneur. Et puis, la presse que vous font les parents de vos petites filles⁶, qui peuvent savoir plus de nouvelles que moi, me presse moi-même.

62. — A CHARLES BAYART¹, Prêtre de la Mission, à Montmirail²

7 décembre 1652.

« J'approuve que vous fassiez enfermer le jardin de murailles et y fassiez entrer le petit lopin de terre qui appartient à l'Hôtel-Dieu et qu'en échange vous en achetiez autant près du même Hôtel-Dieu qui servira de jardin aux Sœurs³ pourvu néanmoins que cela soit trouvé bon par les principaux de la ville, car cet hôpital est au public et nous n'en sommes que les administrateurs qui ne pouvons disposer du fonds.

« La fondation de Montmirail⁴ nous oblige aux Missions, à maintenir l'Hôpital, y recevoir les passants et même les malades, et enfin à faire le bien que nous pouvons sur les terres des fondateurs⁵ par la visite des malades, par instruire et consoler aux rencontres qui en ont besoin et par les autres bonnes œuvres que les prêtres peuvent et doivent pratiquer. Vous avez bien fait de recevoir à l'Hôpital les trois soldats blessés. Le refus eût scandalisé le peuple et eût fâché M. de Leuze⁶. Il vaut mieux excéder en charité que d'en manquer. Ces occasions n'arrivent pas souvent et il n'y a aucune conséquence à craindre. »

6. Les élèves pensionnaires dont les Sœurs étaient les maîtresses.

Lettre 62. — Copie tirée du *Coutumier de Montmirail*, conservé aux Archives départementales de la Marne à Châlons. L'original a disparu.

Texte publié dans les *Annales de la C.M.* (1960, p. 314).

1. Charles Bayart, né au diocèse de Soissons en 1617, entré dans la Congrégation de la Mission en 1644 ; depuis 1651, il était supérieur de l'établissement des missionnaires de Montmirail.

2. Localité du département actuel de la Marne, appartenant alors au diocèse de Soissons.

3. Filles de la Charité, établies à Montmirail en 1650, pour le service de l'hôpital.

4. L'établissement des missionnaires date de 1644.

5. La famille de Gondî.

6. Bailli de Montmirail.

NOTES ET DOCUMENTS

63. — A MARTIN HUSSON¹, à Montmirail

13 avril 1653.

Monsieur,

J'ai offert à Notre-Seigneur, en célébrant la sainte messe, vos peines, vos gémissements et vos larmes ; et moi-même, après la consécration, je me suis jeté à ses pieds, le priant de m'éclairer. Cela fait, j'ai considéré attentivement ce que j'aurais voulu à l'heure de ma mort vous avoir conseillé de faire ; et il me semble que si j'avais eu à mourir au même instant, j'eusse été consolé de vous avoir conseillé d'aller à Tunis², pour le bien que vous pouvez y faire, et eusse eu, au contraire, un extrême regret de vous en avoir dissuadé ; voilà sincèrement ma pensée. Vous pouvez, toutefois, ou aller ou ne pas aller.

64. — A L'ABBESSE D'ÉTIVAL¹

16 juin 1653².

*Texte tiré de Collet*³ (t. II, p. 157-158) :

« Il [Saint Vincent] écrivit à l'abbesse d'Etival pour l'engager à recevoir une de ses anciennes religieuses, qui prétendait n'être sortie de son prieuré qu'à cause des *misères du temps*⁴, et qui, dans le monde, courait plus de risques que dans son cloître, quelque exposé qu'il fût... »

Lettre 63. — Publiée dans l'édition des *Lettres de Saint Vincent de Paul*, donnée en 1882 par Pémarin (t. I, p. 467-468) ; citée dans l'édition Coste (t. IV, p. 585, en note) comme étant des paroles prononcées par Saint Vincent.

Original perdu.

1. Martin Husson, né en 1623, avocat au Parlement de Paris, il était, en 1653, attaché au service de la famille de Gondî. Engagé par Saint Vincent à se charger du consulat de Tunis, « acheté » par la duchesse d'Aiguillon, il partit, en juillet 1653, pour Tunis où il trouva le grand missionnaire Jean Le Vacher, dont il fut le soutien et l'ami. Il resta en charge jusqu'en 1657 ; de retour en France, il devint intendant de la duchesse d'Aiguillon. Homme savant, pieux et vertueux, il mourut en 1695. Voir son éloge fait par Saint Vincent dans la lettre adressée à Jean Le Vacher, le 15 juillet 1653 (édit. Coste, t. IV, p. 625-626).

2. Dans cette lettre Saint Vincent parle de la proposition qu'il a faite à M. Husson de devenir consul de Tunis et des réticences que celui-ci lui a opposées.

Lettre 64. — Original perdu.

1. L'abbaye d'Etival (Etival-en-Charnie, diocèse du Mans) était un monastère de religieuses bénédictines. La lettre est sans doute adressée à Claire Nau, abbesse de 1627 à 1660. Saint Vincent avait travaillé à introduire la réforme dans ce monastère, aussi connaissait-il l'abbesse.

2. Date donnée par Collet.

3. Dans sa *Vie de St Vincent de Paul* (Nancy, 1748, 2 tomes).

4. Probablement les troubles de la Fronde.

MISSION ET CHARITÉ

65. — FRANÇOIS HALLIER¹ A SAINT VINCENT

[de Rome], 21 juillet 1653².

Texte tiré de Collet³ (t. I, p. 558-559).

« On reconnut en effet bientôt, et à Paris et à Rome, que les protestations janséniennes n'avaient rien de sincère. Le fameux écrit à trois colonnes, que ces Messieurs⁴ répandirent dans tout le royaume, fit juger qu'à l'abri de la condamnation d'un sens purement calviniste, dont il ne s'agissait pas, ils continuaient à soutenir toute l'erreur du sens de Jansénius, dont il s'agissait uniquement, et qui était le seul que le Pape eût voulu condamner. C'est ce que le docteur Hallier explique fort au long dans une lettre, qu'il écrivit à Saint Vincent. Cette lettre, qui est datée du 21 juillet, porte en substance, que les Jansénistes n'ont ni sens ni raison, quand ils tâchent à se couvrir par des tergiversations si ridicules ; qu'ils donnent aux propositions⁵ des sens tout autres que les paroles ne portent ; que les propositions étant claires, ils s'efforcent de les rendre équivoques et ambiguës par des explications éloignées du sens naturel des paroles, et du sens de Jansénius ; qu'Innocent X les a condamnées selon le sens de Jansénius, qui est celui qu'elles ont naturellement, selon la signification des paroles ; qu'après avoir entendu les Députés du Parti, il ne les a pas jugés recevables dans leurs sens chimériques ; qu'il a condamné absolument les propositions, comme ne pouvant recevoir aucune explication catholique ; qu'il a témoigné les condamner en tant qu'elles contiennent les opinions de Jansénius, qui sont les mêmes que celles des Jansénistes, comme il appert par leurs Apologies de Jansénius, et le reste de leurs livres ; que le Pape a donné dans sa Bulle un sens à la cinquième proposition, parce qu'il n'était pas contenu dans les paroles, mais seulement en Jansénius, et qu'il la condamne en ce sens, qui est celui du livre et de ses défenseurs ; que pour les autres propositions, il ne les a point expliquées, parce qu'il les a jugées assez claires, et qu'il a vu qu'elles n'avaient besoin d'aucun éclaircissement.

Après avoir prouvé, qu'en suivant la méthode de ces nouveaux docteurs, il n'est point de proposition, quelque mauvaise qu'elle soit, qu'on ne puisse soustraire à la censure, Hallier démontre par un grand nombre de faits, qu'on ne peut douter de l'intention du Souverain Pontife. S'il est vrai, dit-il, que le sens de Jansénius est à couvert, pourquoi donc le Pape a-t-il refusé des Bulles à un homme, dont tout le crime était d'avoir signé l'Augustin de ce Prélat ? Pourquoi a-t-il fait déposer un Général d'Ordre, qui favorisait les Jansénistes ? Pourquoi, sans autre raison, a-t-il relégué à Malte un autre religieux, et fait une rude

réprimande au Général des « N » ? Pourquoi a-t-il donné dans le royaume de Naples un évêché à un Augustin, nommé Célestin Brun, qui dans les Congrégations avait défendu la vérité catholique, et contre les Jansénistes, et contre son Supérieur même. Tant y a, continue M. Hallier, qu'Innocent X a témoigné vouloir récompenser tous ceux qui ont parlé contre les Novateurs, et défavorisé tous ceux qui étaient pour eux ; et c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il m'a offert l'évêché de Toul ; que sans que j'y pensasse, il m'a donné en Bretagne un prieuré, qui lui était demandé par plusieurs personnes de qualité ; et qu'il a donné ordre à son Dataire de donner les premiers vacants à MM. Joysel et Lagault. Au reste, dit encore ce docteur, les Jansénistes sentent mieux que personne, que c'est à eux qu'on en veut ; et ce n'est que pour cela, qu'ils se sont enfuis honteusement de Rome, sans saluer aucun des Cardinaux de la Congrégation. »

66 et 67. — FRANÇOIS HALLIER et JÉRÔME LAGAULT
A SAINT VINCENT

[de Rome] [fin juillet 1653]¹.

Texte tiré de Collet (t. I, p. 560-561).

« Les Députés que le Pape retenait à Rome, et qu'il y comblait de bienfaits, craignirent que Vincent ne se laissât prendre à des marques équivoques de soumission, qu'il n'en crût trop aisément sur leur parole des gens, qui ne devaient être crus qu'à l'épreuve. Hallier et Lagault lui écrivirent donc chacun en particulier : comme leurs lettres sont dictées par le même esprit, nous donnerons tout à la fois un précis de l'une et de l'autre... »

Après avoir dit au Serviteur de Dieu, qu'il fait paraître sa charité dans les peines qu'il se donne pour ramener les Jansénistes à la sou-

Lettre 65. — Original perdu.

1. François Hallier (1595-1659), docteur de Sorbonne, syndic de la faculté de Théologie depuis 1645 ; il deviendra évêque de Cavaillon en 1657. Il avait été dépêché à Rome, en compagnie de Jérôme Lagault et de François Joysel, docteurs de Sorbonne eux aussi, afin de contrecarrer l'influence des docteurs jansénistes qui travaillaient, dans le milieu de la cour romaine, à empêcher la condamnation, puis à en diminuer la portée lorsque celle-ci sera portée par la Bulle *Cum occasione* du 31 mai 1653, censurant les fameuses « Cinq Propositions », tirées de l'*Augustinus* de Jansénius.

2. Date donnée par Collet.

3. Dans sa *Vie de St Vincent de Paul* (Nancy, 1748, 2 tomes).

4. Les docteurs jansénistes.

5. Les « Cinq Propositions ».

MISSION ET CHARITÉ

mission et à l'obéissance, in spiritu lenitatis ; et lui avoir témoigné le plaisir qu'ils ont eu d'apprendre que plusieurs de ceux qui avaient pris un mauvais parti, étaient revenus à l'unité, ils entrent en matière. Ils approuvent extrêmement, qu'on n'insulte pas à ces Messieurs, et qu'on les reçoive avec douceur et respect : mais ils soutiennent en même temps qu'il ne faut ni les employer, ni les conserver dans les places où ils pourraient semer leurs erreurs, à moins qu'ils ne témoignent un véritable repentir du passé ; qu'on se doit défier de ceux qui, après avoir enseigné le Jansénisme, prétendent n'avoir rien enseigné qui soit condamné par la Bulle du Pape ; qu'on doit regarder comme très pernicieux à l'Eglise, ceux qui, pour écarter le vrai, l'unique point de la Censure, ont recours à leur distinction^a de divers sens ridicules et chimériques ; que quand il s'agit de conserver la pureté de la religion, il faut être raide, et ne plier jamais ; que la plus grande prudence est de n'avoir aucune condescendance pour les personnes, quand par une conduite contraire, on peut exposer au danger les vérités catholiques et les âmes simples ; qu'on sait à Rome et qu'on sait certainement, qu'il y a en France bien des gens disposés à la révolte ; qu'il est à craindre que la soumission de quelques autres ne soit qu'extérieure ; et qu'enfin la dissimulation est ordinaire aux hérétiques, ainsi que le témoigne S. Jérôme par ces paroles : *Haeresis semper simulat poenitentiam, ut docendi in Ecclesiis habeat facultatem ; ne si aperta luce se prodiderit, foras expulsa moriatur...* Je vous conjure donc, Monsieur, disait Hallier, de faire vos efforts, afin qu'on ne souffre point, qu'aucun enseigne, prêche, instruisse les autres de bouche ou par écrit, si sa conversion n'est bien assurée, et sa droiture reconnue. C'est l'avis de tous les gens de bien de ce pays ; et cet avis est appuyé sur tous les canons ecclésiastiques, et les Règles des Saints Pères... Que si l'on fait autrement, ou l'erreur continuera, ou il couvrera quelque temps sous la cendre, pour éclater après avec plus de ferveur. Considérez, s'il vous plaît, cette vérité, et me croyez, Monsieur, votre etc. »

Lettres 66 et 67. — Originaux perdus. Collet donne des extraits de l'une et l'autre lettres, sans qu'on puisse savoir à qui attribuer les citations textuelles, sauf le dernier passage donné expressément par Collet comme étant de Hallier.

1. Jérôme Lagault, docteur de Sorbonne, mort en octobre 1653, à son retour de Rome.

2. Date vraisemblable ; la matière de ces deux lettres indique qu'elles suivent de près la lettre du 21 juillet 1653.

3. Allusion à la trop célèbre distinction « du droit et du fait » proposée par Arnauld et Nicole.

NOTES ET DOCUMENTS

68. PIERRE SCARRON¹, évêque de Grenoble, A SAINT VINCENT

1^{er} mars 1654².

Extrait de Faillon, Vie de M. Olier..., 4^e édit., Paris, 1873, 3 tomes (t. III, pp. 448-449) :

Vers le même temps [1654], M. Pierre Scarron, qui occupait le siège épiscopal de Grenoble depuis trente-trois ans, persuadé que M. Olier³, malgré ses infirmités, n'attirerait pas moins de bénédictions sur son diocèse, et n'y produirait pas moins de fruits que n'en procurerait l'ouvrier le plus zélé et le plus infatigable, songea à le demander pour coadjuteur. Mais ne doutant point qu'il refusât cette dignité, il écrivit à la reine⁴ de lever elle-même tous les obstacles, en faisant à M. Olier un commandement formel d'accepter l'épiscopat ; et, pour y mieux réussir, il chargea de sa lettre Saint Vincent de Paul, à qui il écrivit en même temps en ces termes :

« Il y a longtemps, Monsieur, que Sa Majesté, pleine de confiance en votre sagesse et votre prudence, vous a rendu l'arbitre des mérites de tous les ecclésiastiques de son royaume. Ce motif m'a donné le mouvement de vous communiquer un dessein, que Dieu m'a inspiré sur le déclin de mon âge, de partager les soins de mon diocèse avec M. l'abbé Olier. Ses actions sont autant au-dessus de l'envie, que l'estime et la réputation dont il jouit sont au-dessous de la vérité. C'est pourquoi, dans la crainte que j'ai eue qu'il n'opposât sa modestie à ma prière, j'ai recherché le commandement de la reine, pour fortifier la pureté de mon intention, qui a pour objet l'honneur de l'Eglise et le bien de mon diocèse. Je vous conjure de l'appuyer de votre crédit et de remettre les lettres en mains propres⁵. »

Les démarches du prélat ne furent pas suivies de succès.

Lettre 68. — Original perdu.

1. Pierre Scarron, évêque de Grenoble depuis 1620, il le demeurera jusqu'à sa mort (février 1668).

2. Date donnée en marge par Faillon.

3. Jean-Jacques Olier, né à Paris en 1608, ordonné prêtre en 1633, ami et disciple de Saint Vincent, ancien membre des Conférences des Mardis, curé de la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, instituteur de la Compagnie dite de Saint-Sulpice, mort à Paris en 1657.

4. La reine-mère Anne d'Autriche.

5. Faillon ajoute en marge après ce texte : *Attestations aut.*, p. 235.

MISSION ET CHARITÉ

69. — A ETIENNE BLATIRON, Prêtre de la Mission, Supérieur à Gênes.

14 août 1654¹.

Texte tiré de Collet (t. II, p. 143-144).

« Il félicita le Supérieur de Gênes [Etienne Blatiron], de ce qu'il avait eu recours à la médiation de ce glorieux Patriarche², pour se procurer des ouvriers capables de cultiver la vigne du Seigneur. Il lui conseilla de dire ou de faire dire pendant six mois une messe dans une chapelle qui lui était dédiée : il souhaite que dans ses expéditions apostoliques, il portât les peuples à *avoir de la dévotion et de la confiance* en ce gardien fidèle de la *Mère Immaculée* de Jésus : ce sont ses termes. »

70. — A LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE, à Rome.

[1654¹]

Le Supérieur général de la Congrégation de la Mission, réputant à grand honneur et faveur que la sacrée Congrégation de la Propagande daigne lui commander quelque chose, et étant très disposé à lui obéir dans la demande qu'elle lui fait de M. Jean Leblanc², prêtre de ladite Congrégation, pour être envoyé en Ecosse, prend seulement la confiance de représenter à la même sacrée Congrégation que ledit M. Jean Leblanc ne se trouve pas à Paris, mais dans une autre ville à quelque distance, où ayant commencé à enseigner un cours de théologie morale aux ecclésiastiques qui sont dans le séminaire dirigé par les prêtres de la Mission, il pourrait difficilement en être enlevé sans préjudice de cette maison et de ce séminaire, et sans donner grand déplaisir à l'évêque.

En outre, ledit Jean Leblanc souffre depuis quelques années des douleurs à un bras, avec quelque danger de paralysie ; c'est pourquoi il est estimé peu propre aux fatigues de cette mission d'Ecosse qui demande des hommes d'une santé parfaite, vu qu'il leur faut travailler beaucoup, voyager souvent à pied, et être mal nourris et couchés, ce qui ne convient point pour des personnes de mauvaise

Lettre 69. — Original perdu.

1. Date donnée par Collet.

2. Saint Joseph. Sur la dévotion d'E. Blatiron à saint Joseph (dévotion encouragée par Saint Vincent), voir la lettre n° 1956 (édit. Coste, t. V, p. 462-463).

santé comme lui, l'expérience en ayant été faite dans ceux qui ont abandonné ladite mission par défaut de bonne santé.

Mais ledit Supérieur général a écrit à deux autres prêtres irlandais, gens de savoir et de bonnes mœurs, de bonne santé, et zélés pour le salut des âmes, et il leur a proposé cette occasion de travailler, et quand il aura reçu leur réponse, il donnera leurs noms à Monseigneur le Nonce, afin que, si la sacrée Congrégation le trouve bon, elle choisisse l'un d'eux³, et puisse prendre des informations. Du reste, ledit Supérieur général est prêt à obéir à ce que commandera la sacrée Congrégation, non seulement au sujet de M. Jean Leblanc, mais encore pour sa propre personne, s'il était propre à servir à quelque chose, sous l'obéissance de la sacrée Congrégation.

71. — A ADRIEN GAMBART¹

[entre 1650 et 1660]².

Si M. Gambart vient aujourd'hui à l'assemblée³, je lui dirai un mot dans ma retraite et lui rendrai compte de ce qui s'est passé avec M. le Prieur⁴. Je lui ai dit, en un mot, que, s'il n'assiste aux

Lettre 70. — Original perdu. Cette lettre a été publiée dans l'édition Pémar-tin de 1880 (n° 1014, t. III, p. 9-10). Coste ne l'a pas reproduite dans son édition, non par oubli, mais volontairement, car dans sa Table manuscrite de concordance entre l'édition Pémartin et la sienne, il signale, en face du n° 1014 : *pas lettre du saint*. On ne voit pas pour quelles raisons Coste a rejeté cette lettre. Certains indices font penser que Pémartin n'a pas eu l'original sous les yeux, par exemple, le fait que la lettre est rédigée en français, alors que les autres lettres que nous connaissons, adressées par Saint Vincent à la Propagande, sont rédigées en italien. La situation et les faits auxquels se rapporte la lettre ne cadrant pas exactement avec ce que nous savons de par ailleurs, faut-il voir là une raison de douter de l'authenticité ?

1. Date donnée par Pémartin.

2. Jean Leblanc, sans doute s'agit-il de François Leblanc (1620-1679). On ne saurait dire dans quel séminaire il enseignait alors ; quant à ses « douleurs » au bras, elles ont dû cesser, car peu après nous trouvons notre missionnaire en Écosse ; c'est là d'ailleurs qu'il mourra, en 1679, après deux courts séjours en France.

3. Sans doute Guy Dermot, dit Duiguin, mort en 1657, aux missions d'Écosse.

Lettre 71. — Billet autographe.

Original aux archives de la Visitation de Mons (Belgique).

Lettre publiée dans les *Annales de la C. M.* (1929, p. 728).

1. Adrien Gambart (1600-1668), prêtre du diocèse de Noyon, ami de Saint Vincent, associé pendant un temps à ses travaux missionnaires ; il n'a jamais fait partie de la Congrégation de la Mission, bien qu'on l'ait parfois affirmé ;

MISSION ET CHARITÉ

conseils de ces bonnes filles⁸, ou ne vous y fait assister, que ces conseils seront inutiles et ne serviront qu'à autoriser l'inclination de Mad. de L.⁹. A quoi il ne me dit rien, sinon qu'il verrait.

O, Monsieur, que l'esprit religieux est sur ses gardes ! Il sera bon que vous le voyiez ensuite et lui disiez ce que je vous dis.

Suscription : M. Gambart.

72. — A MADEMOISELLE DE VILLERS¹, en Pologne.

De Paris, ce 16 juin 1656.

Mademoiselle,

Je me donne l'honneur de vous faire ici un renouvellement des offres de mon obéissance perpétuelle. Je vous supplie très humblement, Mademoiselle, de l'avoir pour agréable.

L'on a fait courir en cette ville des bruits qui nous affligeaient². Béni soit Dieu de ce que M. Ozenne³ nous a soulagés par les bonnes nouvelles qu'il nous a écrites⁴ ! O mon Dieu, Mademoiselle, que mon cœur est attendri toutes les fois que je pense au roi⁵ et à la reine⁶, qui est plus souvent que tous les jours ! Je les offre incessamment

il fut pendant longtemps confesseur des Visitandines du deuxième monastère de Paris (faubourg Saint-Jacques) et directeur de la communauté religieuse des Filles de la Providence de Saint-Joseph.

2. Il est impossible de préciser davantage.

3. Assemblée tenue à Saint-Lazare, probablement réunion des prêtres de la Conférence des Mardis.

4. Peut-être Claude de Blampignon (1611-1669), prêtre du diocèse de Troyes, membre des Conférences des Mardis, visiteur général des Carmélites de France, confesseur des Visitandines du premier monastère de Paris (rue Saint-Antoine), prieur de Bussière-Badil, au diocèse de Limoges.

5. Peut-être les religieuses de la Visitation.

6. Peut-être Mademoiselle de Lamoignon, dont les rapports avec la Visitation étaient très étroits.

Lettre 72. — Lettre autographe.

L'original se trouvait en 1926 entre les mains de Mgr Jarlin, vicaire apostolique lazariste de Pékin.

Texte publié dans les *Annales de la C.M.* (1926, p. 428-429), avec un commentaire succinct ; nouvelle publication, après révision d'après une photographie, dans les *Annales de la C.M.* (1937, p. 238).

1. Mlle de Villers, dame d'honneur de Louise-Marie de Gonzague, reine de Pologne ; elle mourra en 1658.

2. Allusion aux nouvelles de la situation périlleuse du royaume de Pologne par suite de l'invasion du pays par les Suédois.

NOTES ET DOCUMENTS

à Notre-Seigneur, tout chétif que je suis, et votre chère personne bien souvent.

Plût à Dieu, Mademoiselle, que j'eusse le bonheur qu'a M. Ozenne d'être auprès de la reine, pour admirer la force et la bonne conduite de cette incomparable princesse, comme vous faites ! Je ne puis vous exprimer les merveilles qu'on nous en dit, ni à quel point Notre-Seigneur m'a fait votre très humble et très obéissant serviteur.

VINCENS DE PAUL,
prêtre de la Mission.

Suscription : A Mademoiselle de Villers près la reine de Pologne.

3. Charles Ozenne, né à Nibas (diocèse d'Amiens) en 1613, ordonné prêtre en 1637, entré dans la Congrégation de la Mission en 1638, envoyé en Pologne dès 1653, par Saint Vincent, pour prendre la tête de la Mission lazariste en ce pays, mort à Varsovie en 1658.

4. Allusion à la lettre de Ch. Ozenne, datée du 11 mai 1656, à laquelle Saint Vincent répondit le 9 juin suivant ; Ch. Ozenne (on le déduit de la réponse du saint) signalait une certaine rémission dans les calamités qui, depuis l'année 1655, affligeaient la Pologne.

5. Jean-Casimir, roi de Pologne (1609-1672).

6. Louise-Marie de Gonzague (1612 env.-1667), Dame de la Charité de l'Hôtel-Dieu de Paris jusqu'à son mariage, en 1645, avec Ladislas, roi de Pologne ; veuve en 1648, elle devint l'épouse de Jean-Casimir, frère et successeur de Ladislas ; elle introduisit dans sa nouvelle patrie, en 1651, les Prêtres de la Mission et, en 1652, les Filles de la Charité.

Publication trimestrielle, n° 16, décembre 1962

LES PAYS BIBLIQUES

Ce numéro n'a pas la prétention de faire revivre tout l'Ancien Testament. Il ne veut être que la tête de chapitre, l'introduction à une nouvelle série de numéros sur l'histoire du peuple de Dieu. En 16 photos et légendes, il offre un panorama géographique accompagné des indispensables citations bibliques nécessaires à la compréhension des faits. Un tableau chronologique de l'Ancien Testament permet de situer l'histoire du Peuple hébreu dans l'histoire universelle.

Une table analytique des photos contenues dans les 16 premiers numéros des Documents Catéchétiques est jointe en supplément à ce numéro.

Prix : 7,80 (franco, 8,80 F).

Abonnement aux 4 numéros de l'année : 28 F.



Numéros parus et disponibles :

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| 1. <i>La Messe.</i> | 9. <i>La Confirmation.</i> |
| 3. <i>Le Baptême.</i> | 10. <i>Visages de la prière.</i> |
| 4. <i>Unité des Chrétiens.</i> | 11. <i>Les Missions.</i> |
| 5. <i>La Passion du Christ.</i> | 12. <i>L'Enfance du Christ.</i> |
| 6. <i>L'Ordination des prêtres.</i> | 13. <i>Professions de Foi.</i> |
| 7. <i>Le Temps des Témoins.</i>
(II ^e -III ^e s.). | 14. <i>L'Age Œcuménique</i>
(IV ^e -V ^e s.). |
| 8. <i>Le Cycle liturgique.</i> | 15. <i>Les Conciles de Nicée</i>
à Vatican II. |

En vente chez votre libraire ou à défaut

ÉDITIONS CEFAG,
153, rue de Grenelle, Paris-7^e
C. C. P. 16 341 99, Paris

EVANGELIZARE
PAUPERIBUS
MISIT ME



CARITAS
CHRISTI
URGET
NOS

